

**DIX MOIS**  
**EN SUISSE,**

PAR

M<sup>me</sup>. AGLAÉ DE **CORDAY.**

*Ouvrage publié au profit des*

**HOSPITALIERS**

du

**GRAND SAINT-BERNARD.**

---

*Prix : 7 fr. 50 ; et par la poste : 8 fr. 50.*

---

M.D.CCC.XXXIX.

1180801

Rh 504









DIX MOIS  
EN SUISSE.

LOUVIERE, J. B. & C. 1857

---

LOUVIERS. — TYPOGRAPHIE DE ROUSSEL ET BARDOUX.

---

**DIX MOIS**

**EN SUISSE.**

PAR

MADAME AGLAË DE CORDAY.





Le talent fait-il le bonheur? Non ; mais le talent  
distrain de la réalité si pauvre, si froide, si flétris-  
sante, il anime et soutient dans les heures pénibles  
de la vie.



## A MES SOUSCRIPTEURS.



Lorsque vous avez payé 10 francs pour une stalle  
à l'Opéra, il vous arrive parfois, qu'au lieu du plaisir  
que vous comptiez y trouver, vous vous retirez en

bâillant. Eh bien, supposez que vous avez dépensé votre argent pour voir une pièce ennuyeuse. Au lieu des pirouettes qui vous restent dans l'esprit, si mon livre vous fait aussi bâiller, il vous restera du moins le plaisir d'avoir contribué à une bonne œuvre.

Depuis long-temps, déjà, ces feuilles éparses et poudreuses reposaient oubliées. Aux personnes qui me conseillaient de les publier, je répondais : « Le » sujet est rebattu, l'auteur inconnu, quel moyen » de faire ses frais avec cela ? »

Enfin, ces nouvelles qui me parvinrent du Saint-Bernard me décidèrent :

« Nous avons eu un hiver rigoureux, cinq voya- » geurs ont péri sur notre montagne; nous en avons » retrouvé trois; mais les deux autres sont encore » sous l'avalanche, malgré toutes nos recherches. » » Nous avons une grande quantité de neige. Au

» lieu de monter les douze marches que vous con-  
 » naissez, il faut en descendre presque autant pour  
 » entrer dans notre maison, ce qui fait plus de  
 » vingt pieds d'épaisseur. Nous n'avons pas eu à  
 » proportion un froid aussi intense, le thermomètre  
 » (Réaumur) n'est descendu qu'à vingt-deux de-  
 » grés. »

A la date de cette lettre, déjà la verdure et les fleurs nous avaient fait oublier la froidure de l'hiver, à nous, tandis que les pauvres hospitaliers du Saint-Bernard avaient encore vingt pieds de neige à leur porte ! L'admirable dévouement de ces religieux, qui souvent manquent de choses nécessaires à leur vie, me décida à publier, à leur profit, mon ouvrage où le plus long chapitre me fut inspiré au Saint-Bernard même.

Aujourd'hui je remercie mes souscripteurs d'avoir répondu à mon appel.

A une époque où les ouvrages des écrivains les plus distingués trouvent à peine des acheteurs, il est bien téméraire, sans doute, d'oser publier un livre porteur d'un titre aussi peu romantique que celui-ci. Un voyage en Suisse ! c'est si rococo, si usé ! Pour faire un peu d'effet, il faudrait au moins arriver de Tombouctou ! mais écrire sur la Suisse, c'est le pont aux ânes ; il ne s'agit que de prendre un chalet, une cascade, un torrent, quelques chèvres, le ranz des vaches, et voilà un volume.

Pour les descriptions locales, comme on n'a pas exhaussé les montagnes ni recreusé les lacs pour me donner le plaisir de les décrire d'une façon nouvelle, il me serait difficile de dire quelque chose de neuf là-dessus. Puis, nous n'avons que vingt-cinq



misérables lettres dans notre alphabet, et elles ont été employées de tant de manières, comme vous savez, qu'un de nos devanciers, Platon, de savante mémoire, disait : « Tous ceux qui semblent inventer » ici-bas ne font que se ressouvenir. » Or, si l'abeille d'Athènes disait cela quatre siècles avant l'ère chrétienne, comment voulez-vous qu'un pauvre auteur vous donne aujourd'hui des choses nouvelles?

Ici, vous ne trouverez point d'observations savantes sur les cités, sur les hommes, sur le gouvernement. J'ai peu observé la Suisse politique et morale, mais seulement la Suisse agreste et poétique, avec ses tableaux changeans et son sol attractif.

Semblables à ces roseaux dont se jouent les brises du soir, ce ne sont que des croquis inachevés, des pages sans transition écrites sous l'inspiration du moment. Puis, avec une plume frêle et féminine

comme la mienne , il me vaudrait autant rêver la possession d'un royaume dans la lune, qu'un beau succès d'auteur. Aussi, je ne regarde mon œuvre que comme un livre de plus tombé dans le flot littéraire que l'abîme oublieux engloutit chaque jour , sans lui donner le temps de surnager assez pour attirer l'œil de la critique. Heureux si, dans le cours du torrent où je le jette , quelques branches amies l'arrêtent un instant au passage !

**Aglæ de Corday.**

## LE DÉPART.

---

Allons voir d'autres cieux, visiter d'autres champs.

— Le comte Jules DE RESSEGUIER. —





CCOMPAGNÉE de mon fils, je partis de Paris  
le 14 novembre 18... pour la Suisse.

Seuls, dans le coupé, après la causerie

verbeuse du jeune âge , mon fils s'endormit ; sa tête d'adolescent s'appuya sur mon épaule , doux fardeau pour une mère , et qui me rendit moins triste le souvenir des adieux que je venais d'échanger avec les êtres aimés que je laissais derrière moi !

Dors , mon fils ; que des songes rians bercent ton sommeil ! L'adolescent court dans les sentiers de la vie , il veut tout voir , tout saisir , il croit tout conquérir ! Âge heureux ! pourquoi donc dure-t-il si peu ce beau matin de la vie où l'on se fait des illusions que le soir viendra détruire ? Mais nul ne peut échapper à ce désenchantement qui suit nos fraîches années. Dieu n'a-t-il pas dit à l'homme , en lui interdisant les portes si regrettées de l'Éden : « Tu » survivras à ta force , à ta jeunesse , à ta beauté ! » — Et depuis , le bonheur ne fut qu'un songe , qu'une vision ailée qui ne se posa plus sur la demeure des mortels.

Bientôt le bruit des roues retentit sur le pont de Montereau. Mon souvenir s'arrêta un instant sur la

victime des Armagnacs, dont le poignard assassin avait jadis coûté tant de larmes à la tendre et belle Valentine de Milan; mais ce pont me rappelait des faits plus récents, et le nom de celui qui sut le chemin de tant de capitales, qui fit reculer les rois à ses commandemens de victoire, et qui, d'un bond rapide, courut du Tibre au Tanaïs, et du Tage au Volga, lorsque son char de triomphe imprimait partout sa trace sur le sol étranger.

C'est ici que la grande épée de Napoléon s'abaissa comme fatiguée d'avoir pesé si long-temps sur l'Europe asservie. Là, comme dans un nuage fantastique, il me sembla voir voltiger les dernières ombres de sa grandeur éclipsée ! Aux lueurs de la nuit, je croyais voir la trace d'un boulet; je voyais briller, dans la plaine, un vieux tronçon d'arme que la rouille avait épargné; mon cœur se glaçait; je croyais ouïr les cris des mourans, le hennissement des chevaux effrayés, et le roulement lointain du bronze des combats. Qu'est devenu, me disai-je, ce Napoléon de

Corse qui dépassait tous les rois de sa tête altière ? qu'a-t-il gardé de sa puissance ? Six pieds d'argile dans une île étrangère !

Bientôt je n'entendis plus que le bruit monotone de la voiture qui nous emportait ; mais en quittant Montereau , mes pensées douloureuses restèrent longtemps en harmonie avec ses sanglans souvenirs.

Le lendemain , nous profitâmes d'une heure de halte pour aller voir la belle cathédrale de Sens , où se trouve le mausolée que Louis XV fit ériger à ses enfans. Sur le piédestal du monument sont deux urnes de porphyre enrichies de bronze doré. Les deux urnes sont unies ensemble par une guirlande d'immortelles qui les embrasse. Sur le devant sont deux grandes statues : l'une représente la Religion , l'autre l'Immortalité. Aux pieds de l'Immortalité se montre le Génie des sciences et des arts qui tient un compas et semble mesurer la surface du globe. Sur ce globe sont tracées les routes qu'ont tenues nos savans marins. Sur le devant du piédestal on voit



le Temps foulant des ruines à ses pieds ; il enveloppe les urnes de son voile. A côté du Temps est l'Amour conjugal sous la figure d'un beau jeune homme ; il tient le flambeau de l'Hymen éteint et renversé, et regarde avec douleur un enfant qui semble s'affliger de voir rompre une chaîne de fleurs qu'il porte dans ses mains.

Sur les faces latérales du piédestal sont gravées les épitaphes de Louis, dauphin de France, père de Charles X, mort le 20 décembre 1765, âgé de 36 ans, et de Marie-Joséphine de Saxe, sa femme, morte le 13 mars 1767, à 35 ans.

Ce monument si vanté est l'ouvrage du célèbre sculpteur Guillaume Coustou, mort à 60 ans, en 1777.

La cathédrale de Sens a été commencée en 972, sous saint Anastase, archevêque de cette ville. On voit deux rosaces magnifiques en vitraux peints : l'une représente le Paradis et l'autre l'Enfer. La grille du chœur est admirable, ainsi que le maître-

autel et ses belles colonnes de marbre ; derrière , se déroule un immense rideau en marbre blanc , si merveilleusement sculpté , que nous l'avons pris pendant quelques instans pour un rideau de toile.

Dans la chapelle de Saint-Thomas de Cantorbéry, on admire un beau tableau représentant l'entrevue de cet archevêque avec le pape Alexandre III. Tous deux étaient venus se réfugier chez Hugues de Toucy, alors archevêque de Sens : Thomas Béquet, pour se soustraire aux persécutions de Henri II, roi d'Angleterre ; le pape, pour éviter celles de Frédéric Barberousse, alors si redoutable.

Dans cette cathédrale se trouve aussi la chapelle où Saint-Louis fut marié à Marguerite de Provence , le 27 mai 1234.

46 novembre.

Après avoir passé les interminables plaines de la

Champagne et de la Bourgogne, nous sommes arrivés à Dijon, où nous sommes restés pour visiter cette patrie de Bossuet. Deux petites rivières, l'Ouche et la Zuson, y font couler leurs eaux.

Nous avons vu le parc hors de la ville, les ruines de la Chartreuse, les rochers et ensuite le Musée qui est fort beau. Ce Musée était autrefois le palais des ducs de Bourgogne. Ce que l'on y voit de plus remarquable, ce sont deux de leurs tombeaux en marbre noir; ils sont entourés d'un grand nombre de petites statues de marbre blanc. Ces tombeaux sont élevés à la mémoire : l'un de Jean-Sans-Peur, comte de Nevers, duc de Bourgogne, qui, après avoir signalé sa valeur à Nicopolis, où Bajazet le fit prisonnier en 1396, fut assassiné sur le pont de Montereau par Tannegui du Châtel, le 10 septembre 1419; l'autre tombeau est celui de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, père de Jean-Sans-Peur, mort en 1404.

48 novembre.

Nous sommes entrés à Besançon, que le Doubs entoure de ses eaux.

Que de fossés profonds, que de fortifications, que de lourdes chaînes soutenant des ponts suspendus sous de longues voûtes dans cette rocailleuse cité ! Que cette acropole escarpée est majestueuse ! comme elle a l'air sombre et imposant la grande dame francomtoise avec sa haute et longue ceinture de rochers, et que cela est beau à voir une ville de guerre en temps de paix !

En sortant de Besançon, nous commençons à gravir l'avant-scène des Alpes : le Jura, déjà tout couvert de neige. — Après quinze lieues de route, nous entrons à Pontarlier. — Le lendemain, à cinq

lieues de cette ville , nous passons à Jougue , dernier bourg de France ; à quelque distance de là , flottait le drapeau tricolore attaché à une espèce de poteau ; puis , quelques pas plus loin , sont des lisses qui bordent la route : ces lisses franchies , on a quitté la France.

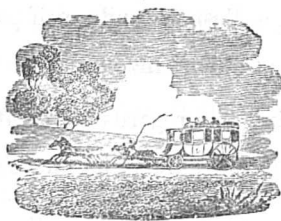
Allons voir des sites nouveaux ; activons ma pensée curieuse. L'ame se réveille hors du calme habituel de la vie , et l'esprit rendu oisif par l'uniformité se délanguit aux choses inconnues.

Dès le matin , nos regards s'étaient fixés sur les Monts Cisalpins qui paraissaient à nos yeux.

Pays sauvage et romantique , vieille et majestueuse Helvétie , salut ! En foulant ton sol , je songeais à tes pâtres quittant leurs chalets pour aller repousser les phalanges de la Germanie , à tes montagnards qu'illustra la flèche de Tell , à l'héroïque valeur de ton jeune Arnould de Winkelried , et au Suisse ex-

patrié qui déserta ses drapeaux croyant ouïr le ranz  
des vaches de son pays.

Pays sauvage et romantique, vieille et majestueuse  
Helvétie que j'ai tant désiré voir, salut!



## FRIBOURG.

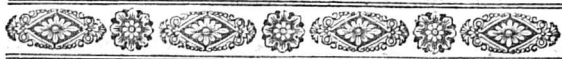
---

Dans de courtes excursions, j'ai dessiné des ruines, écouté des chroniques du vieil âge, à chaque débris j'ai demandé son histoire.

— Le Vicomte WALSH. —







Février 18...



FRIBOURG, on peut dire comme ce brave  
Bonnard de Casimir Delavigne :

« Ici l'on dîne à l'heure où l'on dînait dans l'arche. »

Chaque soir les portes de la ville sont fermées à

sept heures , on bat la retraite , on soupe , chacun se souhaite le bonsoir , on met son bonnet de nuit , et à huit heures toute la ville ronfle ; aussi cette ville est bien la plus ennuyeuse et la plus tristement monotone que l'on puisse voir. Tristes aussi sont ces énormes poêles , ces doubles fenêtres , et ce grand plateau recouvert de six pieds de neige qui , depuis Noël , n'a pas fondu. Qu'ici le froid est vif et pénétrant , que le ciel est gris et terne !

Semblable à la plante étiolée , comme elle j'envie le soleil qui réchauffe et la brise joyeuse effleurant les fleurs luxuriantes. Où sont mes rêves du soir et le chant des oiseaux de mon hameau natal ? Tout cela est remplacé par les glaces et la neige épaisse. Voilà ma péri frileuse , tremblotant comme un gnome de l'Oural , qui vient pleurer ses soirs embaumés de l'été ; la voilà blottie dans l'âtre demandant assistance , comme si elle eût entendu gémir l'ouragan des nuits , ou , peut-être , peureuse , a-t-elle cru ouïr le hurlement du lycantrope , qu'un mauvais génie con-

damna à errer durant les longs soirs d'hiver. Pauvre petite ! son aile s'est ternie aux cendres de mon foyer éteint ; et toutes deux nous grelottons piteusement en maudissant la froidure.



Quoique bien près de la France, ici l'on conserve encore quelque chose des mœurs simples des temps primitifs.

Jadis, les châtelaines de la Neustrie se mariaient sans obtenir d'autre dot qu'un bouquet de roses ; de même, beaucoup de demoiselles suisses trouvent encore aujourd'hui des maris qui les épousent sans dot : aussi, vous ne leur verrez pas l'élégante corbeille contenant le tissu des Indes, les riches écrins, les blondes légères ; mais un bon et solide trousseau, des draps, des matelas, des meubles utiles :

voilà , le plus souvent , les seuls présens qui leur soient offerts. Elles ne se marient guère avant l'âge de 26 ou 28 ans ; mais il y en a déjà six ou huit que leurs futurs les adorent en espérance. Leur union ne se forme qu'après un long et constant attachement. Ici , un mari n'est aimable que pour sa femme , ses prévenances ne sont adressées qu'à celle qui concentre uniquement ses affections. Aussi , j'ai vu plusieurs femmes qui ne conçoivent pas qu'en France on puisse s'épouser sans se connaître depuis longtemps , et qui avaient l'air de douter de la bonne union de nos ménages. Chez nous , il est vrai , parfois on pourrait croire l'air du toit conjugal contraire à la santé de nos Français , qui (excellens maris du reste) n'ont pas toujours des habitudes de constance aussi louables que les Suisses ; car , ici , l'on est dans l'obligation d'être toute sa vie amoureux de sa femme , et aussi empressé près d'elle que pendant les huit ou dix années d'épreuve qui ont précédé la noce. Peut-être qu'en lisant ceci , quelques-unes de

nos demoiselles (qu'en France on est dans l'incivil usage d'appeler *vieilles filles*, aussitôt qu'elles ont atteint leur vingt-deuxième année) seront tentées d'aller prendre un mari en Suisse ; mais leurs grâces et leurs coquettes manières y seraient peu prisées. Ce que l'on appelle en France la causerie de salon, qui fait tant rechercher la société des femmes qui la possèdent, serait à Fribourg un talent tout-à-fait inconnu. Ici les dames se lèvent au point du jour, sont les premières bonnes de leurs six ou huit enfans, s'occupent à faire et à raccommoder le linge de leur maison, président minutieusement aux détails de leur cuisine ; en un mot, sont de parfaites ménagères. Et cela est bien ainsi ; car, à un peuple ami de la simplicité, il faut des habitudes analogues à ses goûts. Les Fribourgeois ne connaissent pas cette vie animée de nos mille riens qui font si vite passer nos heures. Leur pensée est peut-être plus profonde que la nôtre ; mais elle paraît lente comme leurs paroles ; car ils s'entendent peu à l'art d'é-

changer rapidement leurs idées. Du côté des qualités morales, ils valent mieux que nous ; leurs liens de famille ont conservé toute leur sainteté primitive, et leurs mœurs sont douces et calmes. Ici, les femmes restent étrangères à l'amour des beaux-arts et à toutes les indispensables inutilités de notre monde fashionable, et de là, moins en vue et moins enviées, leur bonheur intérieur y gagne.

Les plaisirs des dames de Fribourg consistent, l'été, à faire des courses dans l'Oberland, à visiter les glaciers, les bains de Baden, de Schintznach et d'Iverdun, où l'on trouve beaucoup d'étrangers. Pendant le carnaval, elles jouent au tarot et elles vont au bal, non pour y figurer de gracieuses contredanses comme les nôtres, mais pour y valser la sauteuse avec une vélocité qui nous ferait bientôt demander grâce. Elles se rendent à ces bals à cinq heures de l'après-midi, et continuent de sauter en tournant jusqu'à neuf heures ; alors on soupe, puis on revient chez soi, précisément à l'heure où, pre-

nant notre bouquet et notre éventail , nous jetons un dernier regard de confiance sur notre glace , comme pour lui demander , avant de partir pour le bal qui nous attend , si nous n'allons pas y obtenir encore quelques regards admirateurs.



On n'est pas fort sur les beaux-arts à Fribourg. Les tableaux , mis dans tous les coins de la ville au dessus des portes , sont plus misérablement barbouillés que les enseignes de la rue Mouffetard. Les soi-disant statues , que l'on voit sur les places , sont de même force : parmi celles-ci , on remarque un Samson terrassant le lion , et mettant , en guise d'épée , sa mâchoire d'âne dans sa ceinture.

Pour la littérature , il y a deux cabinets où l'on

peut s'abonner. Ce que j'ai trouvé de mieux , c'étaient , après la feuille d'avis , les romans de Ducray-Duménil et d'Arne Radcliffe , et un Paul de Kock passé en fraude.

En revanche , pour la musique , les Fribourgeois nous laissent bien loin derrière eux ; c'est le seul art pour lequel ils montrent du goût. En France , nos hommes du peuple , pour la plupart , ont un chant faux , dur , insonore , intolérable enfin. Celui de nos paysannes normandes est criard , traînant , discordant et monotone ; mais ici , tous les Suisses allemands savent faire écouter leurs fredons avec plaisir. A une justesse parfaite , ils unissent une sonorité flexible et difficile à imiter. Il y a de la mélodie jusque dans le cri prolongé des montagnards qui s'appellent d'une colline à l'autre. A Fribourg , la musique de la cathédrale , que l'on entend tous les dimanches , est exécutée par les musiciens de la ville. Leurs morceaux , tantôt graves et élevés , tantôt doux et saissans , sont toujours en rapport avec les chants



d'église, et voilà ce qui leur donne tant de puissance sur l'ame. En France, où nous nous disons si difficiles sur le bon goût, l'orgue nous donne, pour des noëls, des variations sur l'air de *Malboroug* ou du *Roi Dagobert*. Pendant que Dieu vient s'offrir en adoration aux chrétiens, la musique de la garde nationale joue des airs de valse et de galop, des marches et des fanfares belliqueuses, musique qui peut charmer dans un bal, dans un concert, dans une parade militaire ; mais non dans une église. A Fribourg, au contraire, la musique, en harmonie avec tout ce qui vous entoure, s'empare de votre ame et semble vous unir à de célestes concerts.

Dans la cathédrale de Fribourg, aussi nommée Saint-Nicolas, on travaille à l'achèvement d'un orgue magnifique qui doit, dit-on, imiter la voix humaine d'une manière surprenante. Ce chef-d'œuvre est dû au célèbre luthier Mooser, de Fribourg. Cet orgue est, dans son genre, le plus merveilleux que l'on connaisse en Europe ; mais la cathédrale est trop

petite pour qu'un tel volume de sons puisse s'y développer dans toute sa plénitude. Dans l'intérêt des arts, la France devrait payer grandement un semblable chef-d'œuvre, dont, jusqu'à ce jour, Mooser s'est montré seul capable, et dans quelques années nous pourrions posséder un orgue donnant une puissance de son plus admirable encore si elle se développait sous les voûtes de la Madeleine qui s'élève à Paris; mais il faudrait se hâter, Mooser n'est plus jeune, et l'orgue de Fribourg lui coûta vingt ans de travail.

La cathédrale est un monument gothique, orné à l'extérieur de sculptures en pierres; le porche en est couvert : ces sculptures représentent le Paradis et l'Enfer. Le clocher de la cathédrale a conservé sa forme primitive; c'est le plus élevé de la Suisse. Son élévation est de 385 pieds. La sonnerie, qui est fort belle, compte quinze cloches. Chaque paroisse, et il y en a beaucoup, possède, m'a-t-on assuré, quatre ou cinq cloches. Les couvens, qui sont au nombre de neuf ou dix, n'en possèdent pas moins : ajoutez

dix chapelles ; et vous comprendrez que Fribourg , parmi toutes les villes de la chrétienté , doit être la plus lucrative pour les sonneurs. Du reste , le public peut attester que ceux-ci font consciencieusement leur métier , car il y a toujours quelque chose en vol ; ici c'est un carillon perpétuel.

Avant de quitter l'église de Saint-Nicolas , je ferai observer qu'à Fribourg on ne connaît pas l'usage des bedeaux , auxquels nos dictionnaires français donnent le titre pompeux d'officiers munis d'une baguette dans les églises. Moi qui , par nature , ai l'esprit paresseux et la pénétration peu divinative , j'ai cru long-temps , à l'instar de notre pays , le curé de Saint-Nicolas nanti de son bedeau quotidien. Il est vrai que le personnage que je prenais pour tel ne portait point la baguette désignée ci-dessus ; mais je me disais judicieusement comme Sancho : « Chaque » pays , chaque mode. » Le personnage , donc , que je croyais en possession de ce minime emploi , était vêtu , les jours d'office , d'une longue robe noire à

*clerk*

larges plis. Il suivait la procession avec une gravité tellement germanique, que l'envie de rire m'eût prise sans les longs cheveux blancs de neige qui recouvraient son impassible figure. Enfin, un jour que je parlais au pasteur de Saint-Nicolas de la gravité de son bedeau, il me répondit de l'air le plus étonné : — « Mon bedeau ? je sais ce qu'en France » vous nommez ainsi, mais à Fribourg nous n'en » avons pas. » — Alors je me mis à faire la description physique du prétendu bedeau ; mais chacun de s'écrier : — « Savez-vous bien quel est le personnage » que vous vous obstinez à nommer ainsi ? — C'est » le comte de D....., c'est notre Avoyer ! »

Comme M. le curé de Saint-Nicolas est un homme fort spirituel, il se prit à rire, et longuement, je vous assure, de mon peu de perspicacité. S'il lit jamais cette page, je pense qu'il en rira encore ; l'illustre Avoyer fera bien d'en rire aussi ; quant à lui, cependant, ce pourrait bien être de pitié pour moi : il s'étonnera que je n'aie pu deviner que l'homme

le plus exact à donner l'exemple de l'assiduité aux offices religieux devait être aussi le plus élevé en dignité. Hélas ! c'est qu'on juge souvent d'après son pays , et qu'en France personne maintenant ne pourrait tomber dans une semblable méprise. Nos préfets, qui sont moins que des Avoyers, se croient des personnages trop importants pour se soucier de donner de tels exemples, et le moindre paltoquet, devenu fonctionnaire public dans son village , croirait perdre de son importance magistrale s'il vantait un autre culte que celui de l'abbé Châtel ou des saintsimoniens.



2 avril.

Enfin, voilà la neige qui fond et la verdure qui

se découvre. Adieu les courses en traîneau et les bruyantes clochettes ; commençons nos excursions.

Il est difficile de donner une idée bien exacte de Fribourg, tant sa position est indescriptible. Il faut se figurer un large et profond précipice creusé en entonnoir, au fond duquel coule un torrent qui se replie plusieurs fois sur lui-même, et dont la tortuosité semble former plusieurs bras. Ce torrent s'appelle la Sarine. Il est encaissé de toutes parts dans un énorme rocher de grès ; c'est sur le haut d'une partie de ce roc qu'est bâtie Fribourg.

Cette ville a des pentes si rapides, qu'au lieu de rues ordinaires, ce sont des escaliers garnis de rampes qui conduisent au haut. Dans cet endroit, les maisons n'ont pour toit que la terrasse qui soutient la rue voisine. Du bas de la ville, on voit des maisons bâties à une hauteur vraiment effrayante sur le sommet des rocs perpendiculaires, et garnies à l'extérieur de balcons de bois d'où la vue plonge dans les profondeurs de l'abîme.

A l'une des extrémités de la ville est l'église de Bourguillon, qui, bâtie à pic au bord d'un précipice, semble planer dans les airs.

L'intérieur de ce que l'on appelle la haute ville est triste et désert; mais en descendant l'œil cesse d'être emprisonné par la maison voisine. En parcourant ces rues si extraordinairement rapides, on est souvent forcé de s'arrêter pour reprendre haleine, et chaque fois on s'étonne de voir une ville bâtie sur un mont aussi escarpé.

Du quartier le plus élevé de la ville, il faut encore monter un escalier de deux cents marches pour arriver au vieux collège des jésuites. Ce collège est bâti comme une citadelle; il est élevé sur la cime du rocher qui sert de fondation à la ville; sa façade domine sur une large esplanade. A quelques centaines de pas plus loin est le pensionnat des jésuites, belle construction toute moderne, élégante et grandiose; pensionnat justifiant, sous tous les rapports,

sa réputation étendue dans tous les pays étrangers qui lui envoient de nombreux élèves.

Si l'extérieur de Fribourg est triste et gothique, en revanche rien ne peut être comparé à l'aspect magique de ses environs. De toutes parts l'œil découvre des contrées agrestes et romantiques, des vallons sauvages, de hautes forêts de sapins, de mélèzes et d'épicéas, des montagnes hérissées de rochers à pic qui descendent jusque dans les flots tortueux de la Sarine, large torrent aux mille détours, qui, après avoir pris sa source dans l'Oberland, au glacier de Sanestch, traverse Fribourg et son canton du sud au nord, puis va se jeter dans l'Aar près d'Arberg.

Fribourg combattit long-temps contre les fédérés, et n'accepta leur ligue qu'après les guerres de Bourgogne. Ce fut au commencement du 16<sup>me</sup> siècle qu'elle se détacha de la maison de Savoie.

Des hauteurs de Fribourg on voit, d'un côté, les montagnes prolongées du Jura, et, de l'autre, la



première chaîne des Alpes, les Alpes aux gigantesques festons, aux pics neigeux et déchirés ! Hors de la ville sont de belles promenades : la prairie du Tir et le Palatinat près de la porte de Morat. Cette porte, semblable à toutes celles de Fribourg, est voûtée, longue, massive et remarquable surtout par sa position hardie ; elle plane à plus de cent cinquante pieds au dessus des énormes fossés qui défendent Fribourg, qu'une ceinture de rochers enferme de toutes parts. Cependant, à la fin du dernier siècle, tandis que les Fribourgeois se battaient vaillamment aux portes de leur ville, les Français pénétraient dans cette même ville par une fente creusée entre ces énormes rocs qui bordent la Sarine. En défendant les hauteurs de Fribourg (qu'ils pouvaient croire imprenables), les Suisses n'avaient pas prévu une telle surprise, qui réellement peut tenir du merveilleux. En considérant cet endroit si vertical, si sauvage, si désert, si dangereusement escarpé, on le croirait fait, tout au plus, pour servir

de sentier aux chamois poursuivis par la flèche du montagnard. Cet endroit si remarquable s'appelle le Bout du Monde. Il ne serait pas Français celui qui verrait sans orgueil ce périlleux passage franchi naguère par un bataillon français !



A Fribourg, on travaille au gigantesque pont en fil de fer qui doit réunir deux montagnes. Sa largeur doit être de vingt-deux pieds, son élévation de cent soixante, et sa longueur de neuf cents pieds de Berne. (Le pied de Berne est de onze pouces sept lignes.) L'arche de ce pont sera la plus grande portée que l'on connaisse dans ce genre en Europe.

Ce pont suspendu s'élancera à plus de cent pieds

au dessus de la toiture des plus hautes maisons bâties au fond de la ville sur les bords de la Sarine ; ainsi, l'on pourra passer de plein pied d'une montagne à l'autre en franchissant ce pont.

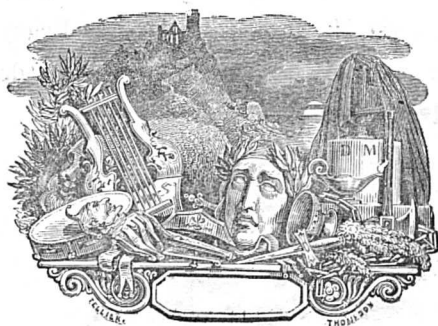
Cette merveille moderne paraîtra encore plus étonnante étant appuyée sur une ville aussi gothique.

L'ingénieur, à qui l'on va devoir ce gigantesque ouvrage, est M. Joseph Chaley, de Bugey, qui, par son mariage, est devenu le petit-fils de la célèbre M<sup>me</sup> Roland.



A Fribourg, on parle français dans le haut de la ville, allemand dans le bas (qui n'est guère habité que par des ouvriers ou des artisans), et, dans les environs, le peuple parle la langue velche ou romane.

La ville de Fribourg, dont l'élévation au dessus du niveau de la mer est de mille neuf cent trente pieds, a été fondée en 1175 par Berchtold IV, duc de Zœhringuen.

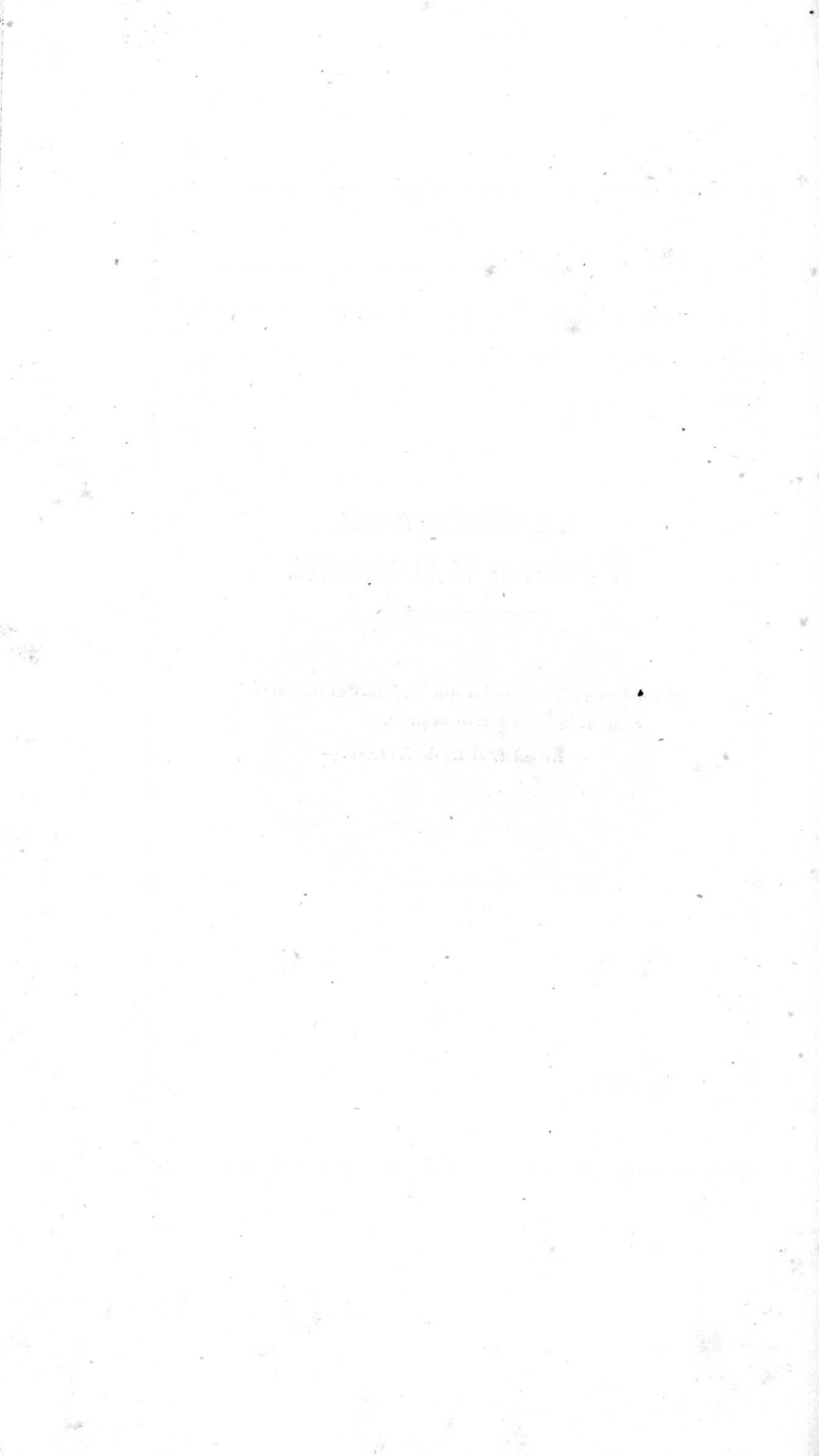


**LE GOTTERON**  
**ET L'ERMITAGE DE LA MADELEINE.**

---

Il est digne d'envie celui qui vit loin des hommes  
et dont la foi est vive et pure.

— Le roi LOUIS de Bavière. —





20 avril.



RÈS de Fribourg, on trouve l'entrée du  
Gotteron, vallée très-étroite et qui va tou-  
jours en se rétrécissant. Un de ses bords  
est un rocher continu presque toujours perpendicu-

laire , fort élevé et couvert de sapins. L'autre bord, un peu plus praticable, est tapissé de mousses, de fraisiers et ombragé d'épaisses touffes d'arbres verts. Au fond de cette gorge passe une rivière encaissée dans le roc anfractueux ; elle tourne comme lui. Souvent il faut passer sur de grosses pierres que le temps a jetées çà et là dans le courant , traverser des ruisseaux et gravir quelques murs de roches pour parvenir au bout du Gotteron ; mais long-temps avant d'y arriver , nulle trace humaine ne se découvre à l'œil. On n'entend que le bruit longuement répété des cascades, qui seul vient interrompre le silence de ces lieux.

Après deux heures de marche , nous atteignîmes l'extrémité du Gotteron , où les masses de pierres sont si rapprochées , si élevées , si ombragées de pins énormes , de chênes gigantesques contemporains des vieux âges , que pour voir le ciel on est obligé de pencher la tête en arrière,

Non loin de là , trois hautes cascades versent bruyamment leurs eaux sur les roches amoncelées ,



l'onde écumeuse redevient bientôt limpide dans son lit de cailloux et répand dans ces lieux une fraîcheur délicieuse.

Sauvage et belle solitude ! comme je bénirais le sylphe bienfaisant qui, dans les longs jours d'été, me transporterait quelquefois sous l'ombrage de tes mélèzes centenaires !

On dit que le Gotteron n'est guère parcouru qu'à son entrée : là, des moulins, des maisons bordent la rivière ; mais bientôt toute habitation disparaît, les éboulemens commencent, la vallée se rétrécit, le sentier finit et le citadin s'en va, sans songer peut-être que, quelques pas plus loin, le Gotteron lui offrirait le contraste imposant d'une nature pittoresque, et l'une des vallées les plus sauvagement accidentées que l'on puisse voir.

En revenant du Gotteron, et non loin de la ville, nous entendîmes une jeune paysanne fredonner d'une voix douce et argentée ; je lui demandai une chan-

son romane, que la personne qui m'accompagnait me traduisit ainsi :



### LA VIEILLE ET LA JEUNE FEMME.

*Lorsque j'étais jeune, je pris une femme vieille comme une pierre ; je l'avais à peine depuis trois jours que j'en avais déjà assez.*

*J'allai à l'église prier la mort de Bâle de vouloir bien souffler sur ma vieille, afin de m'en débarrasser.*

*Lorsque je revins, je la trouvai morte, ma vieille, et la fis enlever aussitôt par les hommes noirs.*

*En arrivant à l'église, la fosse était prête ; je dis à ceux qui devaient l'apporter, de l'enterrer bien vite.*

« *Marchez, marchez lestement, cette méchante femme est morte, elle qui empoisonnait mes jeunes années.* »

*A peine étais-je revenu de l'église, je ne fus que trois jours à prendre une nouvelle femme, elle était jeune.*

*Mais cette jeune femme que j'ai prise, elle me bat tous les jours. Ah! ma pauvre vieille, que n'es-tu encore en vie!*



25 avril.

A une lieue et demie de Fribourg, du côté du Gotteron, et au dessus de cette vallée, est le grand

ermitage de la Madeleine , ermitage entièrement taillé dans le roc.

Laissez votre imagination me suivre. Après avoir descendu quelques marches , on passe sous une porterne , et l'on se trouve sur une terrasse taillée dans un pan du rocher qui surplombe comme un mur. On entre dans une grande chapelle , où le clergé de Fribourg vient quelquefois dire la messe. Près de la chapelle est une petite sacristie , ensuite une chambre , une écurie pour loger un âne , un bûcher , une cuisine et une voûte. On monte un escalier également fait dans le roc , puis l'on se trouve à l'entrée d'un corridor de quinze pieds de largeur sur quatre-vingts de long ; il est éclairé par quatre fenêtres taillées en meurtrières. Au bout de cette galerie sont deux chambres ; la plus petite est celle qu'occupait , vers l'année 1760 , l'ermite nommé Jean Dupré , de Gruyère , qui , avec son domestique , creusa , dans l'espace de vingt-cinq ans , cet admirable ouvrage , certes , un des plus étonnans qu'ait achevés la pa-

tience humaine. De la chambre du bas on franchit une vingtaine de marches qui mènent à un petit jardin ; près de la cuisine est une fraîche fontaine. La cheminée de cet ermitage , à côté de laquelle est un petit four , transperce le roc à quatre-vingts pieds d'élévation.

Le dessus de l'ermitage est recouvert d'une épaisse couche de terre, d'où s'élancent de magnifiques arbres. A partir du versant de la terrasse qui borde l'ermitage , on a fait un petit talus en terre végétale rapportée , où fleurissent quelques plantes éparses ; puis , trois ou quatre pieds plus bas , le roc reparaît presque perpendiculaire.

Au dessous , c'est-à-dire à deux cents pieds environ de la terrasse de l'ermitage , passe la Sarine au cours torrentueux qui serpente le long des rochers. A l'autre bord du torrent s'élèvent de même des rocs à pic , dont les sommets sont bordés de hauts et sombres sapins.

On dit que la longueur de la percée dans le roc ,

faite par l'ermite Dupré, est de quatre cents pieds , et la voûte de quinze pieds d'élévation sur autant de large. Cette œuvre admirable paraît encore plus merveilleuse, placée au bord de ce profond torrent et sous l'ombre épaisse de ces vieux arbres.

Combien, dans ces lieux déserts, la grande voix des vents et de l'orage parlerait haut à l'ame du solitaire qui serait assez heureux pour y venir oublier les bruits du monde ! Quelle Thébaïde pourrait être mieux choisie pour mener une vie ascétique !



## LES ARMAILLÉS DE LA GRUYÈRE.



Et les bélans troupeaux, le sifflet du pasteur  
Qui dirige leur marche et presse leur lenteur.

— Jean REBOUL, —







Mai.



**J**E viens de passer quelques semaines au  
castel d'Avry, chez M<sup>me</sup> de B...., aimable  
et excellente femme, dont je garderai de  
longs et reconnaissans souvenirs.

C'est à Avry que commence la chaîne des montagnes de Gruyère ; elle finit à Montbovon , endroit renommé pour ses cerises , dont on fait le meilleur kirschwasser de la Suisse.

La Gruyère a six lieues de long sur trois de large environ. M<sup>me</sup> de B..... m'en fit parcourir une partie. Souvent nous nous sommes reposées dans les chaumières environnant Avry , et nos hôtes empressés ne manquaient pas de nous apporter la crème rosée de la montagne et le lait azuré de la chèvre prisonnière dans l'enclos voisin.

Ce fut dans une de ces promenades que M<sup>me</sup> de B..... me montra la chaumière où est née la Suissesse qui gouvernait jadis la laiterie de la princesse Élisabeth , sœur de Louis XVI. Songeant aux regrets de la jeune fille , que le souvenir de son amant et de ses montagnes faisait pleurer chaque jour , moi aussi , je me surpris à pleurer au souvenir de cette romance qu'elle avait inspirée :

Pauvre Jacques ! quand j'étais près de toi !

Souvent le dimanche nous admirions l'adresse des Gruériens à la cible (en allemand *scheibe*). La passion des Suisses pour cet exercice est extrême ; dans presque tous les cantons ils s'y livrent tous les dimanches. Le gouvernement encourage ce goût par des réunions d'apparat annoncées à l'avance, où des prix sont donnés aux plus adroits ; de là vient, dit-on, que la plupart des Suisses sont de si excellents carabiniers.

Les paysans de la Gruyère sont de belle taille, intelligens, francs et polis. Comme dans chaque village il y a une école, presque tous savent lire et écrire.



Le premier de mai, c'est fête dans la montagne. De jolies paysannes, toutes parées de rubans, vinrent

nous apporter des bouquets de fleurs champêtres ,  
et quêter des œufs en chantant des couplets en l'hon-  
neur du printemps. Voici , des petites chanteuses de  
mai, des paroles qui ne sont pas sans poésie :

### Chant de Mai.

Le mois de mai est enfin arrivé ,  
Nos prés sont verts et tout fleuris ,  
Danse , ma petite Marielli ,  
Tu as gagné ta couronne de roses.  
Viens à notre secours , mois de mai ,  
Avec ta rosée matinale.

Mai , donne-nous des fruits  
Et fais couler nos claires fontaines ;  
Sortez de vos maisons , réjouissez-vous ,  
Voyez comme est belle la campagne !

Merci , mon Dieu ! merci de vos bienfaits ;  
Soyez-nous en aide , aidez-nous , grand Dieu !  
Élevez-nous jusqu'au ciel ,  
Afin que nous puissions

Nous asseoir aux tables splendides  
Où sont déjà les anges si beaux et si frais ,  
Dans ce ciel orné de trônes d'or  
Où l'on jouit d'un bonheur éternel.



Nous avons visité les armaillés : c'est ainsi, dans les montagnes de Gruyère, que se nomment les hommes chargés du soin des bestiaux et de la fabrication des fromages ; il faut un an de soins avant que ces fromages soient bons à vendre. De ceux qui se font en Gruyère, un petit nombre partent pour la France, et la plus grande partie est vendue en Italie.

La vie des armaillés est fort occupée ; leurs fromages demandent de grands soins ; un ou deux hommes seulement en sont chargés dans chaque village, où, dans un endroit commun et exprès pour cet usage, soir et matin durant l'été, ils reçoivent le lait que chacun leur apporte, le mesurent, l'ins-

crivent sur un registre commun et le mettent dans une énorme chaudière , puis le préparent dans de grands moules de bois. Une grande chaudière contient la traite de cent vaches , une chaudière ordinaire contient la moitié moins. Le fromage , fait seulement au bout d'un an , doit peser cinquante livres. Alors chacun reçoit de l'argent à proportion de ce qu'il a fourni de laitage pour la fabrication de ce fromage monstre. Jamais , m'assure-t-on , il n'y a de discords dans le partage des profits de ce commerce , qui est surtout très-avantageux pour les plus pauvres villageois , car ceux-ci , n'ayant pas assez de laitage pour faire ces fromages (qui en exigent tant à la fois) , ne pourraient employer d'une manière aussi lucrative pour eux ce laitage , leur seule richesse. Quant au lait employé pour les besoins des chaumières , et pour les fromages frais , les chèvres seules le fournissent. Les autres armaillés sont occupés à transporter le laitage , souvent à de longues et pénibles distances , à garder les troupeaux , à les ras-

sembler , à traire les vaches et les chèvres , à épier-  
rer les pâturages , à détruire les plantes vénéneuses,  
et à propager celles qui donnent le plus de lait. L'hi-  
ver , ils sont occupés à façonner les ustensiles de  
bois qui servent pour le laitage , et ils creusent les  
longs aqueducs de sapins, où doit couler l'eau pure  
des ruisseaux et des glaciers. Ils s'occupent aussi, l'hi-  
ver, à tresser de fines pailles qu'on exporte en Au-  
triche et en Prusse pour en faire des chapeaux.

A Avry, on voit les montagnes de la Gruyère se  
déployer dans toute leur beauté. Là s'élèvent les  
pointes sourcilleuses de la Berra, de Branlaire, de  
la Dent du Broc et du Molézon (élevé de six mille  
cent quatre-vingts pieds au dessus du niveau de la  
mer), devant lequel s'abaissent ces monts géans.

A sa base est le vieux château de Bulle, bâti,  
en 1220, par saint Boniface, évêque de Lausanne.

On voit aussi le vieux manoir des comtes de  
Gruyère, dont la mémoire n'est pas éteinte dans le  
cœur des montagnards de ce pays. Le dernier des-

cendant de cette race mourut vers la fin du 16<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle. Par suite des grandes révolutions religieuses et politiques, d'environ cinquante maisons souveraines, qui jadis régnaient en Helvétie, celle des comtes de Gruyère était la seule qui régnaît alors. L'origine de cette maison se perd dans la nuit des temps. Les chansons des troubadours de cette époque vont jusqu'à la faire descendre d'un des sept chefs bourguignons qui pénétrèrent en Helvétie.



Dans quelques endroits de la Suisse, on danse encore les corals ou korauls, rondes accompagnées de couplets chantés en chœur. En Gruyère, on conserve encore la tradition de la plus fameuse koraule qui aît eu lieu; c'est ainsi qu'on la raconte : — « Il » advint un jour que le comte de Gruyère, rentrant » en son castel, trouva, en dessous d'icelui, grande » liesse de jouvenceaux et jouvencelles dansant en



» koraule. Ledit comte, doux et gentil seigneur,  
 » fort ami de ces sortes d'ébattemens, prit aussitôt  
 » la main de la plus gente de ces jouvencelles et  
 » dansa tout ainsi qu'un autre. Sur quoi, aucun  
 » ayant proposé, comme par singularité dont puisse  
 » être gardé souvenance, d'aller toujours en dansant  
 » jusqu'au village prochain d'Enney, pas n'y man-  
 » quèrent, et de cettui endroit continua la koraule  
 » jusqu'au château d'Ax, dans le pays d'en haut ;  
 » et c'était chose merveilleuse de voir les gens des  
 » villages par où passèrent se joindre à cette joyeuse  
 » bande. »

Cette caravane fit ainsi plus de quatre lieues en dansant dans la montagne.



A une lieue du sommet du mont de la Berra est la chartreuse de la Val-Sainte, qui fut supprimée

en 1778. Exilés de France , les religieux de la Trappe obtinrent, du gouvernement de Fribourg, la permission d'habiter la Val-Sainte : cette chartreuse est située au milieu des monts de Gruyère , dont les cimes se perdent dans les nues. En juin 1791 , la pieuse colonie s'y fixa pour y continuer en paix ses austérités. Là , durant plusieurs années , les Trappistes y ont nourri , sans aucune rétribution , des centaines d'enfans auxquels ils montraient à lire et à écrire. En 1806, Napoléon reçut M. de Lestrangle, leur chef, et favorisa le rétablissement des Trappistes.

Quelques esprits forts disent que la Trappe ne recèle que de grands coupables. Supposons que ce qu'ils disent soit vrai : lorsque de vicieuses ou de fougueuses passions ont livré au déshonneur l'être qui n'est pas encore tombé assez bas pour braver le mépris public , s'il cherchait à se dérober aux humiliations dont l'abreuve ce monde , ne serait-ce pas un bienfait qu'un établissement qui offrirait un port tranquille à cet infortuné qui , sans ce refuge ,

peut-être, n'aurait plus que des pensées de désespoir et de suicide ? Ici, du moins, dans une vie pénitente, il trouverait le pardon que l'opinion du monde lui refuse, et verrait ses remords s'évanouir au pied de la croix qui lui dirait d'espérer. Mais pour ces hommes de paix et de douceur évangélique, c'est chose rare d'en trouver un qui soit coupable aux yeux de la société, beaucoup d'entre eux ont embrassé l'état monastique sans avoir éprouvé de peine morale, de désillusion du cœur. Hommes privilégiés, Dieu leur inspire le désir de se consacrer à lui dès l'âge où la plupart des autres hommes commencent à se livrer aux passions qui tourmentent leur âme. A ces esprits forts qui demandent à qui l'existence d'un moine est utile, on peut répondre : N'est-ce donc rien que de sauver son âme ? Puis, ces hommes, par leurs angéliques vertus et leurs austérités dont notre pensée s'effraie, effacent certes bien plus de fautes qu'ils n'en ont commis. De leurs privations volontaires, de leurs prières si ferventes, il

reste beaucoup de superflu pour sauver leur ame. Dieu n'en exige pas tant, et vous qui avez oublié la foi de vos pères, vous ne savez pas que Dieu amasse dans le ciel d'ineffables trésors de grâces conquises par ces pieux solitaires, pour être répandus sur le monde, et vous qui les dédaignez, ils vous donnent tout ce qu'ils ont à donner, l'aumône de leur prière.



Aux environs du Molézon est le passage de Lévi; il a trois pieds de large, est bordé de précipices affreux d'où l'on entend mugir un torrent. A cela il faut ajouter d'énormes rochers obstruant la lumière du jour, et le bruit des cailloux roulant de la cime dans l'abîme. Aussi l'effroi gagne-t-il promptement le voyageur qui, silencieux et attentif, s'empresse de quitter ce défilé qui n'offre pourtant nul danger lorsque le temps est sec. C'est le seul chemin par où

puissent passer les troupeaux que l'on mène paître l'été au sud du Molézon. Alors les armaillés ont grand soin de les séparer en petits groupes, et le curé du village de Nérive vient les attendre au passage, avec l'aspersoir à la main, pour les préserver de tout péril.





## LE CHASSEUR DE NUIT.

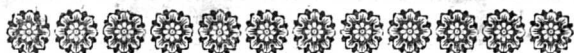


Lieu redoutable dont on ne s'approche  
jamais sans frémir, et dont on ra-  
conte le soir aux veilles de bien ter-  
ribles choses.

— Madame A. ARAGON. —







n m'a dit que les revenans sont encore en vénération dans quelques endroits de la Suisse. Là, tout près d'Avry, il se trouve surtout une haute futaie d'épicéas, si dangereuse,

que plusieurs habitans des villages voisins font un long détour plutôt que de la traverser la nuit. Pourtant il faut bien longer une partie de son étendue, passer sous les grands arbres qui bordent ce bois redouté. Aussi tant que la lune projette au loin l'ombre gigantesque des grands sapins, le tardif voyageur frémit au seul bruit de ses pas, son cœur bat, une sueur froide découle de son front... il ne lui arrivera aucun mal s'il passe ce bois maudit sans parler ni chanter; mais malheur à lui s'il se met à siffler, malheur, surtout malheur s'il a la témérité d'oser crier : *Houta!* Pour vous donner le mot de cette énigme, vous saurez qu'un riche et puissant seigneur de ces contrées s'y fit prendre en horreur. Jamais ne guerroyait pour saintes ou galantes prouesses, ni ne prenait nulle peine d'occire les rebelles, pas plus que de prier madame la Vierge. Jamais on ne le vit en piteux soupirs, ni tristes doloirs, confesser dévotieusement ses fautes au chapelain du castel. Dédaignant fabliaux, lais d'amour et nouvelles joyeusetés des trouvères du

beau pays de France, n'aimait nuls récits d'amoureuses aventures ; mais fuyait franche gaité et bons rires. Chevalier félon et discourtois , exprès pour plaisir de mal faire , il chevauchait dimanches et jours fériés parmi herbe en fleurs et blonds épis , foulant aux pieds la récolte du pauvre vassal , et sans prendre souci de ses plaintes angoisseuses , faisant étrangler ses volatiles de basse-cour par quatre grands lévriers noirs , qui jamais ne quittaient leur méchant maître. Or , le curé du lieu lui ordonna de cesser mauvaises courses avec ses chiens ; que si oncques ne changeait de vie , lui prédisait qu'après le trépassement, son ame n'aurait nul repos, et que reviendrait chaque nuit courir par monts et par vaux après sa meute maudite, en criant sans cesse : *Houta ! houta !*

Le comte ne se corrigea point , et mourut impénitent. Depuis, on l'entend souvent la nuit dans le bois de sapins crier : *Houta !* et courir après ses chiens, que l'on entend aboyer au bois. Aussi le soir

venu , nul n'oserait siffler les lévriers , encore moins crier : *Houta!* tant les naturels du pays sont persuadés que le revenant serait aussitôt près de vous , que d'un vigoureux coup de pied il vous ferait sauter , d'un seul bond , par dessus le bois , et tomber dans le lac de Sédorf, dont les eaux, bordées de profonds marécages, serviraient de tombeau au téméraire.

Plusieurs personnes ont péri dans ce lac , et quelques paysans de Sédorf et d'Avry disent et assurent que c'est un coup de pied du chasseur de nuit qui les y fit tomber. Il y a deux ans, trois hommes y périrent encore , leur barque ayant chaviré dans les hauts glayeuls qui bordent ce lac. Il est vrai que ces malheureux furent noyés bien avant l'heure où le chasseur de nuit et ses chiens commencent leurs courses nocturnes ; mais n'importe , les gens du pays vous assurent que les imprudens s'en étaient moqués, ou que, tout au moins, ils avaient crié *houta* sur les flots. Il y a trois cent quatre-vingt-six ans que le chas-

seur de nuit est mort ; il s'appelait le comte Kesler de Brunnenberg.

M<sup>me</sup> de B..... et moi, nous nous sommes souvent promenées le soir dans ce bois redouté qui touche presque au castel d'Avry ; mais nous n'avons rencontré ni M. de Brunnenberg, ni même aucun de ses chiens ; il est vrai que nous n'avons ni crié *houta*, ni sifflé la meute. Était-ce oubli, ou crainte de nous mettre mal avec quelque habitant de l'autre monde ? C'est ce que je laisse à deviner au lecteur.



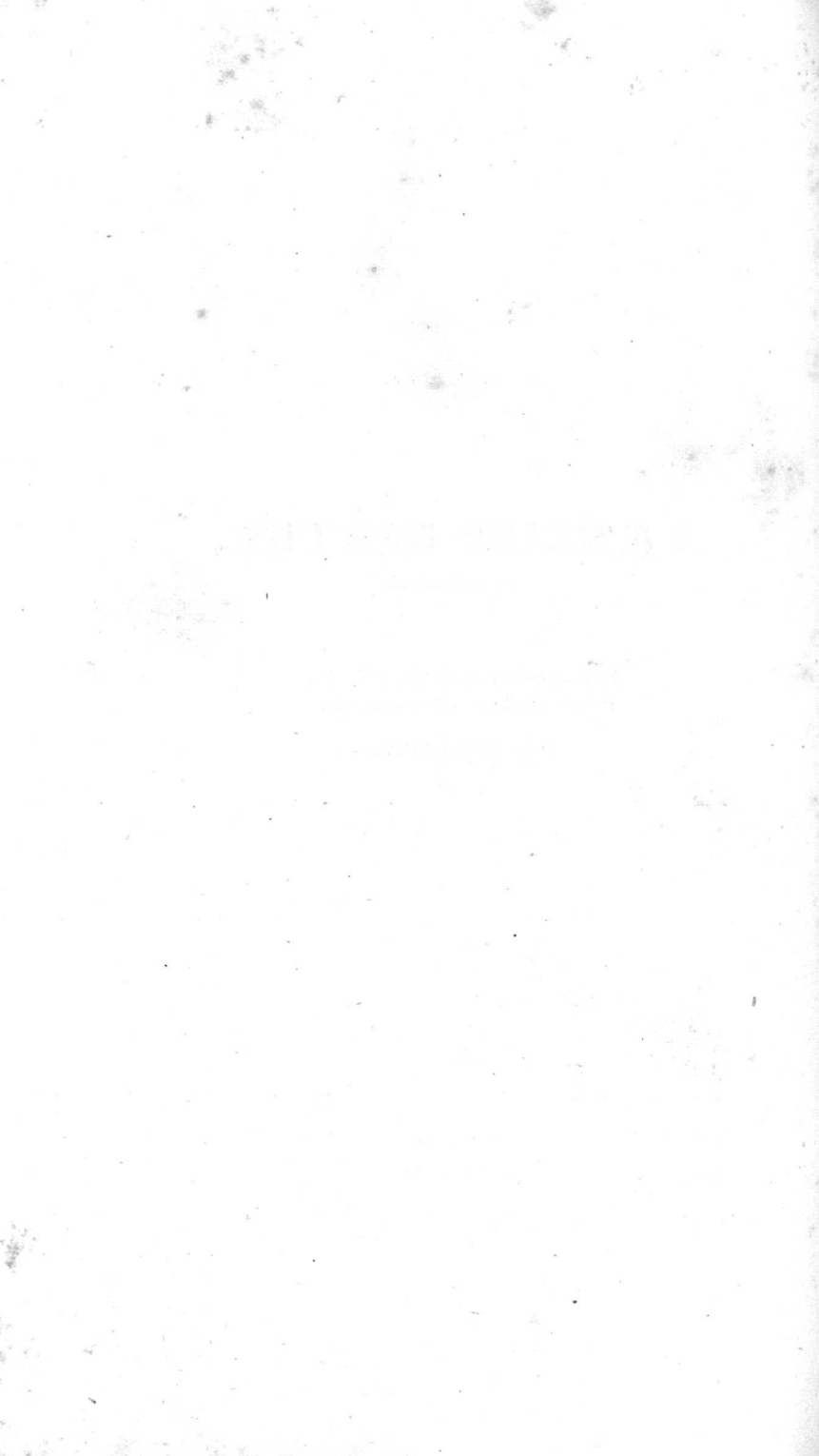


# LA REINE BERTHE.

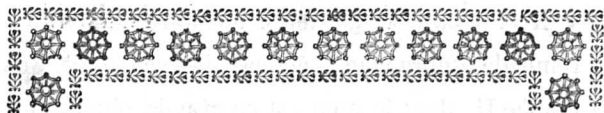
---

Le pain cuisait , pâtissait , rôtissait ,  
Faisait le lit et volaille engraisait.

—Émile DESCHAMPS. —







12 juin.



PAYERNE, on m'a montré, dans le temple protestant, le tombeau de la reine Berthe; il est en pierre grise, et recouvert d'une

grande tablette de marbre noir, portant une inscription latine, dont voici la traduction :

« A la pieuse et glorieuse mémoire de Berthe,  
 » reine de Bourgogne , épouse distinguée de Ro-  
 » dolphe II, dont le nom est en grande vénération.  
 » A son exemple , elle fonda des églises , leva des  
 » armées , pratiqua des routes ; elle prit soin des  
 » malades , nourrit les pauvres , et fut la mère de la  
 » Transjurane , sa patrie , dont elle fit les délices.  
 » C'est en mémoire des bienfaits de cette reine, que  
 » le canton Vaudois lui fit élever ce monument. »

Berthe mourut en 970 ; elle était fille de Burchard ; elle était belle , douce , blonde , très-pieuse , et s'occupait beaucoup des détails de son ménage ; elle eut cinq enfans de Rodolphe : Conrad qui lui succéda , un fils et une fille qui moururent jeunes, Burchard, qui fut évêque de Lausanne, puis Adélaïde, qui épousa Lothaire, roi d'Italie, et en secondes noces, Othon, dit le Grand.

Après la mort de Rodolphe II, roi de la Transju-

rane ou petite Bourgogne , Berthe fut long-temps inconsolable ; elle cessa de cheminer par monts et par vaux sur sa mule docile ; sa main blanche délaissa la quenouille chargée de fin lin ; la pure farine de froment ne formait plus de savoureux gâteaux sous ses doigts : mais comme il n'est point , dit-on , de douleur éternelle ; Berthe se consola en épousant Hugues , roi de Lombardie. Elle habita alors près de sa fille Adélaïde , à qui elle fit promettre de faire porter ses cendres dans un monastère de moines qu'elle avait fondé à Payerne. Payerne est une petite ville du canton de Vaud , dont beaucoup d'habitans craignent encore le débordement de la Broie , au temps d'orage , parce qu'en mourant , la reine Berthe menaça , dit-on , les habitans de Payerne de faire submerger la ville , si eux ou leurs descendants abjuraient la religion catholique romaine.

Derrière la porte du temple protestant on voit encore la selle de la reine Berthe , et le trou dans le-

quel elle plantait la quenouille dont elle filait, lorsqu'elle parcourait ses états.

Aujourd'hui , dans ce pays encore , quand on raconte une vieille histoire dont on ne peut plus préciser la date , on dit : C'était du temps que la reine Berthe filait.



## NEUCHATEL ET ESTAVAYER.



Penche-toi , batelier , penche-toi sur ta rame ,  
J'aime à sentir des flots le doux balancement.

—A. BIGNAN.—

REVISED BY THE EDITOR

---



**D**E Payerne on m'a menée passer quelques jours à Estavayer, dans une famille où j'ai trouvé l'hospitalité la plus cordiale et la plus empressée.

On me fit faire de charmantes promenades aux environs ; un jour au château de Lully , à quelques lieues d'Estavayer , le lendemain à une jolie habitation bordée par le lac , et un autre jour à Neuchâtel.

Estavayer est une ancienne et laide petite ville située sur la rive droite du lac de Neuchâtel ; au bord de ce lac on a élevé une terrasse où, les dimanches soir, les habitans d'Estavayer se réunissent pour danser en chantant des airs patriotiques du canton. Cette danse , très-animée , est celle du Coral, dont j'ai parlé dans le chapitre des armaillés. Deux ou trois jeunes filles commencent à danser en rond, à chaque tour ce rond s'agrandit, et si rapidement, que bientôt deux cents personnes figurent au Coral.

Le lendemain du jour où nous avions dansé au Coral, nous nous sommes embarqués sur le lac de Neuchâtel , laissant sur notre gauche Grandson. En côtoyant les bords de la Comté , on voit se dérouler



successivement les villages de Saint-Aubin , de Bévaix , de Cortaillot , célèbre par ses vins , d'Auvergnier , puis de Serrières , où le prince Alexandre Berthier fit construire un beau pont d'une seule arche.

Sur l'autre rive , nous laissâmes bien loin derrière nous Iverdun , Ivena , Estavayer et Portalban.

Après cinq heures passées sur le bateau , nous mîmes pied à terre à Neuchâtel , jolie ville bâtie en amphithéâtre sur le bord du lac. Derrière la ville s'élève le Jura , couronné d'une immense guirlande de sapins. Sa pente rapide est parsemée de jolis villages et d'élégantes maisons de campagne entourées de vignobles , puis les derniers rochers du Jura descendent jusque dans les flots du lac , dont les eaux , d'un vert transparent , semblent refléter avec amour les bords rians de la Comté.

La rue neuve est la seule remarquable à Neuchâtel ; mais aussi elle est superbe. C'est là que plusieurs

millionnaires ont élevé leurs palais : c'est le nom qui convient à ces demeures somptueuses.

Le cabinet d'histoire naturelle a été donné à la ville par le général de Meuron. Ce cabinet contient beaucoup de coquillages de la mer de l'Inde, des pétrifications de la Suisse et des cailloux du Jura.

Dans la bibliothèque, on voit les manuscrits de Jean-Jacques Rousseau, son *Dictionnaire de Musique* et un grand nombre de ses lettres; *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, avec des corrections de la main de l'auteur, puis un grand nombre de réfutations mordantes sur la critique de cet ouvrage qui rappellent tout l'esprit caustique de Voltaire.

L'intérieur de l'hôtel du comte Pourtalés offre, à l'œil émerveillé, l'aspect de la plus riche élégance : ce ne sont que glaces, tableaux, candélabres, bronzes enrichis d'or moulu, ciselés, découpés, ornés de groupes mythologiques et de fleurs en relief d'un merveilleux travail, des étagères toutes chargées d'al-

bums, de cassolettes, de vieux laque, de figurines, de coffrets, d'éclatans cristaux aux reflets irisés; enfin de toutes parts un mélange éblouissant d'objets d'une valeur à ruiner un financier, d'un luxe et d'une élégance coquette à empêcher une femme frivole de dormir pendant huit jours, et de ravissans objets d'art à faire rêver et à inspirer un artiste.

Les jardins sont en harmonie avec ce somptueux et asiatique hôtel; là, ce sont de hautes terrasses ornées de grandes caisses de fleurs, de kiosques élégamment décorés, des rampes majestueusement prolongées, de longues bordures de balustres où la fleur des blanches clématites et des jasmins étoilés se dessine comme les festons d'une élégante dentelle. Partout des fleurs groupées, des arbustes en étages, des gazons coupés de filets d'eau, des massifs de plantes précieuses aux mille formes, jetant leurs parfums, étalant le luxe de leurs couleurs; puis des allées en amphithéâtre d'où la vue domine sur le lac, tout cela ferait demander si c'est dans un

semblable Eldorado que, jadis, Armide vint dessiner ses jardins enchantés.

Hors de la ville, nous sommes allés voir l'hospice Pourtalés, monument de bienfaisance élevé et doté par M. Pourtalés le père. Cet hospice est tenu par des sœurs hospitalières françaises. A l'extrémité du jardin se montre, dans Neuchâtel, la seule chapelle consacrée à la religion catholique. Dans l'hospice même, vous trouvez une petite chapelle qui sert aux deux cultes.

Tout près du jardin est le cimetière de l'hospice; une tombe de pierre, entourée de cèdres et de cyprès, renferme les cendres du fondateur de ce vaste établissement. Près de lui, d'un côté, sont enterrés les protestans morts à l'hospice; de l'autre côté, quelques croix élevées sur des tombes de gazon, disent que là, aussi, des catholiques reposent.

Malgré tout notre désir d'entrer dans le lac de Bienne, et de visiter l'île Saint-Pierre, célèbre par le séjour qu'y fit Jean-Jacques en 1765, nos bateliers

ne voulurent point y consentir; ils craignaient le Joran, vent impétueux qui vient du nord, et rend la navigation du lac fort dangereuse.

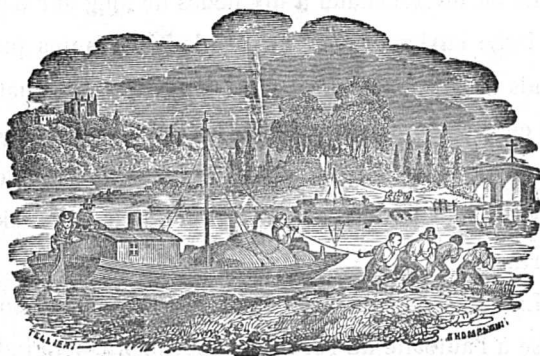
Nous quitions Neuchâtel, déjà les nuages commençaient à s'amonceler sur le Jura, un orage lointain grondait sur les Alpes; mais l'activité de nos rameurs nous fit débarquer à Estavayer à l'approche de la nuit, une heure avant l'arrivée du Joran, qui semblait nous menacer au départ.

Le lac de Neuchâtel a dix lieues de long sur deux de large environ; c'est un des lacs les moins profonds de la Suisse; il ne l'est guère que de quatre ou cinq cents pieds. Il reçoit les eaux de la Thièle, du Seyon et de la Broie, dont les bords virent naître Vespasien, Clotilde, femme du roi Clovis, et la reine Berthe.

La Comté de Neuchâtel forme une principauté soumise à l'autorité du roi de Prusse, pleinement indépendante, inaliénable, indivisible, et ne pouvant jamais être réduite en fief ou cédée en apanage. Tout

Neuchâtelois peut s'expatrier et s'engager au service de toute puissance qui n'est pas en état de guerre contre la confédération.

La fabrication des montres, d'instrumens de physique et de mathématiques, de vins, de dentelles, etc., etc., qui se font au Locle, à la Chaux-de-Fond et au Val-de-Travers, rendent la Comté de Neuchâtel un pays important pour le commerce.



## **LES RUINES D'AVANCHES.**

---

De vos bosquets joyeux les roses sont fanées.

—ANCELOT.—







'ESTAVAYER on m'a ramenée par le célèbre  
Avanticum. Cette vieille capitale de l'Hel-  
vétie, au temps des Romains, forme au-  
jourd'hui les ruines d'Avanches.

Cette ville , du canton de Vaud , s'élevait jadis sur un monticule qui domine le lac de Morat ; elle n'a plus qu'une seule rue , encore est-elle presque déserte.

Là , plus de Forum , ni de licteurs ! Des monumens d'Avanticum il ne reste que l'emplacement du cirque et le souterrain qui renfermait les bêtes féroces. Au lieu où elles combattaient croupit maintenant une mare bourbeuse que d'inoffensives grenouilles font retentir de leurs coassemens. On assure que la construction de ce souterrain remonte au règne d'Auguste.

Sous les ombrages où s'élevait la tente de Vespasien , de jeunes filles se balançaient sur une escarpolette. Un vieux reste de temple abrite encore des colonnes brisées , une tête du soleil , le talon ailé d'un mercure , la cuisse d'airain d'une déesse , le bras de marbre d'un demi-dieu ; mais nul bruit de pas ne vient troubler le silence de ces portiques , nulle voix humaine ne fait plus résonner l'écho de ces voûtes délabrées !

Non loin de la seule rue qui reste , et forme la ville , on a découvert de belles mosaïques et un grand nombre d'antiquités , mais presque toutes sont mutilées ; cependant on voit encore intacte une charmante amphore. Peut-être une gardienne du feu sacré avait-elle orné ses bords des roses de Tibur ; peut-être avait-elle contenu des vins de Chypre ou de Falerne versés à longs flots dans la coupe des licteurs ; peut-être avait-elle orné la table des festins donnés en l'honneur du retour belliqueux des aigles romaines ; peut-être le nectar qu'elle avait contenu a-t-il rafraîchi la bouche de César après une victoire, ou les lèvres de Cicéron descendant de la tribune aux harangues.

Autour du cirque on démolit les fondations des dix-sept tours qui bordaient cette enceinte.

A quelque distance de la ville est encore debout une haute colonne d'un temple élevé à Apollon , où les cigognes vont faire leurs nids.

On dit que jadis les alentours de la ville d'A-

vanches étaient parsemés d'élégans bosquets et de frais ombrages; il ne reste plus rien de tout cela, mais seulement quelques tertres délaissés et de longs sentiers pierreux. Ne dirait-on pas que la nature n'ose plus étaler ses doux présens, et qu'elle reste comme attristée à l'aspect de la destruction des monumens d'un autre âge?



# MORAT.



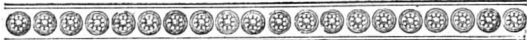
On l'a vu tout le jour au fort de la mêlée ,  
Terrible , s'élancer au devant du trépas ,  
Et maintenant sa main , de fatigue accablée ,  
Sur un glaive émoussé soutient ses faibles pas.

—ALFRED DE GUYON.—

THE

THE

THE



Morat, 12 juin.



ous sommes allés à Morat voir le champ  
de bataille où , le 12 juin 1476, Charles-  
le-Téméraire, abandonné par sa fortune à

Grandson, vit s'éclipser sa gloire à Morat. Les murs de cette ville sont baignés par le lac du même nom, dont l'étendue est de deux lieues de long sur trois de large. La Broie le met en communication avec le lac de Neuchâtel, dont il est séparé au nord par le joli coteau du Vuilly.

Après une promenade d'une heure sur le lac, nous sommes descendus à l'endroit où l'on avait construit un ossuaire, et où les Suisses morts sur le champ de bataille avaient été ensevelis dans une chapelle au bord du lac, à la même place où l'on dit que Charles avait abandonné les débris de son armée aux glaives des vainqueurs, après avoir reçu l'échec si dommageable à sa gloire.

En 1798, les Français républicains ont détruit ce monument (élevé par des républicains) et brûlé la chapelle. D'autres personnes disent, et je le désire pour l'honneur de mon pays, que cet ossuaire fut détruit par des soldats bourguignons, dans le seul but d'effacer le souvenir de la défaite de leurs pères.



Depuis, à la même place, on a élevé une grande pyramide de granit portant cette inscription :

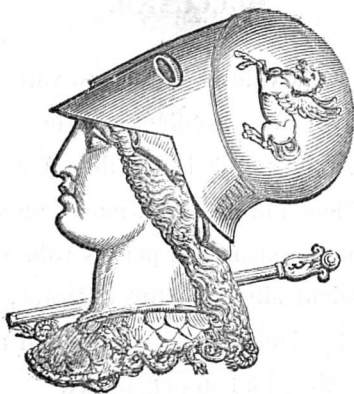
« *La république Fribourgeoise consacre,*  
 » *par cette nouvelle pierre, la vic-*  
 » *toire remportée le 12 juin*  
 » *1476, par les efforts*  
 » *réunis de ses*  
 » *pères.* »

MDCCCXXII.

Non loin de la ville de Morat, on voit un énorme tilleul cultivé en souvenir de cette victoire, et planté le soir même de la bataille. A Fribourg, la place du Tilleul doit aussi son nom à un arbre semblable, planté le même soir par les volontaires de la ville qui étaient allés se battre à Morat, où, pour se reconnaître dans la mêlée, ils avaient attaché des branches de tilleul à leurs chapeaux.

Ces arbres, que l'on aime par le souvenir qui s'y rattache, couvrent de leurs rameaux séculaires les bancs que l'on a élevés alentour, et sur lesquels,

en respirant l'air pur de leur patrie, les Suisses d'aujourd'hui bénissent encore la mémoire du brave commandant de Morat, Adrien de Bubenberg, et celle de leurs ancêtres, dont le sang et la valeur fondèrent la liberté helvétique.



**LUCERNE,**  
ET  
**LA CHAPELLE DE GUILLAUME TELL.**



Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains.

— Casimir DELAVIGNE, —

ROBERT

ET

LA CHAIR DE GUYARD TELL

Les uns de l'histoire à l'autre les Gens.

— C'est la DÉFINITION —



La diète Fédérale venait de s'ouvrir à Lucerne. Déjà M. de S....., Conseiller de Fribourg, était parti pour représenter son Canton; sa fille, M<sup>me</sup> W....., devait aller le rejoindre;

elle voulut bien me proposer de l'accompagner, et nous partîmes pour Berne le 25 juillet.

Au dessus de Berne est le champ de bataille de Laupen, qu'illustra l'épée de Rodolphe-d'Erlac, à la fameuse bataille du 21 juin 1359.

Naguère, lors de l'invasion de l'armée française républicaine, à ce même Laupen on trouva les cadavres de trois cents femmes Fribourgeoises et Bernoises, qui s'étaient battues pour sauver l'indépendance de leur pays.

De Laupen, nous allâmes à Arbourg, petite ville sur l'Aar, qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est sa forteresse d'où l'on jouit d'une des plus belles vues de l'Argovie.

Nous côtoyâmes les bords du lac de Sempach. La ville du même nom est située sur la rive occidentale du lac. C'est non loin de là que se donna la bataille de Sempach, gagnée par les Suisses, le 9 juillet 1386, sur le duc Léopold d'Autriche, fils

du duc du même nom , qui avait perdu la bataille de Morgarten, soixante-onze ans auparavant.

Les collines qui bordent le lac ont jusqu'à douze cents pieds d'élévation ; elles sont parsemées de sapins , d'arbres fruitiers et de jolis villages.

La chapelle, élevée sur le champ de bataille de Sempach, porte pour toute inscription la date du 9 juillet 1386.

Des noms décorent les murs et sont inscrits sur quatre colonnes. A la tête de ces noms sont ceux d'Arnauld de Winkelried, et de l'Avoyer de Lucerne, le brave Gundoldingen.

Dans cette chapelle est un grand tableau représentant l'action du magnanime Arnauld ; sur un rocher peint, au premier plan, on lit ces mots :

« L'armée des nobles était forte et gardait un  
» ordre profond et large.

» Les pieux confédérés étaient affligés, quand Win-  
» kelried s'écrie :

» Ah ! si vous avez soin de la vie de mon cher

» enfant et de ma femme, je vais faire une action  
» hardie,

» En disant ces mots, il saisit promptement une  
» brassée de piques, ouvre aux siens un passage et  
» meurt ainsi.

» Jour de Saint-Cyrile,  
» de l'an 1386. »

Ainsi qu'à Laupen, chaque année on célèbre à  
Sempach l'anniversaire de cette bataille.

Arnauld de Winkelried était un gentilhomme de  
l'Unterwalden. On dit que sa maison subsiste encore  
à Stranz.



Nous arrivâmes à Lucerne, ville bâtie presqu'au  
centre de la Suisse, au pied d'un coteau qui s'élève



à l'extrémité septentrionale du lac de Lucerne ou des quatre cantons , ainsi nommé parce qu'il occupe les rives des cantons de Lucerne , de Schewyz , d'Unterwalden et d'Uri.

Lucerne est une fort jolie ville bien bâtie. Du lac du même nom sort la Reuss qui sépare la ville en parties inégales. On passe cette rivière sur trois longs et larges ponts massivement couverts et ornés de nombreux tableaux gothiques de forme triangulaire, cloués aux chevrons qui soutiennent le toit. Ces tableaux représentent les scènes de l'Écriture-Sainte. La Reuss sort du lac Luzendro , sur le mont Saint-Gothard ; après avoir traversé le lac de Lucerne , elle se jette dans l'Aar au dessous de Windisch , et forme plusieurs belles chutes dans son cours.

Le lac de Lucerne a plus de mille pieds de profondeur , et dans beaucoup d'endroits on le dit inaccessible à la sonde. Sa forme est irrégulière ; à Lucerne , il n'a qu'une lieue d'une rive à l'autre , mais

il s'élargit considérablement , et a jusqu'à cinq lieues de Kussenacht à Alpanach, village situé au pied du mont Pilate , dans le canton d'Unterwald. Ce mont Pilate s'élève tout près de Lucerne , et se trouve situé en face du mont Righi , dans les cantons de Lucerne et d'Unterwald. Le Pilate s'étend sur une ligne de quatorze lieues de long , et se termine par deux pointes séparées. A quelque distance du Pilate s'élève le Righi , puis la chaîne des Hautes-Alpes.

Les vues dont on jouit sur le lac de Lucerne sont impossibles à décrire , chaque flot qui vous emporte faisant découvrir un nouveau paysage à l'œil étonné de tant de variété. De toutes parts le lac est environné de hautes montagnes qui donnent à ces lieux un air majestueux et sauvage ; le mont Pilate surtout , qui vient promener son ombre gigantesque sur les flots , et leur donner une couleur bleue foncée, sans rien ôter de leur transparence, rend ces rives sombres et imposantes.

A Lucerne , on voit la belle église des jésuites ;

elle est ornée de magnifiques peintures à fresque. A l'église de Saint-Léodgard, j'ai entendu les sons de l'orgue le plus grand de la Suisse (j'en excepte celui de Fribourg qui n'est pas encore achevé.) Sous les galeries de Saint-Léodgard, autour du cimetière, parmi un grand nombre d'effrayantes bizarreries, sculptées et peintes au dessus des tombeaux, on remarque un tableau peint à fresque et placé au dessus du portrait d'un chanoine, fondateur de la société de musique à Lucerne. Le chanoine est assis, et semble méditer sur un livre de musique ouvert; près de lui, un squelette qui n'est qu'à moitié décharné, debout et s'inclinant vers le chanoine, joue du violon à son oreille et sourit. L'aspect de ce tableau fait horreur; mais je ne pouvais en détacher mes regards, tant la vie et l'enthousiasme respirent sur ces traits hideux; en s'écoutant jouer, ce cadavre semble s'enivrer de ses propres accords.

Un peu plus loin est la tombe d'un voyageur qu'une imprudence précipita du haut du Righi, et

dont le corps ne fut retrouvé qu'en lambeaux.

Dans la prison de Lucerne, on voit cette fameuse Clara Wendel, qui, du fond de sa retraite, ignore sans doute les nombreuses représentations théâtrales dont elle fut l'héroïne à Paris. Clara avait de l'audace et de l'astuce; afin de gagner du temps, elle imagina le récit de mille crimes qu'elle n'avait point commis. Je suis fâchée de le dire : si cela dérange un peu le merveilleux de nos romanciers, pour les trois maris et les dix-neuf amans qu'on lui fait poignarder, ils n'ont jamais existé. Clara volait, mais elle n'a jamais tué personne. Son frère a été exécuté à Lucerne. Je tiens ces détails d'un des membres de la diète Fédérale, qui jadis fut un des juges-rapporteurs de ce fameux procès.

L'arsenal de Lucerne est parfaitement tenu. Les fenêtres sont en verres de couleurs; les peintures représentent les armes des Cantons suisses. Là, j'ai vu la cotte de mailles que portait le duc Léopold d'Autriche à la bataille de Sempach, où il fut tué.

Au dessus de son armure est son portrait trouvé dans sa tente, puis l'énorme collier de fer, armé de pointes, qu'il destinait au brave Avoyer Gundeldingen, dont le sang fut répandu sur la bannière de Lucerne, dont les lambeaux sont précieusement conservés.

Là, on voit aussi la hache d'armes du fameux réformateur Zwingli, tué à la bataille de Cappel, en 1531.

Au jardin de Plyffer, j'ai vu le beau monument consacré à la mémoire des Suisses tués à Paris au 10 août. Ce monument (ouvrage attribué au célèbre Albert Thorwaldsen, qui fut le rival de Canova) représente un beau lion mourant sur un bouclier fleurdelysé, qu'il s'efforce encore de défendre. Des cyprès funèbres et des genévriers pleureurs, décorent ces lieux consacrés à de sanglans et impérissables souvenirs. A dix pas du lion blessé est une sombre chapelle toute revêtue de marbre noir, sur lequel on lit le nom des victimes du 10 août.

De là, quel Français sortirait sans tristesse, et ne dirait avec Napoléon : « Honneur au courage malheureux ! » Lui, Napoléon, ne pensa jamais à reprocher aux Suisses la paie qu'il leur soldait, il savait que leur sang était là tout prêt en échange, et naguère ils l'avaient prouvé. Il leur avait entendu battre de belles marches à Austerlitz, sur les bords du Tibre, du Tage et de la Bérésina ; et, dans ses armées, il vit plus d'un fils de l'Helvétie, de la pointe de son sabre vainqueur, graver le nom de Guillaume Tell sur les murs des palais de l'Escurial et de Schœunbrunn. Aujourd'hui, il est des gens qui ne pardonnent pas aux Suisses d'avoir versé leur sang pour la cause d'un vieux roi proscrit, et qui crient bien haut sur l'argent que leurs régimens coûtaient à la France. Sans doute, les guerres désastreuses de l'Empire ayant cessé, la France repeuplée a bien assez de ses enfans pour la défendre ; mais, en licenciant les Suisses, il est honteux de leur reprocher l'argent qu'ils recevaient, lorsque,

non seulement ils dépensaient cet argent en France, mais encore celui qu'ils recevaient de chez eux. Parmi eux, il y en avait de fort riches, et l'on sait que l'économie est une vertu que les jeunes officiers ne pratiquent guère. On dit qu'ils étaient payés trop cher ; du moins ce ne fut jamais la Garde qui leur fit ce reproche, elle savait que leur tenue était fort dispendieuse, et que beaucoup d'entre eux y dépensaient bien au-delà de leur solde. Gardes royaux et Suisses, naguère on cherchait à les désunir ; mais la franchise militaire dédaigna ces basses intrigues. Gais camarades, ils fraternisaient joyeusement ; ils sont aujourd'hui dispersés, mais le souvenir du baptême de sang qu'ils reçurent ensemble à la chute de la monarchie, est encore venu cimenter leurs liens d'estime et de confraternité. En se serrant la main au jour de leurs adieux, ils pouvaient se dire comme le roi armé par Bayard : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Quittons la chapelle funèbre, et continuons notre

route, nous ne tarderons pas à trouver encore un souvenir de gloire.



Nous prîmes un bateau à Lucerne. La traversée dura trois heures. On entre dans le canton de Schwitz en débarquant à Kussnacht. Là, étant montés à cheval, nous faisons une demi-lieue entre deux collines ombragées. Bientôt le sentier devient profond, une épaisse voûte de feuillage ne laisse plus pénétrer qu'un jour douteux..... C'est là que Guillaume Tell, échappé à Gessler, vint l'attendre, et qu'avec une flèche habilement dirigée, il sauva sa patrie comme il avait sauvé son fils.

Là, quelle pensée vous saisit en rétrogradant de cinq siècles!



Ne croit-on pas ouïr la voix de Guillaume-Tell, rassurant cette femme qui tremblait en demandant une grâce à Gessler dont elle redoutait la fureur ?

Ne voyez-vous pas l'effroi de cette infortunée quand elle est foulée aux pieds des chevaux ?

N'entendez-vous pas le trait qui siffle et le cri du mourant dont la main inanimée laisse tomber les rênes de sa blanche cavale ?

Ne voyez-vous pas la frayeur des serfs, et leur espoir en entendant les échos retentir des cris d'affranchissement et de liberté ?

C'est là, c'est dans cet endroit même où Gessler tomba, qu'est élevée la chapelle de Guillaume-Tell.

A l'entrée, est un tableau qui retrace l'action principale, et la date du 18 novembre 1307. Gessler y est représenté sur un cheval blanc, il vient de recevoir le trait fatal, et est près de tomber en arrière.



Malgré tout notre désir de faire une plus longue excursion, le temps nous manqua pour aller à Altorf, bourg du canton d'Uri, situé dans une vallée entourée de hautes montagnes, entre l'impétueux torrent de Schaechen et la Reuss.

Depuis l'incendie de 1799, qui consuma le bourg d'Altorf, on l'a entièrement rebâti.

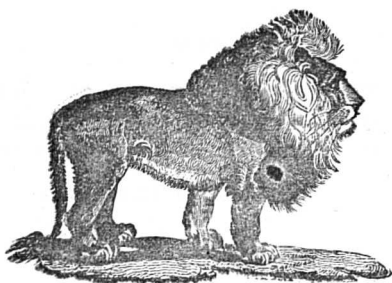
L'incendie respecta une vieille tour, c'est celle qui désigne, dit-on, l'endroit qu'occupait le tilleul sous lequel le fils de Guillaume-Tell fut placé lorsque son père enleva la pomme de dessus sa tête.

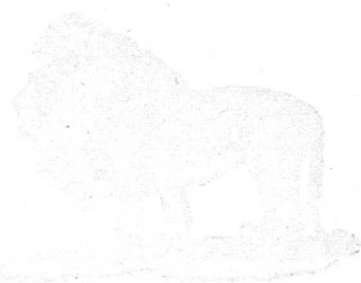
C'est tout près d'Altorf qu'est situé le village de Bürglen, lieu de la naissance et de la demeure de Guillaume-Tell.

Altorf est maintenant un bourg de près de deux mille habitants.

Une des histoires les moins embrouillées sur la

fin de Guillaume Tell , dit : qu'il assista à la bataille de Morgarten , avec son beau-père Furst , en 1315 , et qu'il périt dans une inondation à Bürglen , en 1350.





## LE RIGHI.



Le mont Righi, presque taillé à pic, s'élevait majestueusement jusqu'aux étoiles, qui semblaient des fleurs tremblantes à sa cime.

— Alexandre DUMAS. —

THE END

—

THE END OF THE WORLD

THE END OF THE WORLD

THE END OF THE WORLD

THE END OF THE WORLD



26 Juillet.



OUR arriver au Righi, en montant à cheval  
près de la chapelle de Guillaume-Tell, il  
faut encore gravir la montagne pendant

près de quatre heures ; mais elles ne semblent durer qu'un instant : car on ne peut cesser d'admirer le tableau mobile qui se déploie aux regards étonnés.

A mesure que vous montez, vous apparaissent dans le lointain des villages nouveaux, des lacs encadrés dans d'immenses tapis verts, de nombreux chalets, des troupeaux de vaches secouant la cloche rustique, des cabris bondissans qui paraissent suspendus à des roches prêtes à se détacher ; enfin, une si grande masse d'objets à une élévation si considérable vous frappe les yeux, que l'immense paysage qui se déroule à vos pieds vous fait l'effet d'un relief fortement colorié. Ce spectacle s'embellit encore quand le soleil couchant reflète ses rayons dorés sur la chaîne des Hautes-Alpes. Nul art ne pourrait rendre ce qu'on éprouve à l'aspect de ces merveilles. On est comme étourdi, on se demande si l'on est bien éveillé, ou si l'on ne fait point un rêve au sein d'une nature inconnue.

Après une petite halte au Righi-Staffel, on gravit



encore pendant une demi-heure , puis on arrive au Righi-Coulm , point le plus élevé de la montagne , dont la cîme n'a que quelques toises de circonférence.

Nous nous trouvions plus de cinquante voyageurs sur le Righi. Une jolie Allemande, que le brouillard avait défrisée, alla passer ses papillotes au fer, avant de souper ; ce qui fit dire à M. de S. D...., qu'il devait exister de la coquetterie partout , puisque l'on en trouvait même dans un chalet, à six mille pieds au dessus du niveau de la mer. M. de S. D...., officier de beaucoup d'esprit et aux manières distinguées , fut le compagnon d'armes du brave major Dufey, qui , en juillet 1830 , périt si vaillamment en voulant défendre la caserne de Babylone. Complée par M. de S. D.... des plus délicates attentions pendant mon séjour à Lucerne , et dans la course périlleuse du Righi , je parle de lui dans l'espoir que cette page lui tombera sous les yeux.

Sur l'album du Righi , il y avait des noms chers

aux muses. Au dessous de l'un d'eux je lus des mots piquans ; me souvenant des spirituelles compositions du poète dont avait cru se moquer un triste faiseur d'épigrammes, j'écrivis au dessous ce beau vers de Millevoie :

La critique des sots est l'encens du génie.



Trois heures sonnèrent. Aussitôt les bergers du Righi vinrent sous les fenêtres jouer le ranz-des-vaches, et réveiller les voyageurs au bruit du cor des Alpes. Je sortis la première du chalet, et courus sur le plateau. Mais jugez de ma surprise ! La montagne sur laquelle nous étions n'existait plus ; en vain mes yeux la cherchaient. Plus de villages , plus de troupeaux , plus de cabris, plus de chalets, plus de lacs,

plus de sapins, plus d'immenses tapis verts étendus la veille à nos pieds ; tout avait disparu ! Ce vide était rempli par une magie d'un effet indéfinissable , par quelque chose de vague et de fugitif comme la pensée. De longs pans de brouillards enveloppaient les cieux. Cette vaste étendue , la veille si variée , alors était remplie par un voile d'albâtre qui s'élevait à quelques pieds de nous , et dont les grands plis inégaux pouvaient nous faire croire que nous étions au sein d'une vaste mer fortement agitée ; mais à chaque minute le brouillard devenait moins intense, le jour déchirait le voile brumeux apporté par la nuit. D'abord le mont Pilate se montre comme un énorme rocher gris qui semble dominer au milieu de ce vaste océan de neige ; bientôt le soleil apporte ses rayons naissans , et dissipe peu à peu ces inégaux sillons de brouillards. A travers ces masses de blanches vapeurs , apparurent lentement , comme dans une lointaine fantasmagorie , les quatorze lacs et les villages, les vallons et les troupeaux, les chalets , les

sapins, et les cîmes dentelées des Hautes-Alpes.

Mais qui pourrait décrire le lever du soleil au milieu de ces neiges factices ? Ce sont des couleurs, des effets, des tableaux que le pinceau du peintre, que la plume du poète ne saisiront jamais ; il faut admirer et se taire.

Cet effet du soleil ne dure que quelques minutes ; cette magie indéfinissable s'éclipse bientôt avec les gracieux fantômes de neige qui vous entourent ; cette création aérienne s'échappe, s'enfuit, disparaît, comme les parfums du matin, comme les fugitifs instans du plaisir, comme les doux rêves du poète : car, semblable à la beauté, à l'amour, au bonheur qui n'a que la durée d'un songe, l'aurore n'a qu'une existence passagère !

Malgré le soleil de juillet, j'avais l'onglée aux doigts, tant il fait froid à cette hauteur ; mais je ne m'en apercevais pas pendant ma béante contemplation. Elle fut détruite par l'hilarité qui me prit à l'aspect d'un personnage britannique sortant du cha-

let, affublé d'une couverture de laine et d'un bonnet de coton, et qui, n'ayant pas entendu le ranz des bergers du Righi, fulminait contre l'hôte qui ne l'avait pas fait éveiller à temps, pour voir le lever du soleil, et retourna se coucher en disant : « Ce n'était pas la » peine de monter si haut. » Cet amusant personnage nous rappela cette histoire rapportée par un grand poète de sa nation, et arrivée à l'un de ses compatriotes. Cet homme, venu exprès de Londres à Genève pour voir le lac Léman si vanté, en fit le tour dans un char de côté (petite voiture ainsi nommée en Suisse, et close du côté du dos) : dans sa course il avait constamment tourné le dos au lac; après trois jours de promenades en char, il rentra à Genève, se plaignant du guide qui l'avait égaré, et demandant où était ce fameux lac dont il venait de faire le tour sans s'en douter le moins du monde.

Après le déjeuner, nous descendîmes le Righi; les hommes à pied, les femmes en chaise à porteur : ce n'est qu'ainsi que le retour est praticable, le Righi

étant trop rapide pour être descendu à cheval ou à mulet. Après une demi-heure de marche, nous entrâmes dans les brouillards, et là, on peut dire sans fiction, que véritablement on voyage dans les nuages. Ensuite on les quitte après une heure de course vraiment aérienne.

Bientôt tout s'anime à la clarté du jour, puis on demande quel est cet énorme amas de décombres, cette nature délaissée qui règne à vos pieds, pourquoi la montagne voisine paraît entamée comme un melon dont on aurait arraché une tranche?... C'est l'engloutissement de trois villages; c'est un éboulement dont nous avons sous les yeux l'épouvantable spectacle!

Ah! comme le cœur se serre en apercevant les désastres de Goldeau! c'est là que le 2 septembre 1806, à cinq heures du soir, un pan de la montagne s'ébranla, une des sommités du Rossberg s'écroula avec un horrible fracas; ces énormes débris roulèrent jusqu'au fond de la vallée, et ensevelirent sous

leurs ruines , outre trois villages , plusieurs maisons de Lovertz ; une partie du lac du même nom fut comblée , et ses eaux refluèrent avec furie , jusqu'à Scerwen , qu'elles inondèrent. Une lieue carrée de terrain fut engloutie sous les débris du Rossberg. Six cents personnes habitaient cette vallée , quatre cents d'entre elles , et quarante-deux voyageurs qui montaient au Righi , périrent sans avoir pu faire un pas pour fuir cette affreuse mort. Les deux cents habitans qui échappèrent à cet horrible trépas étaient allés mener paître leurs troupeaux sur les montagnes voisines. Sous une des dernières maisons qui croulèrent , une femme se trouva pourtant sauvée , mais une roche lui avait écrasé les bras. Lorsque la montagne s'écroula , elle pensa que la fin du monde était arrivée.

Continuant à descendre , on voit Notre-Dame-des-Neiges , puis on passe sous d'énormes voûtes de rochers. Après une course toujours à pic , nous atteignîmes le Weghis , où nous prîmes une barque pour nous ramener à Lucerne.

Le Righi, dont la vue est dégagée de toutes parts, est une des plus belles montagnes de la Suisse. Sa base a de neuf à dix lieues de circonférence. On y voit une douzaine de villages , et cent cinquante chalets disséminés de tous côtés.





**ZURICH**  
ET  
**L'ABBAYE DE RHINAU.**



. . . . . Cet édifice  
A le bras de Dieu pour soutien !

—Théodore LEBRETON.—

UNION

IT

THE UNION OF THE

THE

THE

THE



Zurich, 1<sup>er</sup> août.



RIEN n'est plus ravissant que la situation de Zurich. Cette ville occupe l'extrémité d'un lac délicieux sur les deux rives de la Limmat,

rivière rapide et navigable qui tombe dans l'Aar , et l'une des plus considérables de la Suisse: elle descend du mont Limmeren-Alpe, au canton de Glaris. Zurich est bâtie irrégulièrement; mais elle présente beaucoup de beaux hôtels, surtout dans les faubourgs de Stadelhofen et du Thalacker; puis cette ville est entourée par des coteaux fertiles , couronnés de vignes et de forêts, au dessus desquels on découvre la chaîne du Mont-Albis, et les lointains sommets des Hautes-Alpes.

La bibliothèque possède plus de quarante mille volumes. On en montre plus de cent cinquante concernant l'histoire de la réforme , dont la plus grande partie est tirée des mémoires originaux du sectaire Zwingli. On y voit aussi le seul manuscrit conservé de Quintilien, et les lettres latines de Jeanne Gray.

Cette bibliothèque est ornée d'un grand nombre de portraits des Avoyers , et autres personnages Zurichois; on remarque surtout celui de Zwingli, à la mine rude et austère.

Zurich possède aussi un riche jardin botanique, un cabinet contenant plusieurs milliers de médailles, des antiquités romaines, une riche collection de quadrupèdes et d'oiseaux, un cabinet de minéralogie, de riches herbiers, les pétrifications du célèbre Lavater, et beaucoup de tableaux de prix.

Au milieu des flots de la Limmat, s'élève la tour carrée de Welsemberg, où l'ingratitude républicaine fit enfermer le héros de Morat (le vaillant Waldeman); c'est encore aujourd'hui une prison d'état.

A Zurich, les promenades publiques sont fort belles, surtout celle du bastion de Katze et la terrasse de Leudenhof, d'où la vue s'étend au loin. Hors de la ville on admire le Platz, ravissante promenade formée sur la langue de terre qui s'élève entre la Limmat et la Sihl, jusqu'à leur confluent. Elle est ornée de belles allées; là, sous de frais ombrages, on arrive dans un bosquet où sont élevés deux monumens à la mémoire du poète champêtre Gessner, dont la muse pastorale célébra les amours et les jeux des bergers.

Couvert d'une multitude de bateaux pour le commerce de la ville, le lac de Zurich a un air animé que n'ont point les autres lacs de la Suisse; ses six lieues de longueur sur plus d'une lieue de large lui donnent plutôt l'aspect d'un grand fleuve que celui d'un lac.

Dès le treizième siècle, époque où l'Europe était encore barbare, Zurich avait déjà le nom de savante. Là, Roger-Manéss rassembla l'élite des poètes, et un grand nombre de théologiens y brillaient aussi.

Durant le temps que j'employai à parcourir Zurich et ses promenades, je ne pouvais cesser d'admirer ses sites si nouveaux pour moi, ses eaux si limpides, et ses délicieuses allées peuplées des souvenirs des Roger-Manéss, des Gessner, des Lavater, et d'un grand nombre de savans.

Je ne peux quitter les bords poétiques de la Limmat, sans adresser ici un mot de souvenir au gracieux et très empressé Cicérone qui voulut bien me faire les honneurs de Zurich; l'accueil que j'y reçus

était à donner des regrets de ne pouvoir y rester plus long-temps.



Après avoir quitté Zurich , j'allai à Eglisau , petite ville où l'on passe le Rhin sur un beau pont couvert. Ensuite j'entrai dans le duché de Bade , où , après avoir traversé quelques villages , je rentrai dans le canton de Zurich.

Vers la nuit , j'arrivai à l'abbaye de Rhinau , où

je remis la lettre de recommandation que j'avais pour l'un des chefs de l'abbaye, le père Januarius Schaller.

L'abbaye de Rhinau est située dans une île du Rhin, autour de laquelle les sinuosités du fleuve forment deux presqu'îles, dont l'une est occupée par la petite ville de Rhinau.

Les bâtimens de l'abbaye sont fort beaux, le fleuve profond et majestueux roule avec bruit ses flots rapides sous ses murs.

Je pense qu'on ne lira pas, sans quelque intérêt, l'abrégé des vicissitudes que cette abbaye éprouva en traversant les siècles. Les travaux agricoles de cette abbaye ont enrichi le pays de Zurich. On croit que la ville de Rhinau fut bâtie avant le couvent, vers l'an 300, par Chlorus-Constantin, père de Constantin-le-Grand. Un descendant des ducs d'Allemagne, Welf-le-Grand, fonda, en 778, ce couvent qui fut mis sous la direction de saint Benoît.

Vers l'an 830, le couvent fut détruit par les fils d'Ettich; ils firent la paix avec leur père, qui rebâtit le



couvent avec ses ruines. Wolfen, dont les ancêtres en sont les premiers fondateurs, le rebâtit tout à neuf en 850.

En 852, le couvent fut changé en abbaye.

Vers 923, les Hongrois tuèrent l'abbé Rupert, dispersèrent les moines et pillèrent l'abbaye.

En 974, saint Conrad, évêque de Constance, fut nommé abbé de Rhinau.

La maison de Lenzbourg fut le fléau continuel de Rhinau.

En 1192, l'empereur Frédéric devint le protecteur de l'abbaye ; à sa mort, le protectorat tomba dans les mains des seigneurs de Rankingen, qui s'emparèrent des richesses de l'abbaye.

Au treizième siècle, le père abbé reçut le titre de prince.

Au quatorzième siècle, l'abbaye a beaucoup souffert sous le protectorat des comtes Herman de Sulz, qui avaient succédé à la maison de Habsbourg ; le comte de Sulz prit le couvent d'assaut, et dispersa

les moines qui ne s'y rallièrent que deux ans après.

En 1442, l'abbaye reçoit de l'Empereur Frédéric le pouvoir d'accueillir tous ceux qui seraient frappés par le ban de l'empire.

En 1444, les comtes de Sulz chassent les moines, assassinent et volent les voyageurs.

Dix mois après, de concert avec les Schaffhousais, le comte Eberhart défait les comtes de Sulz, et remet les moines dans leur abbaye; mais bientôt de nouvelles guerres les obligent à se joindre à la confédération des premiers cantons, ce qui leur procure le repos.

En 1499, les Souabes pillent l'abbaye.

En 1500, l'abbé fait fondre les deux grandes cloches de la tour. La même année, les paysans refusent de payer le tribut annuel à l'abbaye; mais ils y sont forcés par les confédérés.

La réforme fait éclater de grands troubles à l'abbaye, qu'elle veut forcer à quitter la religion catholique romaine; mais elle reste inébranlable; les moi-

nes furent encore pillés et chassés, et vécurent fort misérables jusqu'après la bataille de Cappel, où les catholiques remportèrent la victoire sur les réformés. Alors les moines furent de nouveau installés dans leur abbaye à la fin de l'année 1531.

En 1611, la peste fit de grands ravages dans la ville de Rhinau et ses environs ; mais l'abbaye fut épargnée.

Pendant les guerres de trente ans, les soldats Suédois pillèrent trois fois l'abbaye.

En 1635, les environs furent dévastés par la famine et la peste; l'année suivante ces deux fléaux recommencèrent encore ; mais pour la troisième fois l'abbaye en fut préservée.

En 1656, les Zurichois réformés firent encore le siège de l'abbaye, et furent battus après quelques succès.

En 1705, l'abbé Gérold fit bâtir la nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne.

En 1710, il fit frapper des pièces d'or et d'argent,

sans le sanctionnement de l'Eglise, et les fit distribuer aux assistans.

En 1712, les Zurichois mirent garnison à l'abbaye, à cause de la guerre qui avait éclaté entre les confédérés catholiques et les réformés.

Enfin, lors des guerres de la république française, l'abbaye se vit encore dépouillée de la plus grande partie de ses richesses.

Le père Schaller me montra, dans le plus grand détail, l'église qui est fort belle, les reliques et les chapelles. Nous avons passé une journée à admirer le cabinet contenant beaucoup d'objets précieux. Là, tout est rangé avec un goût, un soin, une élégance remarquables; parmi les choses que j'ai le plus admirées, je citerai celles-ci : une vierge de Raphaël, une vierge d'André Sorta, l'adoration des mages par Rubens, une tête de christ par André Montégna, une sainte Cécile du Dominicain, une tête de Rembrandt, un cheval de Hamilton, une Madeleine du Titien. — Une passion en relief, les figures, les bras et les

jambes sont en ivoire , les corps et les accessoires en bois de rose et d'ébène. — Une scène en albâtre, un grand nombre de sujets mythologiques, beaucoup d'antiquités chinoises, quatre grands vases de terre trouvés à Herculaneum, un grand nombre de nacres peintes et de fleurs en coquillages. Un grand verre en ivoire, orné des quatre saisons sculptées. Des vases antiques d'un travail très précieux. Une dent d'éléphant sculptée au huitième siècle, donnée au couvent de Saint-Gall, par un comte de Toquebourg. De charmantes peintures sur émail. Un grand Guillaume-Tell sculpté sur ivoire. Beaucoup de belles mosaïques de Perse. Une croix en soie, d'un travail si fin, que l'on n'en voit la beauté qu'au moyen d'une loupe. Une croix en bois sculptée, ayant appartenu au roi Baudouin : cette croix a été achetée 200 florins. Un grand nombre de figurines et de petites statues en bronze, en cuivre, en albâtre, en ivoire. Enfin, un coffret d'ébène, incrusté de pierres précieuses, représentant des fruits : ce très

joli coffre avait appartenu à M<sup>me</sup> Murat, et fut acheté à une vente.

Nous avons vu la salle des cérémonies, elle est immense, très belle et ornée de riches dorures; le plafond, peint à fresque, par d'habiles artistes, représente toute l'histoire de Joseph. L'énorme cheminée revêtue de marbre blanc et rose, est d'un ensemble fort élégant.

Les longs corridors de l'abbaye sont ornés d'un grand nombre de portraits des religieux, avec leurs noms au dessous; parmi ces noms, il y en a beaucoup appartenant aux premières familles de l'Allemagne.

Nous fûmes deux jours sur pied à visiter le cabinet, l'église, les chapelles, les reliques, les ornemens: (*parmi ceux-ci, figure la dernière robe de cour que porta l'infortunée reine Marie-Antoinette*), les tableaux, les portraits, les gravures, les longues galeries; puis les jardins et les bosquets que bordent les flots rapides du Rhin.

A l'abbaye , il ne me restait plus à voir que la bibliothèque. Dès la veille j'en avais parlé au père Schaller ; je lui renouvelai ma demande. Alors il prit une grosse clef. Nous traversâmes la longue cour de l'abbaye , une porte en ogive se montra à nos regards , le père Schaller l'ouvrit. Nous descendîmes une trentaine de marches , et je vis une longue galerie à perte de vue. Cette vaste cour voûtée est très bien éclairée. Mais je ne trouvai là , ni les pères de l'église , ni les auteurs grecs et latins ; en revanche , je vis une multitude d'énormes tonneaux aux grands cercles de fer , tous remplis des meilleurs vins du Rhin.

Le père Schaller s'amusa beaucoup de ma surprise. Je lui demandai si , avec une telle bibliothèque, les religieux de Rhinau ne craignaient point de passer pour les moines les plus ivrognes de la Suisse ? Il me répondit en riant : « Vous voyez qu'il ne tient » drait qu'à nous d'en mériter la réputation ; mais » nous sommes loin de boire tout ce vin , dont la

» vente est un de nos plus considérables revenus. »

On dit que ces revenus sont bien dispensés , que l'abbaye de Rhinau enrichit le pays par son agriculture, et soulage un grand nombre de malheureux. Suisses, Badois, habitans de la Souabe, toutes les infortunes sont accueillies. Là, le pain de la pitié soulage les misères qui s'adressent à la bienfaisance des religieux, et la plus cordiale hospitalité est accordée aux voyageurs.

On avait eu l'aimable attention d'inviter pour moi quelques dames des environs. Les repas furent gais et animés. La curiosité m'avait seule amenée là , et j'étais loin de croire que l'on pût passer des heures aussi agréables dans un couvent de Bénédictins. Je ne sais si les moines qui existaient jadis en France , étaient aussi nuls qu'ont bien voulu le faire croire certains écrivains ; mais allez à Rhinau, et vous trouverez chez les religieux de ce couvent autant de brillante et solide instruction que d'urbanité et de bon ton.



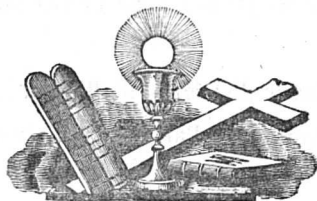
La bibliothèque contient les ouvrages des meilleurs auteurs ; mais presque aucuns de ces ouvrages ne sont imprimés en français ; elle renferme aussi plusieurs manuscrits précieux , entre autres les mémoires pour servir à l'histoire de la Suisse , recueillis par le savant P. Van der Meer , et des pages précieuses écrites au dixième siècle par Rudolphe de Zurich , contenant des explications sur les psaumes des saints pères.

Le père Schaller m'apprit enfin que cette bibliothèque était dans un bâtiment où les femmes ne vont point , parce qu'elle était voisine des salles d'études occupées par les jeunes gens élevés au collège de Rhinau.

Dans le chœur de l'église de Rhinau , est la tombe de saint Fintan , qui , l'an 847 , était venu d'Irlande à Rhinau.

Je quittai l'abbaye , reconnaissante de l'accueil que me fit le père Schaller , que je remercie encore de la preuve de confiance qu'il me fit obtenir du

chef de l'abbaye, le révérend père Meinradus Lehner ; l'abbaye de Rhinau , pillée tant de fois , n'a sauvé qu'un seul recueil concernant son histoire. Ce recueil est devenu bien précieux aux religieux de ce monastère ; mais à la demande du père Schaller , ils voulurent bien me le confier pour un mois. Cet ouvrage est en allemand , et c'est à l'obligeance de M. Mayer , professeur de langue allemande à Fribourg , que je dois les extraits de traduction qui concernent Rhinau.



## Schaffhouse et Laufen.



Enfin mon pied crispé touche au bord de l'abîme ;  
Le voile humide, épars sur cette horreur sublime,  
Tombe ; je jette un cri de surprise et d'effroi :  
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !

— DE LAMARTINE. —

( La Chute du Rhin. )

# Statement of James

James

James

James

James



Schaffhouse, 1<sup>er</sup> Août.



La ville de Schaffhouse est située sur le Rhin, dans un pays couvert de collines plantées de vignobles. Un pont jeté sur le fleuve joint le canton de Zurich à celui de Schaffhouse.

Du haut de la ville, on distingue encore les Alpes qui s'éloignent , et du haut du château , la vue découvre jusqu'à l'entrée de la Souabe , et plane sur les cîmes de la forêt Noire, dont les masses sombres et vaporeuses s'élèvent majestueusement dans le lointain.

Schaffhouse contient environ sept mille habitans. C'est dans cette ville que naquit le sculpteur Trippel, et Jean de Muller , que les Allemands regardent comme le meilleur auteur de l'histoire de la Suisse.

Au dessous, et tout près du pont de Schaffhouse , le Rhin est troublé par de nombreux écueils qui se succèdent pendant une lieue , c'est-à-dire jusqu'à la chute du Rhin. Cette cataracte est la plus grande qu'il y ait en Europe.

Je partis de Schaffhouse pour le château de Laufen, près duquel est la chute du Rhin ; mais que serait ma faible description pour donner une idée du bruit de cette cascade ! de ces mugissemens prolongés roulant d'échos en échos dans les vallons lointains !

de ces flots écumeux qui courent et tombent avec un long fracas !

C'est là que ce fleuve majestueux , qui s'élance à travers mille écueils, vient tomber de soixante-quinze pieds , en se brisant sur des roches , d'où ses flots rejaillissent avec un bruit effroyable.

Au pied du château de Laufen , est un escalier fort raide , taillé dans le roc, et par où l'on descend au bord du fleuve. Arrivé aux dernières marches , on ne voit, on n'entend plus rien ; car on est étourdi du fracas des eaux , du frémissement de l'atmosphère vaporeuse qui vous enveloppe, et des secousses cadencées de la montagne qui semble s'ébranler sous vos pas.

Au rocher , on a suspendu un balcon en bois au dessus de l'endroit où la plus grande masse d'eau se précipite en tourbillons , avec une fougue , une violence , un bruit inexprimable ! Ce petit pont fort étroit , nommé le Fischetz , étant continuellement mouillé , est très glissant. Les guides disent que peu

de femmes osent mettre les pieds dessus. Je m'y hasardai ; mais là, en effet, il semble que les vagues vont vous engloutir, et si la plus légère hallucination s'emparait de vous, on disparaîtrait promptement dans le gouffre. On ne peut rester que quelques minutes sur le Fischetz, l'humidité de la chute venant promptement imprégner d'eau vos cheveux et vos vêtemens ; car la vapeur vous entoure de toutes parts et s'élève à plus de deux cents pieds au dessus de votre tête. Plusieurs grands quartiers de rocs divisent le fleuve en cinq bras. L'un de ces rochers porte sur sa tête un petit tertre couvert d'arbrisseaux : ces arbustes, voilés par une transparente poussière de neige, sont d'un effet aérien et vaporeux comme le songe d'une fée.

De ce même roc que les flots ont percé, s'élancent des torrens d'écume blanche comme la neige, et qui tombent sur des lames d'eau du vert céladon le plus beau et le plus pur.

Au dessous de cette cataracte, large de trois cents



pieds , je traversai le fleuve pour voir la chute dans toute sa largeur. Je débarquai sur la rive opposée pour y ramasser des cailloux ; mais sur cette rive , on n'est frappé ni de la hauteur de la chute , ni du fracas de ses eaux tonnantes. C'est à cet endroit que s'embarquent les marchandises. De là , je suis allée voir le petit château d'Im-Worth , et sa chambre obscure , puis j'ai repassé le fleuve. Quoique son agitation ne soit pas encore calmée, la traversée est exempte de danger, pourvu toutefois qu'entré dans le bateau, on ait soin de n'y faire aucun mouvement.

Avant de repartir pour Schaffhouse , je suis encore retournée sur le balcon de la cataracte, afin de mieux imprimer dans ma pensée l'image de cet effrayant et magnifique spectacle.

Quand le temps est très calme on entend la cataracte à deux lieues de distance , du côté de l'est , dans le canton de Zurich , et même quelquefois jusqu'à Eglisau, qui en est à près de quatre lieues.

Oh ! si l'écho du fleuve voulait se résoudre à pu-

blier ses mémoires depuis Jules César, jusqu'à Napoléon ! s'il donnait seulement un volume par siècle ; quelle bonne fortune pour un éditeur ! Avant de le quitter , saluons le vieux dieu du Rhin. Voici sa blanche tête et sa barbe limoneuse , inclinons-nous ! Qu'il est beau ce fleuve majestueux, avec ses flots rapides ! avec ses coupes d'écume bondissantes qu'il jette en courant sur les rocs amoncelés sur ses bords comme pour le regarder fuir !

Ce fleuve incommensurable , masse roulante qui m'étonne , m'épouvante et me ravit ; semblable au temps que ne peuvent fixer les volontés de l'homme, il marche , il court , il gronde , il vole ! fleuve qui rappelles tant de glorieux souvenirs, qui fus souvent rougi du sang des Romains et des Cimbres , et qui , dans le fracas de tes eaux tonnantes, semble raconter la valeur des temps passés. Ah ! qu'heureux est celui qui peut venir souvent à Laufen , inspirer sa pensée au bruit de tes lames bouillonnantes !



De Schaffhouse , j'allai à la petite ville de Neunkirch , puis à Hasselburg , où l'on traverse le Rhin en bac , puis à la Stille où l'on passe l'Aar de la même manière.

Je me suis arrêtée au bel établissement des bains de Schintznach , sur l'Aar. Ces bains sont les plus renommés de la Suisse ; ces eaux thermales sont sulfureuses et marquent vingt-cinq degrés de Réaumur. A Bade, dans le même canton , et sur la Limmat, les eaux sont aussi sulfureuses. On m'a dit que parfois elles s'élevaient en bouillonnant du milieu de la rivière , et marquaient jusqu'à trente-huit degrés au dessus du thermomètre de Réaumur.

Non loin des bains de Schintznach , on voit les ruines féodales du château de Hapsbourg ; situées sur le Wülpelsberg, elles dominent toute la contrée.

Ce manoir, bâti en 1020 , fut le berceau de la maison d'Autriche , Rodolphe de Hapsbourg ayant été élu empereur d'Allemagne, vers l'an 1270.

De ce nid Impérial, il ne reste plus qu'une vieille tour massive et carrée. Quelques cabanes ont été élevées près de ces ruines, et sont habitées par des pâtres. On me dit que le château de Hapsbourg a été détruit pendant les guerres de trente ans.

Où est la voix du Barde, et la mélodie de sa harpe sonore ? nul Nain dans la tour pour annoncer l'arrivée du voyageur ; point d'hydromel pour rafraîchir le pèlerin fatigué ; nul Damoisel pour attacher l'éperon d'or ; nul Archer faisant la ronde sur les créneaux ! Tout est détruit , croulé , oublié ; tout a disparu , sauf quelques pans de murs noircis par les siècles , qui se dessinent au milieu des bruyères sauvages, sous le manteau de verdure que le temps leur a fait, et le chant de l'autour des nuits vient seul réveiller l'écho de ses ruines croulantes !

Ainsi tout passe ! larges flots du Rhin , et l'étroit

ruisseau caché sous l'herbe , la demeure somptueuse des puissans du monde, et l'humble cabane du chévrier. La brise chasse l'onde du fleuve grondant , comme elle chasse l'onde du ruisseau ignoré. Un coup de vent détruit le toit fragile des pasteurs ; de même le temps détruit les plus solides palais; et plus ou moins retardé , mais toujours inévitable, un coup de son aile voyageuse remet tout de niveau !



J'arrivai le soir à Arau , capitale de l'Argovie. Arau est une ville bien bâtie , à peu de distance du Jura. Elle doit son opulence à la navigation de l'Aar, et aux fabriques de mousselines , de soieries , et de

pailles tressées élevées dans son canton. Ce canton d'Argovie est l'un des moins montagneux de la Suisse.



## DÉPART POUR L'OBERLAND.



Mais la rive est déserte et le fleuve est profond.

— F. DELCROIX. —

THE UNIVERSITY OF CHICAGO


1904

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.





i le lecteur n'aime ni rochers, ni glaciers, ni torrens, ni cascades, je lui conseille de laisser ce livre ; car , désormais , il ne pourra lire une page sans en rencontrer.

Souvent , du même lieu , on fit des descriptions bien opposées. Un voyageur fatigué , ou de mauvaise humeur, ou contrarié dans sa route , ne verra guère que du brouillard sur le lac et des nuages sur la montagne. L'un, froid discuteur aux regards désenchantés, verra tous les arbres uniformes, tous les rochers semblables. Le torrent ne sera que de l'eau qui tombe , le glacier que des frimas que le soleil oublia de fondre , et les Alpes, les majestueuses Alpes, que des pierres entassées. L'autre se pâme à la vue d'un ruisseau et s'extasie sur la forme d'un caillou. Comment donc faire pour raconter juste ?

Ce qui me rassure , c'est que je n'écris point un voyage en Suisse, mais seulement ce que j'ai vu pendant que je l'habitais, ce qui est tout différent. Je n'ai ni les cartes, ni le compas du topographe. Un pâtre, un guide, une laitière, voilà mes oracles; ce sont eux qui m'ont fourni une grande partie de mes notes.

Quant à tout ce luxe de contrastes si prodigués

ici, je tâcherai de le retracer non peut-être tel qu'il est, mais tel que j'ai cru le voir. Continuons notre route.

De Berne, nous partîmes pour Thun, petite ville du canton Bernois. Elle est bâtie sur l'Aar, à l'endroit où cette rivière sort du lac de Thun. Au midi et au couchant de la ville, s'étendent deux montagnes d'où s'élancent le Stockhorn, pic de plus de six mille pieds, et le Niesen, haut de plus de sept mille.

Dès avant notre arrivée à Thun, toutes les barques étaient retenues pour le lendemain par des Anglais. Comme il eût fallu attendre le retour de ces barques, nous préférâmes partir le soir, et nous allâmes à l'hôtel pour y reprendre notre bagage alpestre. Nous gagnâmes le lac à la lueur de la lanterne d'une de nos batelières ; il faisait tellement noir que je ne pouvais m'empêcher de songer que le lac avait sept cents pieds de profondeur. Déjà nous y touchions, et je ne l'avais pas encore

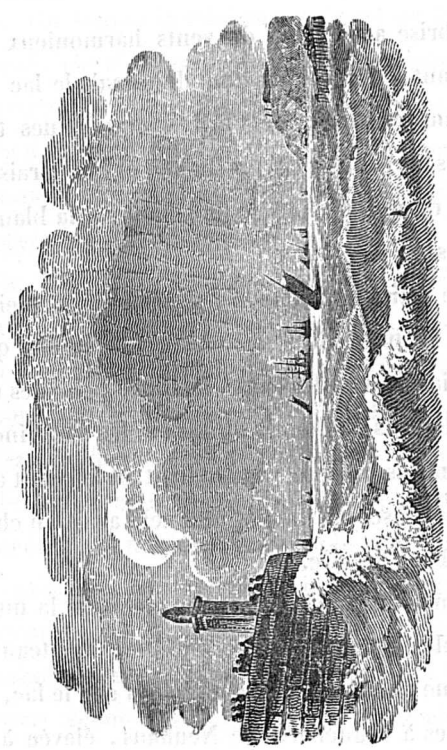
aperçu. On tourna la lanterne du côté de l'entrée du bateau, elle s'éteignit, mais je ne songeai point à en tirer un mauvais augure. Bientôt nous fûmes installés dans la barque, et, sans un léger balancement, nous n'aurions su où nous étions, tant l'ombre qui encadrait le lac le rendait noir.

Enfin, nos yeux s'habituerent à l'obscurité. Vers dix heures, nous eûmes pour flambeau l'astre de la nuit, et les étoiles diamantées qui scintillaient au ciel. Nous pouvions même apercevoir les habitations disséminées sur la rive. Pendant quelques instans encore, le silence ne fut troublé que par le bruit de la rame légèrement tombante sur l'onde tranquille, et par le passage lentement répété du vent de la nuit; mais bientôt tout retentit du bruit du canon, tiré en l'honneur d'un magistrat élu le matin à Berne. Les longs échos de la colline prolongeaient ce majestueux roulement du bronze tonnante, et le lac étincelait du reflet de la lumière des armes à feu que l'on tirait sur le rivage que nous longions.

La brise avait tant de vents harmonieux et les cieux tant d'étoiles ! La lune illuminait le lac d'une pure lumière ; tout s'éclairait, sauf quelques touffes d'arbres bordant les grèves du lac, et qui paraissaient comme de noirs reliefs se dessinant sur la blancheur des flots.

Cette nuit d'été si belle , si éclairée , si pleine de poésie ! le bruit de nos rames , les étoiles qui se multipliaient dans les eaux , la douce brise des nuits, les roulemens prolongés du canon, les carabines des montagnards qui leur répondaient, et le chant animé de nos joyeuses batelières ; tout cela avait un charme impossible à décrire.

Vers minuit, nous nous aperçûmes que la nuit devenait plus fraîche ; nous prîmes nos manteaux , et après une promenade de cinq lieues sur le lac, nous arrivâmes à l'hôtellerie de Neuhaus , élevée à l'extrémité du lac de Thun , et où l'on prend des guides pour l'Oberland.



## VALLÉES DU LAUTERBRUNN et du Grindelwald.



La Lutschine bondissait sur les rochers, et ressemblait aux crins flottans d'un coursier blanc, tel qu'on se figure le cheval pâle sur lequel est montée la Mort dans l'Apocalypse; ce n'est ni vapeur ni eau, mais quelque chose entre les deux, et l'immense hauteur lui donne une ondulation d'un effet merveilleux.

—Lord BYRON.—







A vallée du Lauterbrunn a cinq lieues de long environ, sur un demi-quart de lieue de large. C'est près d'Unterseen que l'on

trouve la seule ouverture qui conduise dans cette vallée.

De Neuhaus nous sommes allés à Unterseen et à Interlaken, d'où le même char devait nous mener aux vallées du Lauterbrunn et du Grindelwald; mais le torrent de la Lutschine, qu'un violent orage avait fait déborder quinze jours auparavant, rendait le chemin impraticable en char.

Pour voir le Staubbach et gagner les glaciers du Grindelwald, c'était une course de dix lieues. Je me décidai promptement et me fis seller un cheval.

Après quelque temps de marche dans un pays plat, non loin de l'entrée de la vallée de Lauterbrunn, on trouve les ruines du château d'Unspunnen, où de grands sapins s'élancent d'entre les débris. En suivant la vallée des deux Lutschine, nous vîmes les dégâts affreux qu'avait causés une inondation. La Lutschine avait débordé d'une manière effrayante, et avait pris toute l'étendue de la vallée pour son lit. Où brillait, il y a quelques jours, l'espérance

du laboureur , alors on ne voyait plus que d'énormes pierres entassées. C'était un chaos à serrer le cœur, quand on songeait combien deux lieues de pays inondé avaient mis de pauvres paysans dans la douleur. Le torrent était rentré dans son lit , mais en l'agrandissant aux dépens de la route , à peine s'il avait laissé une sente praticable, encore était-elle souvent traversée par une eau fangeuse qui rendait le chemin fort pénible aux piétons.

Des cabanes entières étaient encore renversées dans la vase , des forêts de sapins déracinés couvraient le torrent en quelques endroits. Les eaux de ce torrent sont grises et savonneuses. Les énormes blocs de marbre et de granit dont son lit est hérissé , font retentir avec de continuels gémissemens l'onde écumante qui bondit et saute de roche en roche , avec le bruit continu du tonnerre.

Ces bords sont tristes , la voix du torrent est lugubre et vous fait ajouter foi au récit de votre guide, qui , en sortant d'un long ravin escarpé que l'on

vient de parcourir, vous montre la pierre du maudit, et vous raconte qu'à la place où elle s'élève, jadis un meurtre fut commis. Le sire Ulric de Rawensburg y fut occis par son frère Rodolphe, qui, croyant à tort Ulric préféré par sa maîtresse, éprouva tant de jalousie qu'il devint fraticide. Voulant cacher son crime, il ensevelit dans le sable le cadavre de son frère, qui, la fosse comblée, apparut debout aussitôt. Trois fois la fosse fut recouverte, après avoir trois fois de nouveau reçu le cadavre; mais toujours il reparut sanglant aux yeux de son meurtrier! Rodolphe n'ayant que Dieu pour témoin, et n'y croyant pas, l'infâme! courut à la source voisine pour effacer de ses mains le sang de son frère, dont il était souillé; mais bientôt le petit filet d'eau, dans lequel il avait baigné ses mains fraticides, se changea en torrent impétueux! l'onde courut sur ses pas, hurlant contre lui d'une voix accusatrice, et le torrent vengeur l'engloutit.

La nuit, personne de la contrée n'oserait passer

dans ce chemin; car l'ame du meurtrier erre sur les bords du torrent, et mêle sa lugubre voix aux hurlemens de la Lutschine ; elle vient demander le repos que la vengeance divine ne lui accordera pas , à elle , maudite à jamais ! Les soirs d'orage , on entend de lamentables sanglots répétés par l'écho de la montagne ; c'est l'ame d'Ulric qui vient se plaindre de son frère.

On dit que cette femme , dont l'amour les désunit, après avoir maudit Rodolphe (devenu assassin pour avoir douté de son cœur), venant à se rappeler l'humeur douce d'Ulric, qu'elle n'avait aimé que d'amitié, se prit à le regretter d'amour ; elle revenait chaque soir pleurer au bord du torrent, où un vieil anachorète avait enseveli le corps d'Ulric.

Une fois tous les quatre ans, le 29 février, vers la tombée du jour, la Lutschine coule lentement et sans bruit ; mais à minuit un effroyable coup de tonnerre retentit avec fracas , un cri plaintif et prolongé se fait entendre sur la pierre du maudit. Un cheva-

lier court sur les monts, poursuivi par l'ombre d'une femme vêtue de blanc ; après de longs détours , le fantôme l'atteint et le précipite dans la Lutschine ; puis, les échos déchaînés du torrent recommencent ce bruit hurlant et continu qui vient attrister l'âme du voyageur et fatiguer son oreille.

Après deux heures de marche dans cet affreux pays, nous sommes arrivés à la jonction des deux Lutschine, où s'ouvrent les deux vallées du Lauterbrunn et du Grindelwald ; nous avons pris la première, en suivant la Lutschine blanche, dont la source s'échappe des glaciers du Lauterbrunn.

Sur notre gauche, nous avons remarqué la roche des Huns , horrible roc qui a la forme d'un gigantesque bastion. Du même côté, sur des roches perpendiculaires, on voit un grand nombre de maisons aériennes ; elles sont bâties à une si étonnante élévation , qu'il nous fallut lever la tête long-temps avant de les apercevoir ; mais nous eûmes beau re-

garder, nous ne pûmes découvrir la moindre trace d'un sentier.

Pour arriver à ces habitations, il faut quelquefois gravir, pendant deux heures, une pente pénible et tortueuse, à peine frayée parmi les roncées et les broussailles. Nos guides nous dirent que, ne pouvant s'écarter du sentier sans danger, les montagnards, habitant ces régions, se trouvaient quelquefois dans l'embarras lorsqu'ils rencontraient, sur leur chemin, des chèvres qui s'obstinaient à ne point vouloir céder le passage.

Enfin, après une longue course faite avec l'accablante chaleur d'un soleil étouffant, nous arrivâmes à la jolie hôtellerie du Lauterbrunn.

Pendant que nos guides et nos chevaux se reposaient, nous sommes allés au pied du Staubbach, cascade que j'étais empressée de voir, en songeant à cette description d'un célèbre auteur allemand : « Le » Staubbach descend du sein des nuages avec le fra-

» cas du tonnerre , et son déluge d'eau menacé d'en-  
» gloutir toute la contrée. »

Si les eaux du Staubbach n'ont point diminué depuis que l'on fit cette description , il faut croire que le bon Allemand vit cette chute précisément à la suite d'un furieux orage ; le tableau qu'il en fait ressemble peu à ce que nous avons vu , et dont j'essaie de donner l'idée.

De la cime d'un rocher de neuf cents pieds d'élévation , tombe une très gracieuse cascade ; elle arrive d'un seul jet , et sans qu'une seule pointe de roviennne interrompre son cours : mais en raison de cette prodigieuse hauteur , le volume d'eau paraît si faible , qu'à sa chute il ne semble plus être qu'une vapeur légère , qu'une rosée si mousseuse et si aérienne , qu'au lieu de tomber , les eaux semblent plutôt s'envoler dans les airs ; et l'on dirait le vent soulevant et emportant une longue écharpe flottante.

Du Staubbach , nous avons regagné le confluent



des deux Lutschine ; puis , entrés dans la vallée du Grindelwald , nous avons suivi , en remontant , le cours de la Lutschine Noire , que l'on passe plusieurs fois sur de rustiques ponts tremblans et sans parapets.

Quelques instans avant la chute du jour , nous sommes arrivés au pied des glaciers du Grindelwald. C'est du glacier inférieur que s'échappe la Lutschine Noire , qu'alimente la continuelle fonte des neiges. A sa source elle paraît si petite qu'on serait tenté de la mettre en bouteille , seulement , pour la tarir , il faudrait se dépêcher ; car le petit filet d'eau grossit à chaque pas , et devient bientôt un rapide torrent.

Nous nous sommes approchés le plus possible de cette énorme masse de glaciers , qui d'abord vous paraît formée de vagues ondulées et arrondies ; mais arrivé près de ces flots immobiles , on voit de grands rochers de glaces , des aiguilles à pic , et d'effrayantes crevasses où bourdonne l'eau qui s'enfuit. Des ruis-

seaux coulent dans des fentes que l'on dirait taillées dans des blocs de saphir du plus beau bleu.

Derrière les flancs du Schreckhorn, du Mettenberg et du Wetterhorn, les deux glaciers se rejoignent, et l'on assure qu'ils ont deux lieues d'étendue. On dit que leur largeur est de près d'un quart de lieue ; mais à la vue ils paraissent bien moins larges.

Un joli bois de tilleuls, d'aulnes et d'érables, s'élève au pied du glacier. Nous y avons ramassé quelques cristaux et cueilli des fraises qui croissent à profusion dans cet endroit.

Là, se montrent une végétation belle et riante, des arbres touffus, de fraîches mousses, des fruits et des fleurs, le printemps et la vie ! Dix pas plus loin, règnent un éternel hiver, la stérilité et la mort !

Quel effrayant accroissement de frimas ! On a peine à se figurer que cette gorge remplie de glaces

entassées, était encore, au commencement du dix-septième siècle, une riante vallée qui communiquait avec le Valais.

Au pied du Mettenberg, me dit un chasseur de chamois qui descendait de la montagne, il y eut une ville considérable : Ahasvérus, le Juif-Errant, passa par cette ville, et dit : « Lorsque je viendrai » ici une seconde fois, il n'y aura plus que des » pierres et des arbres, là, où maintenant vous » voyez des maisons et des rues ; et quand j'y re- » passerai pour la troisième fois, il n'y aura plus » que de la glace et de la neige. »

Sans doute le Juif-Errant reviendra bientôt au Mettenberg ; car, aujourd'hui, l'on n'y voit plus que neige et glace.

Les deux glaciers du Grindelwald sont entre les gorges du Wetterhorn et du grand Eiger, masses de plus de douze mille pieds d'élévation, et qui s'élancent droites dans les airs. A voir ces géans for-

midables, qui montrent à nu leurs squelettes décharnés, on dirait une forteresse bâtie par les Titans.

La vallée du Grindelwald peut avoir de quatre à cinq lieues de longueur, sur une demi-lieue de large.

Il était nuit lorsque nous atteignîmes l'hôtellerie du Grindelwald. Après le souper, nous avons fait quelques tours de valse au son d'un piano. Les chanteuses du pays en touchent avec beaucoup de justesse. Dans la grande salle où avait lieu ce bal champêtre, la jeunesse des environs se réunit tous les soirs d'été pour y chanter et danser. Il y avait là de belles paysannes qui, toutes, valsaient fort bien.

Les chants et la danse cessèrent à dix heures ; mais les voyageurs n'en dormirent pas mieux, une société d'Anglais ayant passé la nuit à boire. Ils appelaient, criaient, juraient, parlaient avec enthousiasme de combats de coqs, de sauts périlleux et de

courses au clocher. D'après leurs discours, nous pûmes croire que les Anglaises avaient de dangereuses rivales dans les jumens de course de leurs maris. Ces messieurs finirent par s'entreporter de si nombreux toasts, que, vu ce qui en résulta (à part toute l'amitié de bon voisinage qui règne entre nos deux nations), on serait encore forcé de convenir que les Anglais tombent plus souvent que nos Français ; mais avec cette différence : les uns tombent à nos pieds et sur le champ de bataille, et les autres.... sous la table !

Le lendemain nous suivîmes, en descendant, le cours de la Lutschine Noire. Bientôt trois jeunes paysannes nous arrêterent par leurs accords, jamais je n'entendis rien de si ravissant que cette tyrolienne des Alpes exécutée en partie. Ces jolies paysannes avaient de grands yeux noirs qui brillaient sous leurs chapeaux de paille ; elles chantaient en s'appuyant les unes contre les autres, ou plutôt,

groupées comme pour servir de modèle au ciseau d'un Canova !

Après quelques heures de marche , nous sommes arrivés au confluent des deux Lutschine, où nous avons fait une petite halte pour contempler encore cette vallée du Lauterbrunn que nous avions suivie la veille ; vallée qui ne produit guère que des pommes de terre , et de l'orge cultivé à la bêche ; le reste n'est que de l'herbe que les montagnards ramassent soigneusement pour l'hiver, qui dure près des deux tiers de l'année dans cette vallée.

Après avoir salué d'un dernier regard ces deux gorges du Lauterbrunn et du Grindelwald , nous nous sommes mis en route pour Interlacken ; mais avant de finir ce chapitre , je parlerai de la Jungfrau , qui, par son aspect détaché, est bien la plus belle des montagnes de la chaîne centrale des Alpes Bernoises et dont l'élévation est de douze mille huit cent soixante-dix pieds , d'après notre meilleur tableau comparatif , publié en 1826.

C'est dans la vallée du Lauterbrunn que nous avons le mieux admiré ce mont prodigieux , dont parle ainsi M. Stapfer : « La Jungfrau est la plus imposante des montagnes , elle est environnée de toutes parts d'affreux précipices. Des vallées de glaces et d'horribles ravins sillonnent toute sa surface et forment les plis du manteau de neige dont ses énormes flancs sont couverts. »







## **LA JUNGFRAU.**



Sur tes pics sourcilleux , vierges de pas humains ,  
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage.

— Madame Amable TASTU. —

## LA JUNGLE.



Sur les bords du fleuve, à l'embouchure de la rivière,  
L'alignement des maisons est si régulier,  
— Maisons d'habitation —



OMME elle est belle, cette montagne! quelle imposante attitude! quelle pureté dans la blancheur de ses neiges! quel luxe de couleurs dans les reflets de ses larges glaciers!

C'est au pied de la Jungfrau que les œuvres des mortels nous apparaissent peu durables.

Somptueux monumens ! c'est en vain que le ciseau du sculpteur tailla le marbre de vos riches colonnes, et cisela les feuilles d'acanthé qui décorent vos portiques. En vain d'habiles pinceaux ornèrent les salles des festins ; en vain la soie et les dorures se multiplient dans vos glaces que prise la beauté. Superbes palais, un jour vous vous abaisserez au niveau du sol sur lequel on vous éleva. Vos bases solides, que mesura jadis la toise de l'architecte, dureront moins que cette neige légère.

Quoi ! cette neige, semblable à celle qui tombe dans nos cités, qui se fond si vite sous nos pas, et sous le premier rayon du soleil matinal ; cette neige durerait plus que la belle *Madeleine* de Paul Véronèse ? que la *Vénus* du Titien ? que les sculptures de Michel-Ange ? que les éclatantes créations des Calvi et des Carloni, dont les magiques pinceaux nuancèrent si habilement les fresques des palais Génois ?

Hélas ! ces brillans hochets de notre admiration passeront avec les siècles. Le temps, impitoyable niveleur, n'a jamais rétrogradé d'un pas ! Quand l'heure désignée a sonné, sa faux brise sans pitié l'orgueilleuse colonne qui porte un nom vainqueur, comme la chétive cabane que recouvrent des roseaux. L'ame enthousiaste et le génie qui n'a pas achevé son rêve, ni sa page commencée, s'en vont comme l'esprit resserré dans les limites étroites qu'il occupe sur la terre.

Non, majestueuse Jungfrau ! les générations des siècles à venir ne verront plus ces chefs-d'œuvre, orgueil des hommes, tandis que ton sublime aspect restera presque le même aux yeux qui viendront te contempler ! Des cités et des trônes s'écrouleront, d'autres trônes se releveront, les fils de nos fils passeront, et toi, toujours étincelante des mêmes

beautés, tu traverseras les siècles reculés, sans replier jamais tes virginales draperies que ne ternit point le souffle des humains.



## **UN CHALET DES HAUTES-ALPES.**



Un pain noir et grossier compose ses repas.

—Le Comte Alfred de VIGNY.—

# THE CHARTER OF THE HAWAIIAN ISLANDS

The Constitution of the Kingdom of Hawaii

— The Constitution of 1892 —





'AI voulu voir un chalet des Hautes-Alpes.  
Avant d'avoir satisfait ma curiosité, je  
m'en étais fait l'idée la plus poétique et  
la plus gracieuse. Rien ne me souriait comme l'es-

poir de passer quelques jours dans un chalet. Il me semblait que l'esprit et l'imagination ne pouvaient manquer d'arriver là avec la crème et les fraises des Alpes ; mais l'extrême propreté qui distingue les paysans de la Suisse, est loin d'avoir pénétré dans ces demeures alpestres. Ce sont des huttes sales et humides. La cheminée est creusée dans la terre, et la fumée erre dans l'intérieur de la cabane, au gré du vent : car, pour la plupart, ces habitations sont faites avec des troncs de sapins si mal joints, que la pluie y pénètre de tous côtés. Des planches et des feuilles sèches, voilà le lit du propriétaire. Pour ornement, vous trouvez la grande chaudière aux fromages et les ustensiles nécessaires à leur fabrication. Ceux-ci sont en bois et d'une propreté qui fait contraste avec le reste.

Pour entrer dans ces huttes, le plancher est si bas qu'il faut se baisser, et dans l'intérieur on ne peut marcher que courbé. Autour de l'âtre est une espèce d'escabelle qui sert de siège, puis du fumier pour tapis : voilà le palais du berger des Alpes.

Une nourriture grossière, quelques heures d'un sommeil rapide, que ne protège pas toujours de la bise le toit de barlet qui le couvre; voilà pourtant l'Eden de ce pauvre pâtre!

Là, cependant, le montagnard vit heureux, il ne connaît pas la vie studieuse; mais les pensées d'enthousiasme et de gloire (ces richesses et ces tourmens de l'ame), lui sont inconnus.

Et nous qui jouissons d'une modeste aisance, que de fois n'avons-nous pas désiré pouvoir mettre plus de luxe dans nos meubles ou dans nos ajustemens? Occupés de ces idées, n'avons-nous jamais oublié le pauvre que la misère dévore? Si nous n'avons rien trouvé pour alléger ses maux, allons dans les chalets de la Suisse. Si toute idée riante en a disparu, là, nous verrons du moins comment le plus pauvre trouve encore le secret d'être généreux. Allez vous réchauffer dans sa demeure enfumée. Le pain grossier, les fruits et le laitage, qui font sa seule richesse, vous seront offerts avant qu'il songe

si vous avez de quoi les payer. Ces fleurs qu'il vous présente, il les soigna dans un petit enclos non loin de sa masure ; voyez comme elles sont fraîches ! c'est pour vous les offrir qu'il priva sa chèvre favorite du plaisir de les brouter.

Du reste , si les chalets sont tout ce qu'il y a de plus rustique à l'intérieur , si leurs toits écrasés ne s'élèvent que de quelques pieds au dessus de la terre ; leur uniformité et les petits enclos , dont quelques-uns sont ornés , animent le paysage de la manière la plus pittoresque. Ces frêles cabanes , que recouvrent de grosses pierres , afin que le vent n'emporte pas leurs toits de barlet , font un contraste bien remarquable avec les masses gigantesques qui les dominent , et le Ranz des vaches , que leurs hôtes répètent le soir sur le cor des Alpes , vient apprendre au voyageur des chants qu'il aimera long-temps à fredonner.

Voici trois couplets des Armaillés des Hautes-Alpes :

A son pays , le berceau de ses pères ,  
Tout Suisse doit ses premières amours ,

Heureux de voir la plus belle des terres  
 Dans le vallon qu'il doit aimer toujours.  
     Superbes montagnes ,  
     Charmantes campagnes ,  
 Son cœur s'émeut à votre aspect ;  
     Son humble musette  
     S'anime et répète  
 Accens d'amour et de respect.



Dans ce pays sont les vertus antiques ,  
 On plaît sans art , on aime sans changer ;  
 Mais il n'est là que des muses rustiques ;  
 Le troubadour n'est qu'un simple berger ,  
     Sans harpe et sans lyre ,  
     Il chante et n'aspire  
 Qu'à voir ses troupeaux accourir ;  
     Sa douce musette  
     Auprès d'eux répète  
 Accens d'amour et de plaisir.



O mon pays tant aimé , tant aimable ,  
Pour ton bonheur reçois toujours mes vœux !  
Sur tes rochers qu'il repose immuable ,  
Sur tes vertus qu'il s'appuie encor mieux !  
    Qu'en paix chaque aurore  
    Chez toi fasse éclore  
Doux concerts et joyeux travaux ,  
    Et que la musette  
    Chaque soir répète  
Accens d'amour et de repos.



Ainsi , l'Helvétien redit encore ses chants nationaux , comme Venise et l'antique Partenope redisent les vers du Tasse , comme la brûlante Espagne chante les romances du Cid , et comme le Calédonien

fredonne les hymnes de son barde aimé, qui s'inspirait aux brumes de ses grèves et aux bruits des claymores Écossaises.



Il y a une grande différence entre les deux  
 et les deux premiers de ces genres de son sont les  
 plus beaux et les plus utiles.





## LE LAC DE BRIENZ.



La musique d'un rêve a des sons moins légers.

— Alexandre SOUMET. —





'EST sur le terrain qui sépare les lacs de  
Thun et de Brienz, que sont élevés les élé-  
gans villages d'Untersen et d'Interlacken.  
Ce vallon, l'un des plus élégans de la Suisse, est bordé

en face, par le mur perpendiculaire du Harder, et arrosé par l'Aar, qui, sorti du lac de Brienz, vient tomber en cascade non loin d'Untersen.

Assez près de là, nous nous sommes embarqués sur le lac de Brienz, dont la longueur est d'environ trois lieues sur trois quarts de lieue de large. Ce lac est sombre et profond, de hautes montagnes encadrent ses rives, et le majestueux Niésen borne un côté de son horizon.

Vers l'extrémité du lac de Brienz, nous vîmes enfin le Giessbach. Bientôt nous laissâmes notre nacelle au pied d'un petit coteau; quelques pas plus haut s'élève une blanche et jolie maisonnette occupée par les batelières de Brienz. Tenez, voici leur père, le régent Kehrli, vénérable vieillard aux longs cheveux blancs. Il appelle sa jeune et riante famille; elle l'entoure. Le plus jeune de ses fils approche une grossière escabelle près d'un piano ouvert, et l'antique troubadour du lac entonne les chants patriotiques de son pays. Pauvre vieux! je

vois encore ton siège rustique, ton bonnet de laine et ta veste à longues basques. J'entends les voix fraîches et flexibles de tes enfans. Que leurs tyroliennes me parurent délicieuses ! Alors nous étions en face de la chute du Giessbach, cascade qui tombe en huit nappes groupées les unes sur les autres.

Venez avec nous sur ce pont étroit et vacillant que l'on a suspendu sur la fumée des eaux ; venez ! Ce n'est point le tonnerre répété de la chute du Rhin ; mais un bruit plus sonore que bruyant. Quoi ! vous hésitez ? vous craignez le vertige ? vous vous privez d'un grand plaisir en n'allant pas respirer cette atmosphère de vapeurs. Au moins montons ensemble. Suivez-moi sous la voûte de rochers..... Entendez-vous cette masse d'eau qui gronde sur votre tête?... Ah ! n'ayez pas peur ; la saillie du roc saura bien vous protéger. Regardez tomber cette onde transparente en nappe argentée ; mais ne vous penchez pas ; car le sol est humide , et si le pied vous glissait, vous auriez pour linceul, le plus pur et le plus limpide cristal du monde.

Après être tombé de cascade en cascade , vous rouleriez dans le lac de Brienz , de là dans celui de Thun , où l'Aar vous porterait rapidement dans le Rhin. Dieux ! quel voyage nautique vous feriez là sans barque et sans nocher !

Mais sortons de la grotte , allons respirer sous les érables et les tilleuls odorans ; cueillons les fraises et les framboises parfumées ; écoutons ce bruit musical de ruisseaux et de cascades.

Est-ce la baguette d'une fée ? le caprice d'une Naïade qui fait rouler cette onde en mille voluptueux détours ? Que de mousses soyeuses , que d'ombrages , que de verdure , que de fraîches eaux , que de poésie !

Dans cette ravissante nature à tantaiser un peintre ; dans cet Eden Helvétique , qui apporte de fraîches pensées à l'ame et semble lui parler un langage des cieux ; quel charme on éprouve à venir rêver de ses souvenirs les plus aimés ! Là , tout plaît , tout enivre :

comme des sons Eoliens, comme la prière d'un Ange,  
comme une des harmonies de Lamartine , et comme  
le chant du rossignol.



comme des vases sacrés, et on les a mis dans un vase  
comme une des harmonies de l'antiquité, et comme  
le chant du rossignol.



Le chant du rossignol est une harmonie de l'antiquité, et comme  
les vases sacrés, on les a mis dans un vase.

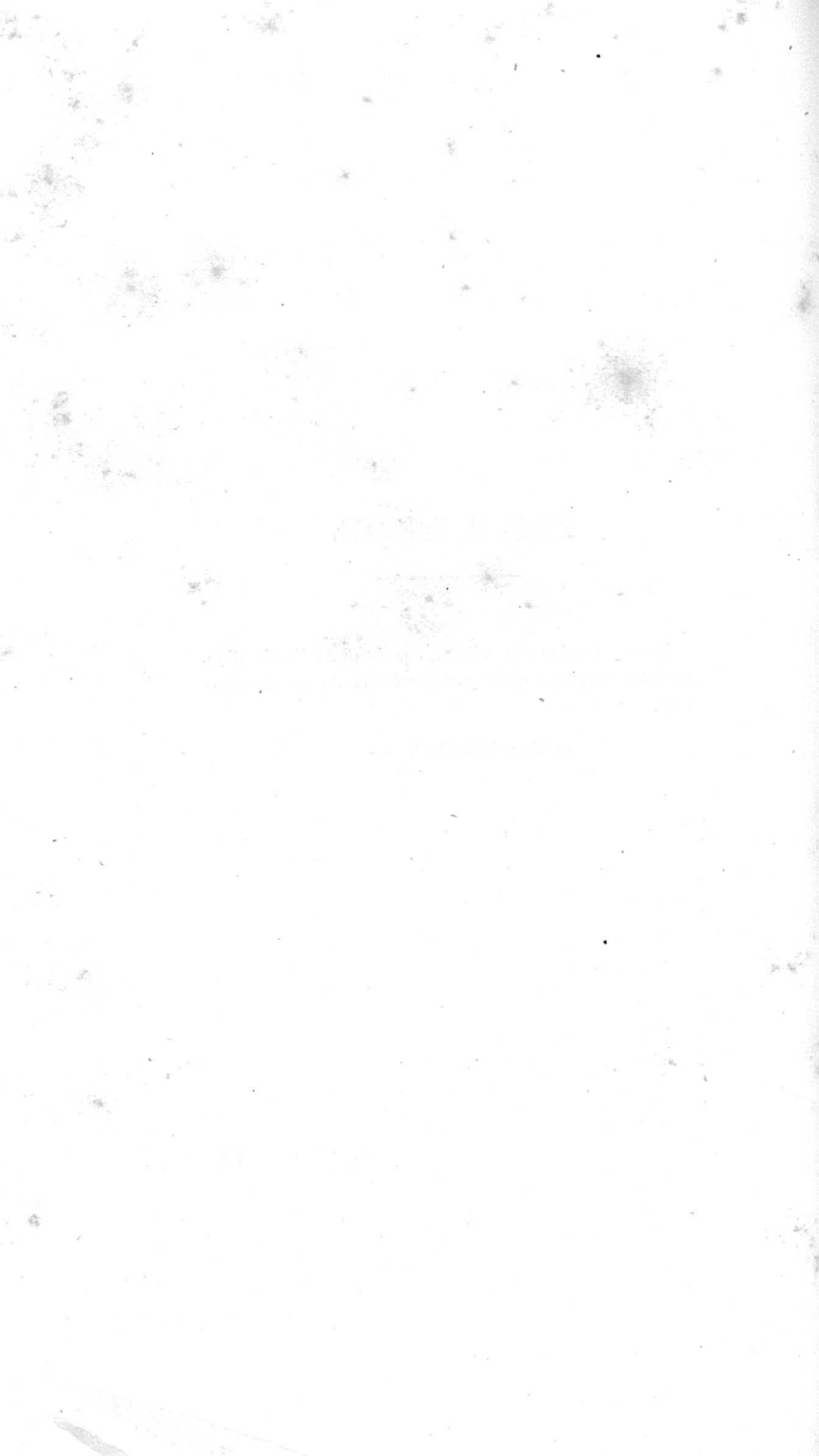


## RETOUR DE L'OBERLAND.

---

Une grotte dans un vallon , des simples , l'onde d'un ruisseau limpide , suffisaient aux désirs du bon anachorète.

— Francis GOUIN. —





PRÈS avoir repris notre barque au pied du  
Giessbach, nous avons été coucher à Brienz,  
très joli village élevé sur la rive septentrio-  
nale du lac.

Le lendemain , embarqués de nouveau , nous suivîmes la rive opposée au Giessbach. Débarqués à Interlacken , nous fîmes une lieue à cheval pour aller à Neuhaus, où nous avons pris une autre barque pour passer le lac de Thun, que, quelques jours auparavant , nous avons traversé au clair de lune.

Là, de tous côtés, on voit des collines qui se penchent sur les ondes, de jolies habitations dont les jardins descendent jusqu'au bord des eaux; puis les blanches cimes de la Jungfrau , les deux Eiger , le vertical Niéser qui domine le vallon, et le magnifique Fiensteraarhorn, si reconnaissable par sa forme pyramidale: c'est la plus haute sommité des Alpes de l'Oberland , elle a treize mille quatre cent vingt-huit pieds d'élévation , et est située au milieu d'une mer de glace.

Après deux heures passées sur l'eau , notre barque s'arrêta au pied du Béatenhohle , que nous avons gravi pour arriver à la grotte de Saint-Béat, où l'on

allait faire de nombreux pèlerinages avant l'époque de la réforme.

Après avoir monté une longue sente très ardue , nous atteignîmes enfin cette grotte, où, après l'avoir habitée long-temps, mourut saint Bêat, qu'on dit avoir été le premier apôtre envoyé en Helvétie.

On voit encore les ruines d'une chapelle et les murailles délabrées d'une cellule. A dix pas de là, est l'entrée d'une très longue voûte ; mais on ne peut y pénétrer, à moins de se résigner à marcher dans l'eau jusqu'aux genoux , toute la largeur de cette longue caverne servant de lit à une rivière qui , sortie de cet endroit , bientôt se précipite pour tomber dans le lac.

De grossiers vêtemens , des fruits sauvages, l'eau de la source voisine, peut-être une chèvre apprivoisée ; voilà , selon les traditions du pays , tous les biens terrestres que posséda le premier apôtre de la Suisse durant sa vie ascétique.

Des arbres centenaires couvrent de leur ombre cette grotte qu'habita le saint solitaire. Le murmure de la cascade , une belle verdure et d'épais ombrages , de concert avec un pieux souvenir, rendent ce lieu si agréable , que l'on se sentirait presque le désir d'y rester.

Pour regagner notre barque , la descente nous parut si rapide, que la fatigue de la course nous fit moins regretter cette grotte, et nous retrouvâmes le lac avec un grand plaisir.

Nos bateliers étaient loin de donner des bénédictions à saint Bêat ; car notre course à la grotte avait duré deux heures. Dès notre départ il faisait une chaleur excessive , le temps était sombre et orageux.

De retour dans le bateau , nous eûmes encore quelques instans de calme ; mais bientôt , reflétant la couleur des nuages qui s'amoncelaient , les eaux parurent se colorer de teintes rembrunies , le vent souffla dans la voile , l'onde se troubla , le tonnerre

retentit dans la nue enflammée, les vagues furieuses mugirent en écumant.

Le temps, sombre comme à la chute du jour, les éclairs qui scintillaient sur les flots, le tonnerre que d'innombrables échos rendaient continu, et la grêle qui tombait sur le lac comme des milliers de perles transparentes; tout cela faisait un tableau d'un effet si ravissant, qu'absorbée dans cette contemplation, je n'avais pas eu le temps de songer à avoir peur. Baignés de sueur en arrivant de la grotte, nous nous étions vêtus chaudement à l'approche du vent et de la grêle; mais on décida qu'il fallait ôter les manteaux, afin d'être prêt à tout événement, dans le cas où la barque eût chaviré. Effectivement notre chétive yole se balançait à effrayer. A chaque vague nous nous attendions à voir entrer l'eau dans la barque. Nos marins d'eau douce se vouaient à tous les saints; pas un seul d'entre eux ne savait nager, et leurs lamentations étaient peu faites pour nous rassurer.

Je m'amusai beaucoup de la peur et des exclamations de détresse d'un Italien. Il tremblait tellement, qu'à moins d'avoir été aussi effrayé que lui, il eût été difficile de conserver son sérieux en le regardant.

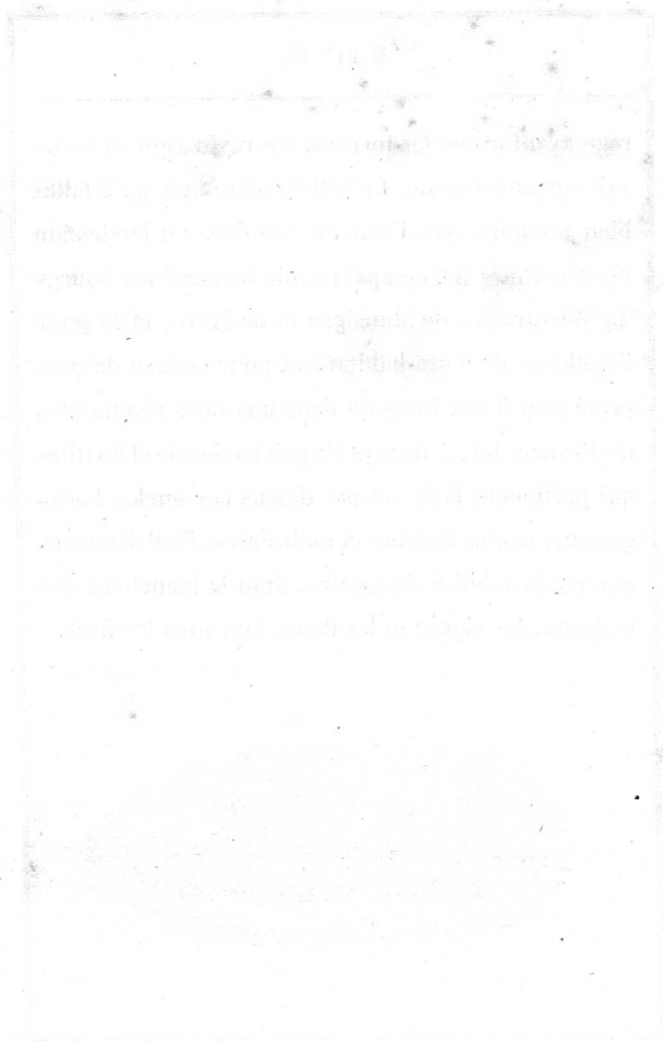
Nous étions encore à une demi-lieue du petit village d'Oberhafer, et d'ici là, si le vent ne se fût un peu calmé, nous eussions encore été plus exposés ; car il nous poussait vers la rive, qui était inabordable dans cet endroit. Depuis la grotte de saint Béat, le lac était bordé d'un énorme mur de rocs perpendiculaires, et qui n'offre pas une seule saillie où l'on puisse se réfugier. Notre barque fuyait rapide, et, malgré le danger, trop vite à mon gré, tant la poésie de l'orage grondant occupait ma pensée.

Enfin, des torrens de grêle et de pluie abattirent le vent, l'orage se dissipa, bientôt tout danger disparut, la côte de roche s'affaissa sensiblement. Nous aperçûmes l'hôtellerie d'Oberhafer, et sautâmes avec joie sur la plage, car nous étions mouillés jusqu'aux os. Nous eûmes tout le temps de nous sécher, l'o-



rage ayant grossi les torrens. Un ravin , qui se trouvait sur notre route, fut tellement rempli, qu'il fallut bien attendre que l'eau fût écoulée. Le lendemain nous revîmes Berne après avoir traversé les bourgs de Wiehtrach , de Munsigen et de Muri , cités pour l'opulence de leurs habitans et pour ce luxe de propreté tout-à-fait inconnu dans nos sales chaumières de France. Ici , à travers les guirlandes de clématites qui parfument l'air , et par dessus ces enclos bocagers aux pentes fraîches et ombreuses, l'œil découvre une confortabilité champêtre, dont la blancheur des maisons , les vignes et les fleurs font tous les frais.





## BERNE.



Le ciel est beau , la campagne est parée  
De verts gazons et de moissons en fleurs,  
Et chaque nuit de la voûte azurée  
L'étoile jette aux passans ses lueurs.

— Eugène DE LONLAY. —





**L**E canton Bernois est un des plus beaux et des plus riches cantons de la Suisse. Il est renommé pour le blé de ses plaines, l'herbe de ses prairies , par sa nature plantureuse et luxu-

riante, et par ses pâturages alpestres. De superbes chaussées et la navigation de l'Aar, qui amène toutes les eaux de l'Oberland, facilitent son commerce. Les grandes routes de ce canton sont si bien entretenues que l'on n'y voit même pas la trace d'une ornière.

En Suisse, il n'est pas de si pauvre chaumière qui n'ait sa fontaine. De longs sapins, creusés et attachés ensemble, font des aqueducs rustiques qui apportent des eaux fraîches et limpides.

Dans ce canton, on n'appelle un bon paysan que celui qui possède au moins vingt-cinq arpens. Dans beaucoup de villages Bernois, souvent on trouve plus d'un laboureur propriétaire de cinquante à deux cent mille écus; cependant les habitans de la campagne ne sont point tentés de sortir de leur état, ni de marier leurs filles à quelques bourgeois de la ville voisine. L'opulence champêtre de ces paysans est tout-à-fait inconnue aux montagnards leurs voisins.

Dans tous les environs de Berne, on est frappé

de la belle culture des campagnes , de la beauté des bestiaux , du harnachement soigné des quatre ou six chevaux attelés deux à deux aux chars ruraux à quatre roues ; mais , ce que l'on remarque surtout , c'est l'extrême propreté des maisons en bois des villageois : la plupart sont entourées de colonnes et de balcons ornés de guirlandes de vignes , de pois à fleurs , de clématites et de passe-roses. Les bâtimens ruraux sont tenus avec un soin extrême , ainsi que les choses utiles à l'agriculture. Il n'est pas jusqu'au bois à brûler qui ne soit arrangé avec une élégante symétrie. Le potager , les ruches à miel , la petite fontaine , puis un parterre décoré de fleurs , voilà ce qui compose les alentours d'une chaumière Bernoise. Ajoutez à cela les plus belles paysannes du monde. La coiffure des vieilles femmes est affreuse , elle consiste en un bonnet de velours noir garni d'une haute dentelle noire fort raide , et ne représentant pas mal deux ailes de chauve-souris. Les jeunes femmes sont nu-tête , leurs longs et beaux cheveux sont réunis en deux tresses pen-

dantes ; sur le sommet de la tête , elles posent quelquefois un petit chapeau de paille orné de fleurs. Leur corset noir décolleté , leur large collier de velours où s'attachent de longues chaînes d'argent , leur linge toujours si blanc , si bien plissé ; puis ce costume national et uniforme , tout cela va à ravir.

Les environs de Berne sont décorés par un grand nombre de belles maisons de campagne , dont les jardins anglais sont fort soignés et ornés avec beaucoup de goût. Sur la route de Fribourg , on remarque surtout les habitations d'été des ambassadeurs et d'élégans bosquets à perte de vue. De ce même côté , de belles grilles de fer et d'énormes ours en pierres blanches décoient l'entrée de la ville : ces ours représentent les armes de la ville de Berne.

Cette ville contient 20,000 ames ; elle est bâtie dix-sept cents pieds au dessus du niveau de la mer. L'histoire dit qu'elle fut fondée l'an 1191 , par Berthold V , duc de Zahringuen. Un siècle après , elle fut agrandie par un comte de Savoie. En 1218 , elle



fut déclarée ville libre et Impériale par l'Empereur Frédéric II. Ce n'est qu'en 1358 qu'elle entra dans la confédération Helvétique.

Toutes les maisons de Berne sont bordées de larges arcades, ce qui rend son architecture tellement uniforme, que l'on prendrait des rues entières pour la dépendance d'un seul bâtiment. Ces rues sont très-larges, au milieu passe un canal d'eau vive, souvent interrompu par d'utiles et belles fontaines; aussi, jamais je n'ai vu de villes d'un aspect plus propre que Berne. Parmi les beaux édifices, on distingue l'hôtel des Monnaies, l'église du Saint-Esprit, l'Hôpital qui, par son architecture, ressemble bien moins à un hospice qu'à un palais; il fut bâti sur les dessins d'Abeille, architecte français.

C'est dans ce même bâtiment que sont réunis le musée des arts et celui d'histoire naturelle, ainsi que la salle de peinture et la bibliothèque. Cette dernière est ornée de belles colonnades et tenue avec

un ordre, un goût parfait. Le nombre des volumes est peu considérable, on m'a dit qu'il n'excédait guère trente mille ; mais que l'on possédait de bonnes éditions des meilleurs historiens de l'Europe , de précieux manuscrits sur la Suisse et quelques éditions fort rares de *la Vulgate*. L'établissement de cette bibliothèque n'est pas antérieur à l'époque de la Réforme.

Le musée d'histoire naturelle est très-beau et très-riche en productions de la Suisse. On y trouve réunis les oiseaux et les quadrupèdes de ce pays , et tous les minéraux des Alpes.

Dans un salon , près de ce musée , on remarque des armures et des costumes des habitans des îles de la mer du Sud , et un grand nombre d'objets de collection rapportés par M. Wéber , habile peintre et dessinateur (élève d'Alberti) , qui avait accompagné le célèbre Cook dans un de ses voyages.

Dans ce même salon on voit beaucoup d'objets

curieux trouvés dans la tente de Charles-le-Téméraire , après la bataille de Morat , entre autres son prie-dieu et ses pantoufles ; on y remarque aussi des reliefs et plusieurs tableaux gothiques.

Le musée possède une collection de médailles grecques et romaines , puis la collection des monnaies et médailles Suisses, recueillies par M. de Haller, poète et savant dont s'honore la ville de Berne. On conserve religieusement son herbier. Son buste est élevé dans la bibliothèque et dans le petit jardin botanique.

Nous avons visité l'arsenal, il est bien fourni ; mais les républicains français lui ont enlevé ses trophées ; pourtant les Bernois possèdent encore un beau nombre de drapeaux conquis. Je fus étonnée de leur modestie ; car , au lieu de déployer ces étendards qu'ils ont payés de leur sang , les Suisses les laissent roulés pêle-mêle dans un coin , non loin d'un Guillaume Tell et d'un Winquelried armés de pied en

cap , et qui semblent regarder d'un fort mauvais œil une demi-douzaine de grands soldats de bois , revêtus de l'antique uniforme germanique. Ces guerriers , avec leurs énormes perruques à queue où l'on a prodigué tant de filasse , leur taille démesurément longue et guindée , leurs gros yeux de verre , leur pose teutonique , leur air tragi-belliqueux , ressemblent à des caricatures fort divertissantes.

Dans un autre coin de cette salle gisent aussi , pêle-mêle , cuirasses et cimiers , espontons , rondaches et gantelets , qui semblent attendre qu'un vaillant guerrier vienne les revêtir.

Parmi les délicieuses promenades de Berne , on distingue surtout celle de l'Engi , au bord de l'Aar.

Nous avons passé une soirée sur la promenade nommée Plate-Forme , où sont bâtis deux élégans Casinos. Cette plate-forme est élevée de plus de cent pieds au dessus de l'Aar , qui , là , sous les yeux , se précipite en nappe d'écume d'environ six

cents pieds de large. De cette plate-forme on ne peut se lasser d'admirer les collines qui dominent Berne ; puis , en face , le superbe amphithéâtre des glaciers des Hautes-Alpes , qui se groupent comme l'aurait pu faire le plus habile paysagiste , et qui terminent un immense horizon par le mur dentelé de leurs neiges éternelles. C'est là , qu'aux derniers reflets d'un beau soleil couchant , il faut voir ces teintes de violet , de bleu , de pourpre , de rose et d'or pâle ! ces longs voiles de rubis et d'opale semant de mille feux les nuageuses draperies des glaciers ; puis les crêtes argentées de tant d'innombrables aiguilles se perdant dans l'azur du ciel. Tout ce luxe , que déploie une nature magnifique , offre un coup d'œil qu'il est plus facile d'admirer que de définir.

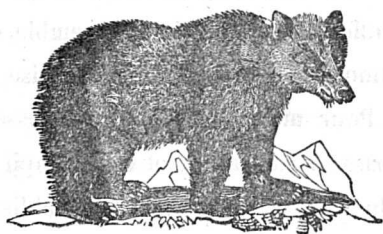
Au souper , nous trouvons la salle toute remplie de voyageurs ; beaucoup d'entre eux arrivent du Grindelwald : je vois des gens aux grands yeux noirs , à la pantomime expressive , qui font des gestes et des mouvemens continuels ; ce sont des Italiens. Plus

loin , des gens impassibles , à la physionomie bonne et calme ; ce sont des Allemands. Ici , on a l'air franc , obligeant , naturel ; je reconnais des Suisses. Là , on discute , on plaisante les dames sur leur costume de voyage , on rit , on conte avec esprit ; ce sont des Français. Là-bas , près de la fenêtre , voilà plusieurs individus à l'air important , dédaigneux , lourd , compassé , ennuyeux ; ce sont nos amis d'outre-mer.

Sans être accusé d'anglophobie , on pourrait demander pourquoi les Anglais voyagent (bien entendu qu'il ne s'agit ici que de philotechnie , non d'intérêts commerciaux , dans ce genre ils pourraient en remonter aux cinq parties du monde) ; mais , certes , ils sont xénomanes par manie bien plus que par goût ; ils ne vont pas ici ni là pour chercher des souvenirs ou des inspirations , mais pour dire : « Je » suis allé à tel endroit , j'ai fait tant de lieues. » En parcourant la Suisse , sur vingt voyageurs que vous rencontrerez , il y aura souvent quinze Anglais ; observez-les , et lorsqu'un guide proposera de mettre

pied à terre pour gravir une sente à quelques pas de vous, afin de mieux découvrir une cascade ou une roche ardue, ou un site grandiose, vous, Français, vous sauterez promptement à terre pour courir à l'endroit désigné; mais les Albionais s'informeront préalablement de la célébrité du lieu, et s'il n'est pas sur leur itinéraire, ils continueront gravement leur chemin; aussi, ces gens-là ne sont jamais crottés, ni chiffonnés, ni défrisés; il semble que l'influence atmosphérique n'ait aucune prise sur leur individu. Pour moi, mes cheveux déliassés, mon chapeau passé à mon bras, et tout rempli des collections du voyage, mes poches de tablier se défonçant sous le poids des cailloux ramassés aux bords des lacs, ma chaussure crottée, enfin ma toilette en désordre, semblèrent me faire prendre en pitié par une Anglaise toute parée d'une belle robe de satin broché, et d'un bonnet à trois étages, que le goût d'Albion seul peut produire. Un de nos compagnons de voyage reconnut cette élégante milady

pour l'avoir vue bâiller la veille en regardant les glaciers avec une superbe lorgnette de spectacle.





# **LA BÉNICHON.**



J mé minné à Bison  
On dzoa dé Bénichon.

— Caraula de la BÉNICHON. —





**D**EPUIS mon retour de l'Oberland, ne voulant point m'enfermer dans une ville pendant les beaux jours d'été qui me restaient en-

core à passer en Suisse, j'avais loué une chambre dans une ferme. Mon logement provisoire était aussi modeste que peut l'être celui d'un sous-lieutenant à la demi-solde ; là, je dînais sans nappe et je dormais sans rideaux ; mais en revanche rien ne venait troubler le temps que je donnais à l'étude, ni m'empêcher de finir la page commencée la veille. J'écrivais souvent de longues lettres pour la poste de France, et mes journées passaient vite.

Alors la Suisse avait eu aussi sa petite révolution, les paysans l'attribuaient aux Français et nous regardaient d'assez mauvais œil. La fermière, chez laquelle je logeais alors, me voyant écrire tous les jours pendant de longues heures, pensait que cela ne signifiait rien de bon. Je recevais toutes les semaines une boîte contenant des livres venant d'un cabinet de lecture de Berne ; cela inquiéta mes hôtes ; je m'occupais de magie noire, disaient-ils, ou j'étais en correspondance avec l'ambassadeur français, et lui adressais à Berne des plans de conspiration. Je

perdais visiblement dans les bonnes grâces de la fermière et dans celles de sa parente Gothon, factotum de la ferme. Gothon, qui d'ailleurs détestait les Français, ne m'honorait plus de sa causerie familière, et lorsque, passant sous mes fenêtres, elle me voyait toujours écrire, elle hochait la tête avec une expression qui n'avait rien de flatteur pour moi. Mon fils travaillait parfois sous ma dictée, son maître d'écriture écrivait souvent aussi à ma table de travail, c'était un Français; Gothon voyait tout cela; plus de doute, avec nos grimoires, nous conspirions la ruine du canton. Heureusement la Bernoise qui me servait, me fit part de toute l'inquiétude que je causais à mes hôtes. Je les rassurai en leur affirmant que je n'étais ni conspiratrice ni sorcière; mais tout simplement la femme d'un notaire qui ne m'avait épousée qu'à la condition que je lui servirais de clerc, et que mon mari m'envoyait continuellement des actes à copier, afin que son étude ne souffrît pas de mon absence. Ceci fit merveille, le bruit se

répandit dans le village, que j'étais la femme d'un notaire et que je connaissais parfaitement cet état. Si les notaires eussent payé patente en Suisse, nul doute qu'on ne fût venu me demander la mienne.

La physionomie de la fermière reprit toute sa jovialité, la confiance de Gothon suivit et m'initia dans le secret de sa haine contre les Français; je vais vous en faire part, mais avant laissez-moi vous donner un aperçu du physique de Gothon. Elle n'est plus jeune; mais elle a l'avantage de posséder un de ces minois sur lesquels dix et vingt années glissent inaperçus, du reste excellente créature, sauf, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle déteste nos compatriotes, parce qu'en 1798 elle avait eu le guignon de rencontrer un mécréant de soldat français très-entreprenant. Gothon accompagna sa narration de commentaires tout-à-fait pittoresques, qu'elle débitait moitié en Allemand, moitié en patois..... A propos, lecteur, savez-vous le patois Velche?—Non.—Alors je vous passerai les détails descriptifs; car l'épisode

perdrait beaucoup à la traduction ; seulement je vous dirai que la réflexion finale de Gothon était : qu'il fallait être née sous une bien malheureuse étoile. Hélas ! oui, me disais-je tout bas , en regardant ses petits yeux gris et louches , son énorme goître et sa peau de castor , sa taille d'une aune de long et ses cheveux qu'elle ne peigne qu'aux quatre principales fêtes de l'année. Pauvre Gothon ! elle avait cependant tout ce qu'il fallait pour faire hésiter le plus intrépide Tarquin. Il fallait que le démon des conquêtes eût soufflé au fils de Mars ces vers de Voltaire :

Cela n'est rien pour des héros bien nés ,  
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.

C'est avec raison que l'on vante la bravoure de nos compatriotes , le physique de Gothon pourrait encore en offrir une preuve. Mais laissons-la à sa toilette ; la voilà qui met sa fine jupe de siamoise et son grand chapeau de paille orné d'une large den-

telle noire , car c'est aujourd'hui grande fête ; c'est la Bénichon.

Dans chacun des cantons suisses , à des époques différentes , les paysans ont trois jours de fêtes appelées : la Bénichon , fêtes pendant lesquelles ils dansent des allemandes , boivent sec et mangent force pâtisseries apprêtées par leurs ménagères. Ces jours de plaisirs sont d'une grande importance pour eux , à en juger par les longs préparatifs qui les précèdent. Les assemblées de campagne , dans nos villages , ne ressemblent point à ces Bénichons , parce que , chez nous , l'éducation du peuple a effacé le type national.

Voici des groupes de paysannes endimanchées qui vont à la Bénichon en chantant le ranz des vaches des armaillés de Gruyère , et dont voici le premier couplet du texte patois :

Les armaillés dé Colombetta  
De bon matin sé sont levà.



Lioba, Lioba, Portaria.  
 Vénidé toté,  
 Pétité, grozzé,  
 Ebliantz è néré,  
 D'zouvené autré  
 Dézo stou tzàno,  
 Yo, yié ario,  
 Dézo stou trimblío  
 Yo yié trinzo  
 Lioba, Lioba, Portaria.





## UN CIMETIÈRE SUISSE.



Qui sait, lorsqu'en nos cœurs s'éveille leur image,  
Si ce n'est pas une ame, en deuil d'un souvenir,  
Qui descend dans le nôtre et vient s'y réunir !

— Jules LEFÈVRE. —

# UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY

— 1917 —



Givigiers, 40 septembre.



ux derniers rayons d'un pâle soleil d'automne, vers le tomber du jour, seul et mélancolique, vous êtes-vous quelquefois

appuyé contre la grille d'un enclos funéraire? Avez-vous contemplé, sur ces tertres silencieux, l'herbe de l'oubli, grandissant sur la poussière humaine? Sans doute, en voyant un monticule de gazon, vous songiez que c'est la dernière richesse que l'on obtient des biens d'ici-bas? Le partage est égal pour tous; point d'injustice dans la loi agraire qui mesure le domaine des décédés. Comme le pâtre infirme et délaissé, l'homme orgueilleux et superbe dormira longtemps sous la même terre du sommeil. Cette femme brillante, qui aimait à se baigner dans des conques parfumées, à couronner ses blonds cheveux de fleurs et de brillans, deviendra la proie des vers du cercueil, comme cette pauvre mendiante brisée sous le poids du travail et des années.

C'est dans ces lieux que viennent s'engloutir tant de rêves de fortune et d'ambition! tant d'amour, d'espérance et de bonheur! Là, sous ces ossemens, battit, peut-être, un cœur avide de gloire! ici, les cailloux de la fosse meurtrirent la poitrine de cette

jeune fille qui mourut et si fraîche et si belle ! Tendre fleur, naguère rieuse et jolie ! raconte aux morts les rêves de tes seize printemps, le bonheur du jeune amant qu'enivraient tes paroles d'espérance, les jeux bruyans de tes folâtres compagnes, et les cris de désespoir de ton inconsolable mère ! Pauvre jeune fille, hier si entourée de soins et de tendresse, aujourd'hui si délaissée ! Comme ta demeure est humide !..... Mais la tempête n'atteint plus les morts ; froids et immobiles, ils n'entendent pas le vent qui gronde sur l'argile qui les abrite. En vain leurs cyprès funèbres sont renversés par la foudre, les rayons du soleil les brûlent sans les réchauffer, et la pluie des froides nuits d'hiver pénètre leurs os sans les transir.

Moi-même, encore quelques années, quelques instans, peut-être, et mon cœur glacé n'aimera plus rien sur la terre, et ma main qui écrit cette page sera froide et inanimée comme la pierre du tombeau. La vie des humains ne s'évanouit-elle pas comme la fleur qui se dessèche ? ne fuit-elle pas comme l'eau

du torrent qui s'écoule ? Nous disparaissions du monde comme la voile du navire qui glisse à l'horizon , sans laisser une trace sur les flots.

Ainsi je pensais à la mort dans le cimetière de Givigiers , qui , comme tous ceux de la Suisse , contient un grand nombre de larges croix de fer , dont les extrémités sont ornées de cuivre doré. A chaque croix est attaché un bénitier , souvent aussi le portrait , grossièrement peint , de celui qui repose dans la fosse ; puis une inscription détaillée sur l'époque et la cause de sa mort.

A l'église est adossé un caveau où je vis un tas d'ossemens confusément épars , parmi lesquels étaient un grand nombre de crânes , dont quelques uns portaient des étiquettes où on lisait les noms des personnes à qui ils avaient appartenu.

Là , des têtes nouvellement placées pour blanchir à la rosée , ici des moitiés de squelettes entassées... Oh ! l'on emporterait de ce séjour un hideux souvenir , sans cette croix qui s'élève au milieu des tom-



beaux, brillante à nos yeux comme un phare d'avenir et d'immortalité ; croix sainte qui nous guide et nous protège dans les sentiers ardu de la vie et nous donne l'espérance jusqu'à la tombe : ce passage inévitable de notre patrie céleste , la tombe , berceau d'où nous ressortirons recréés , mais pour ne plus mourir.





## **LAUSANNE.**

---

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

— Le Baron Alexandre GUIRAUD. —





OMME il importe peu au lecteur de savoir  
quel motif ou quelle fantaisie nous avait  
attirés en Suisse, je ne parlerai que de mon  
départ.

Le froid commençait à se faire sentir le matin et le soir. Les vacances touchaient à leur fin ; mon fils allait reprendre ses études , et moi j'allais revenir chez moi tout classiquement par la grande route. J'allai au château de la P..., faire mes adieux et mes remerciemens à la famille de D....., à laquelle j'avais naguère été recommandée. Je la priai de conserver son affectueuse bienveillance à mon fils, que M. P..., de D....., m'avait promis de surveiller avec sollicitude. Le lendemain j'achevai mes paquets, devant partir bientôt par la voiture la plus directe pour Paris, non toutefois sans éprouver de vifs regrets de n'avoir pas eu l'occasion d'aller aux glaciers de la Savoie et au grand Saint-Bernard. Triste de cette idée, j'entends frapper à ma porte; M. P..., de D....., entre et me dit : « J'ai songé que , de retour chez » vous, vous auriez un grand regret d'avoir quitté » notre pays sans avoir vu Genève et les glaciers ; » je viens donc vous proposer de vous y conduire. » Je sautai de joie , et dis : « Nous irons de là au

» Saint-Bernard, n'est-ce pas? — Oh ! pour le Saint-  
 » Bernard, ce serait folie d'y songer maintenant ,  
 » heureux si vous avez le temps d'aller jusqu'aux  
 » glaciers ; mais du moins à Genève vous aurez la  
 » vue des montagnes de Savoie. »

Comme saint Paul nous recommande la soumission à notre mari, j'écrivis tout de suite au mien pour lui faire part de l'offre de M. P..., de D....., et le prier de me laisser faire le voyage des glaciers ; que je différerais de quatre jours mon départ, pour donner le temps à sa réponse d'être à Genève aussitôt que nous , etc., etc.

Pendant ces quelques jours de retard, je ne rêvais que du lac de Genève, de Chamouny et du Mont-Blanc. Je traçais des plans de voyage, et le Saint-Bernard y figurait toujours. C'était en vain que M. de D..... (qui, je crois, ne sort jamais de sa chambre sans avoir un atlas complet dans sa poche), me déployait la carte de Savoie, et réfutait mon plan par des *si* et des *mais*, dictés par une prudence que je

donnais alors à tous les diables, tandis qu'il me montrait une chaîne de montagnes. « Eh bien, nous » prendrons des mulets, et nous la gravirons cette » montagne. — Impossible, là ce sont des rocs inaccessibles, là des sentes qui ne connaissent que le pied » du chasseur de chamois. » Enfin, après de longues discussions, où depuis j'ai reconnu que j'avais évidemment tort, il fut arrêté que si, à notre arrivée à Genève, le temps était beau, nous partirions à l'instant même pour le Montanvert; mais à la condition que les guides seraient toujours consultés sur les courses à entreprendre : « Ils ont tant l'habitude de » l'air atmosphérique des montagnes, me disait M. de » D....., qu'ils sont les meilleurs baromètres à » consulter ; tous savent prévoir d'avance s'il neigera ou non le jour suivant sur la montagne ; j'ai » fait plus d'un voyage aux glaciers de Savoie, et » j'ai reconnu, par expérience, qu'il fallait s'en » rapporter à eux. »

J'avais parlé du Saint-Bernard et du Montanvert



à quelques personnes qui avaient parcouru ces régions glaciales ; toutes m'avaient dit qu'il aurait fallu partir avant les vacances, que maintenant il était trop tard pour ne pas craindre l'arrivée des neiges. Pour ne pas être taxée de folie, ou du moins d'imprudence, je ne parlai point de mon projet d'aller aux glaciers.

Enfin, tout étant réglé, convenu, stipulé, nous partîmes pour Lausanne le 24 septembre. Après trois ou quatre heures de marche, nous vîmes, sur notre gauche, la dent de Jaman, aiguille élevée de cinq mille pieds, qui semble se courber comme une colonne inclinée sur sa base ; elle est élevée sur les confins des cantons de Fribourg et de Vaud, dans le lieu où le Jorat se confond avec la chaîne des Alpes. A notre droite se déployaient les lointains sommets du Jura.

Au bord de la route, peu avant d'entrer à Lausanne, on voit le cimetière protestant de la ville ; il est vaste, décoré de fleurs, et ombragé d'arbustes

de toute espèce. L'amitié et les regrets ont fait de ce cimetière de si élégans bosquets , que l'on croirait voir la fable des Champs-Élyséens se réaliser sous ces voûtes de verdure inclinées sur tant de dépouilles mortelles.

Lausanne est bâtie sur trois collines élevées sur le revers méridional du Jorat. Les rues sont montueuses et pénibles. La cité est le quartier le plus élevé de la ville, on y monte au moyen d'escaliers extrêmement raides : au haut on trouve la cathédrale ; c'est un bel édifice , masse imposante de gothique architecture. Parmi les tombeaux qui sont dans cette église, on remarque surtout celui d'Othon-Grandson, l'un des héros historiques d'un ouvrage de M<sup>me</sup> de Montholieu. Othon est représenté couché sur son tombeau , revêtu de l'armure et du costume chevaleresque. Non loin d'Othon, est aussi le monument élevé au souvenir de lady Strafford; on nous dit, qu'à cause de sa profonde douleur, lord Strafford, alors à Lausanne, obtint de faire enterrer sa

femme dans ce temple. Il écrivit à Canova, pour lui demander un tombeau , en suppliant l'immortel sculpteur de faire cet envoi le plus tôt possible. Le tombeau arriva au bout de cinq mois , le lendemain du jour où lord Strafford venait de se remarier. Dans cette église , gisent aussi d'autres morts célèbres : les de Diesbach , dont les descendants soutiennent dignement l'illustration. Plus loin , on voit encore d'autres tombes contenant de braves gens bien enterrés , béatifiés , oubliés , et dont les noms ne vivent plus que sur la pierre qui les recouvre.

C'est de la terrasse de la cathédrale qu'il faut contempler l'amphithéâtre des maisons qui descendent jusqu'aux flots du Léman , que l'œil traverse dans toute sa largeur pour s'arrêter sur la rive opposée où se déroule le gigantesque rideau des montagnes de Savoie. Quand le temps est serein, à travers les découpures de ces monts , on aperçoit une partie des neiges du Mont-Blanc.

Lausanne est une des villes les plus agréables à ha-

biter, par son site ravissant, par les élégantes maisons de campagne qui l'entourent , par le continuel passage des bateaux qui glissent sur le Léman , et par la nombreuse société qui s'y réunit. La vue dont on jouit est l'une des plus belles que l'on puisse trouver, les regards embrassent à la fois tout le Léman, les Alpes , et les énormes pans de neige du Mont-Blanc.



## LE LÉMAN.



Et vous allez chercher triste et silencieux  
Dans quelque frais vallon, près du lac de Genève,  
Un de ces doux abris qui rapprochent des cieux  
Et tel que le poète en rêve.

— DE SAINT-VALRY. —

THE PRINCE.

Et vous, ô vous, ô vous, ô vous, ô vous,  
Ils sont tous, ô vous, ô vous, ô vous, ô vous,  
C'est à vous, ô vous, ô vous, ô vous, ô vous,  
Et si vous, ô vous, ô vous, ô vous, ô vous,

— THE SAINT-SALUT.

22 septembre.



N quittant Lausanne, nous avons passé devant la maison où Gibbon écrivit son histoire de Rome. De là, après une demi-heure de marche par un chemin sablé qui serpente

entre de jolis enclos, on arrive à l'élégant village d'Ouchy, que l'on pourrait appeler le port de Lausanne.

Là, sur la plage aréneuse, nous aperçûmes de loin la fumée du bateau à vapeur *le Guillaume-Tell*, qui semblait courir sur les ondes. A sa proue flottaient les plis du drapeau nacarat, où brillait la blanche croix fédérale. La cloche d'appel se fit entendre : une vingtaine de barques mirent à flot. *Le Guillaume-Tell* s'arrêta, et nous montâmes à son bord. Nous étions environ quatre cents passagers ; dans ce nombre, se trouvaient des dames élégamment parées, qui allaient dîner aux petites villes qui bordent le lac.

A ceux qui ne le connaissent que sur la carte, comment donner une idée de ce Léman, reconnu pour le plus beau lac de l'Europe ? Les habitations et les ombrages qui tapissent ses bords, s'y reflètent avec une précision que n'atteindraient pas, sans peine, les pinceaux de nos plus habiles artistes.



Sur une rive apparaît le sauvage aspect des montagnes de la Savoie, qui s'élèvent à perte de vue, tandis qu'à leur base, sont groupés Yvoire, Thonon, Ripaille, Evian et les blancs rochers de la Meillerie. Sur la rive opposée s'élève un amphithéâtre de riches coteaux et de délicieux ombrages, coupés par une foule de châteaux et de bourgades; d'élégantes bastides et de coquettes villas, se mirant dans les ondes d'azur du Léman, et semblent être élevées là pour embellir les bords de ce lac.

On passe devant la petite ville de Morges. Près de là s'élève le célèbre château de Wufflens appartenant aujourd'hui à MM. de Sénarclan, et qui, dit-on, fut bâti par les ordres de la reine Berthe. C'est dans les quatre tourelles de ce vieux manoir, que la plume intéressante de M<sup>me</sup> de Montholieu plaça quelques-unes de ses héroïnes.

Après Wufflens, nous avons dépassé la petite ville d'Aubonne, l'élégant bourg de Rolle, où le lac est dans sa plus grande largeur; puis Nion et Coppet.

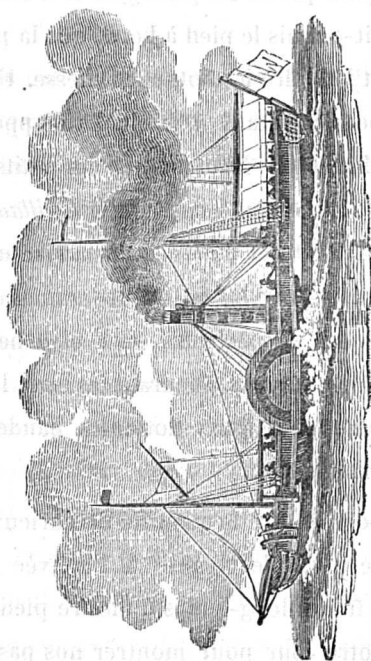
La longueur du Léman est de vingt lieues environ sur quatre de large ; mais après Rolle , il va toujours en diminuant jusqu'à Genève. Près de Chillon , sa profondeur est de six cents pieds , et de mille aux environs de Millerie.

Rien de plus élégant que le bateau qui nous portait. On y trouve un beau salon orné d'une profusion de glaces qui, placées entre chaque fenêtre, font voir en même temps les deux rives du lac sans qu'il soit besoin de tourner la tête. Tout y est réuni pour le besoin des passagers ; cuisine excellente , volailles délicieuses, truites du lac qui ne démentent pas leur réputation européenne, vins fins, en tête desquels il faut mettre le vin de La-Vaux. Journaux de toutes les opinions, petite bibliothèque , petits salons de repos , et cabinets de toilette pour les dames. Le pont est orné de bancs commodes et de tentures sous lesquelles on va jouir d'une vue incomparable. C'est au milieu de tant d'agrémens que nous avons fait, en quelques heures, les douze lieues de Lausanne à

Genève: Le trajet se trouva ralenti par les voyageurs qui s'embarquaient ou débarquaient aux bourgs et villes du rivage. Pourtant on n'arrêtait que le temps nécessaire pour placer les passagers et leurs effets, et à peine avait-on mis le pied à bord, que la proue recommençait à fendre les flots avec vitesse. Un bateau tant soit peu en retard à la cloche d'appel n'était point attendu; aussi, beaucoup de ces petits bateaux étaient à flot long-tems avant que *le Guillaume-Tell* fût à leur hauteur, et donnaient à la rive un aspect riche et vivant, que vinrent encore animer d'innombrables barques de pêcheurs, aux blanches ailes, semblables à des cygnes effleurant les eaux limpides, et jetant aux vents leurs flottantes banderoles et leurs voilures légères.

On ne pourrait dire la quantité de curieux qui encombrent le port de Genève à l'arrivée des bateaux. Nous fûmes long-tems à mettre pied à terre, attendant notre tour pour montrer nos passe-ports que visitaient scrupuleusement les douaniers du

Môle, et pendant ce temps on était assailli par une foule de porteurs empressés, que vous aviez bien du mal à empêcher de s'emparer de vos effets.



## ENTRÉE DANS LA SAVOIE.



C'était des cieux animés, un soleil de flamme, un de ces spectacles enfin comme Dieu seul en sait faire.

— X. B. SAINTINE.—

# WYTHE'S DATE STAMPS

—

Of the date stamps, which are used by the collector, the following are the most common:

— X. H. STAMPING —



23 septembre.



six heures du matin , nous sommes partis  
de Genève par un temps magnifique.

A vingt lieues de là , en face de nous ,  
s'élevaient les amphithéâtres du Mont-Blanc.

Derrière le petit Salève , se dresse le Môle , montagne pyramidale dont le pied est à cinq lieues de Genève. A la gauche apparaît le Buet , haut de plus de neuf mille pieds.

D'abord nous suivons une route superbe et peu rapide. A une demi-lieue de Genève on traverse le grand village de Chêne, à l'extrémité duquel coule un ruisseau qui sert de limite à la Suisse.

Quelques pas au dessous est un bureau de douane, où l'on trouve le premier poste des carabiniers royaux de S. M. Sarde. Là, un passe-port bien en règle ne suffit pas; on visite les effets pour voir si l'on n'a point quelques livres mis à l'index. Heureusement aussi , nous étions munis de certificats de santé; sans cette formalité, il nous eût fallu renoncer au voyage de Savoie, ou nous résigner à subir la quarantaine, comme un ballot de coton suspect arrivant de Tunis ou de Constantinople.

Après avoir passé Nangi et Contamine, nous nous reposâmes deux heures à Bonneville , capitale du



Faucigny, située dans une plaine au bord de l'Arve, rivière qui prend sa source au col de Balme, reçoit les eaux de l'Arveiron, du Tonnant, de la Salanche et d'un grand nombre de glaciers, puis arrive à un quart de lieue de Genève, où elle jette avec fracas ses eaux bourbeuses dans le lit transparent du Rhône.

De Bonneville nous passâmes à Cluse, petite ville resserrée entre l'Arve et la montagne.

La route continue quelque temps à occuper seule, avec le torrent, le fond de ces rives.

De l'étroite gorge de Cluse on entre dans la vallée de Maglan. Là, ce sont des îles de sapins, des montagnes d'une hauteur étonnante, et toujours à chaque pas un nouveau tableau. Après quelques heures de marche, nous fîmes halte à une élégante chaumière tapissée de mousse et décorée de fleurs. Descendus de voiture, nous prîmes à gauche pour aller voir la fameuse grotte de Balme, où nous conduisit

une jeune Savoyarde. Pour y parvenir, on a pratiqué un sentier dans le roc. Ce sentier, toujours rapide, de deux cents pas de long environ, se replie huit ou dix fois sur lui-même. Des buissons touffus soutiennent ses bords. Pour rendre le chemin plus doux, on l'a recouvert de ravine, comme on eût fait pour les allées d'un jardin bien soigné.

Au pied de la vallée, on ne découvre aucune trace de ce chemin, on ne voit que l'entrée de la caverne qui, placée à pic à sept cents pieds d'élévation, paraît tout-à-fait inaccessible. A l'entrée de cette caverne est une grille qui ferme à clef, car le gouvernement Sarde la loue huit cents francs par an. Pour la visiter, chaque personne paie trois francs d'entrée, et c'est peu de chose en calculant les frais qu'il a fallu déboursier pour rendre le chemin accessible, encore n'est-il praticable qu'un tiers de l'année, à cause des hautes neiges qui encombrent cette vallée pendant six ou huit mois de suite.

L'entrée de la grotte est demi-circulaire ; elle a environ dix pieds d'élévation sur vingt de large. A côté on admire un très beau salon que la nature a décoré de parois de marbres granitiques étalés par couches, où dominent de belles couleurs roses et vertes. Ce salon est bien éclairé par une grande ouverture , d'où l'on a une vue magnifique sur la vallée, où s'étendent les nappes argentées de l'Arve. A six pieds de cette ouverture , un arbre incliné vient balancer ses rameaux jusqu'en dehors de la grotte.

On alluma des torches. Nous pénétrâmes dans la galerie ; son fond est un peu en pente et se dirige dans l'intérieur de la montagne. D'abord on ne voit rien , mais après quelques instans on s'habitue à la lueur des torches. La hauteur et la largeur de cette caverne varient infiniment. Là , c'est une longue et large galerie , plus loin des salles vastes et élevées, séparées les unes des autres par des murs de stalactites. Ici, ce sont des passages si étroits qu'on ne

peut les franchir qu'en rampant. Il est surtout un endroit où, pour continuer la route, il faut se coucher sur le ventre, marcher à reculons, la tête baissée le plus possible pour éviter de rencontrer des parois de roc. Heureusement on n'a que quelques toises à parcourir ainsi, bientôt on peut lever la tête sans craindre de se heurter ; car on se trouve dans une vaste enceinte, sous un dôme de sept cents pieds d'élévation. Sous cette voûte, à la lueur des torches, on voit des foules d'artolithes et de stalagmites, des parois de cristallisations chatoyantes, des cannelures de nuances diverses, de grands plis aux reflets prismatiques, des arcades ornées de franges érodées et inégales, étincelantes comme les cristaux d'un lustre ; enfin un tel mélange de formes fantastiques, qu'aux siècles des féeries, on aurait pu prendre cette grotte pour le séjour d'un être surnaturel. On eût cherché la divinité de ces lieux qui rappellent les lutins et les fées de Mélusine.

Nous suivîmes encore d'autres galeries. Souvent

des pointes de stalactites et des parois de rocs aigus ralentissaient notre course, qui se borna à la moitié de la caverne ; lieu où l'on trouve un puits que l'on dit être profond de six cents pieds. On voit sa large ouverture qui tient tout le passage de la grotte. Pour continuer notre route, il eût fallu passer une quarantaine de marches qui descendent et remontent au bord de cet abîme. Lorsque l'on pénètre ainsi sur l'autre bord, on suit encore plusieurs longues galeries ; puis on trouve un lac qui prend tout le reste de la caverne pour son lit. Après s'être prolongé une trentaine de pieds seulement, ce lac forme une chute et tombe de fort haut dans une vallée. L'an dernier un Anglais traversa la caverne entière ; arrivé près de ce lac, il le passa , après s'être fait attacher une lanterne sur la tête et des vessies sous les bras. Ayant pris un grand nombre de torches, les guides l'accompagnèrent jusqu'au bord, et ne cessèrent de lui éclairer la route que lorsqu'il leur eut crié qu'il était sorti sain et sauf de la grotte.

Les guides du pays donnent plus d'une lieue de long à cette grotte ; mais si le puits est au milieu, je crois cette longueur exagérée. Elle a encore deux autres galeries, mais les incrustations qui s'y sont formées empêchent d'y passer. Elles aboutissent à des ouvertures situées sur des escarpemens tout-à-fait inaccessibles.

Non loin du puits est une seconde rotonde pleine de brillantes concrétions. Nous remarquâmes surtout un grand aigle blanc en relief, que l'on dirait sorti de la main du sculpteur. Non loin de là, madame Bertrand, qui visita cette grotte, grava ces mots : *Gloire à Napoléon !* Sans doute ce roc étincelant, que n'a point décoré la main des hommes, peut faire songer au génie; tous deux sont de rares créations de la nature.

Nos pieds s'habituerent aux dalles glissantes, et nos regards à ce jour factice qui nous guidait. La température nous parut être environ de dix degrés au dessus de glace.

Enfin nous retrouvâmes l'entrée de la grotte, et par un soleil ardent, nous descendîmes à la chaumière auprès de laquelle la jeune Savoyarde, dont j'ai déjà parlé, roula un canon qu'elle tira pour nous faire entendre un écho admirable qui, après avoir ébranlé une longue ceinture de montagnes avec un long fracas, vint mourir près de nous avec le son que rendrait une harpe violemment heurtée.

Notre course à la grotte avait duré trois heures. Nous quittâmes l'élégante chaumière de mousse qu'entourent la pervenche et les fleurs empourprées de l'odorant cyclamen, qui fleurit à profusion sur les bords de l'Arve, et dont la jolie Savoyarde m'offrit un bouquet en me faisant ses adieux.

Ce chemin facile et incliné, que nous venions de parcourir, a été fait depuis peu à même le flanc du rocher. Naguère on ne pouvait arriver à la grotte qu'en montant une série d'échelles, dont le souvenir effraie encore les plus intrépides montagnards de ces contrées. Supposez, attachées bout à bout, une tren-

taine de grandes échelles dressées verticalement contre un roc élevé deux ou trois fois comme nos plus hautes tours ; car c'est ainsi qu'il fallait escalader les sept cents pieds qui séparent le sol de l'entrée de la grotte. M. de Saussure fit, pour la première fois, cette intrépide ascension le 26 juin 1764. Un berger qui lui servait de guide voulut lui prouver qu'anciennement des fées avaient été souveraines de ce pays , et qu'il n'en douterait plus s'il voyait leur ouvrage. M. de Saussure proposa de visiter la grotte dès le jour même ; mais le berger ne la connaissait que par tradition. A force de recherches, ils trouvèrent à Cluse un vieillard, le seul qui existât encore des douze habitans de cette ville, qui, dans leur jeunesse, avaient pénétré dans cette grotte. Ce vieillard était trop âgé pour servir de guide à M. de Saussure ; mais il lui raconta ainsi son expédition :

« La porte, située au milieu d'un rocher escarpé,  
 » est d'un accès difficile; mais dès qu'on y est par-  
 » venu, on entre facilement dans une grande gale-



» rie qui pénètre dans la montagne à une très grande  
 » profondeur. Cette galerie se divise en d'autres plus  
 » étroites ; on peut les parcourir sans danger ; mais  
 » il faut se garder d'un puits profond de plus de six  
 » cents pieds, dont l'ouverture se trouve au milieu  
 » de la plus grande de ces galeries. Je suis descen-  
 » du dans ce puits le sixième, pour y chercher un  
 » trésor qui devait s'y trouver, suivant une ancienne  
 » tradition confirmée par le bruit que rendaient les  
 » pierres qu'on y jetait. Ces pierres, après avoir sou-  
 » vent frappé les parois du puits, tombaient enfin  
 » sur quelque chose qui rendait le son d'un monceau  
 » d'or ou d'argent monnoyé. Déjà, avant nous, quel-  
 » ques personnes avaient tenté de s'y faire dévaler  
 » avec des cordes ; mais dès qu'elles étaient à une  
 » certaine profondeur, un grand bouc noir s'élevait  
 » du fond de l'abîme, leur mordait les jambes et les  
 » contraignait de se faire bien vite remonter. Pour  
 » écarter cet infernal gardien du trésor, nous nous  
 » réunîmes douze bourgeois de Cluse ; nous fîmes

» provision de reliques et de cierges bénis, et ayant  
 » mis un arbre en travers sur l'orifice du puits, six  
 » d'entre nous, soutenus par des cordes et dévalés  
 » par les six autres, descendirent sans accident au  
 » fond du puits; nous n'y trouvâmes que des cailloux  
 » qui rendaient ce bruit trompeur, deux bracelets  
 » de cuivre et quelques ossemens de chamois. A  
 » force de chercher, nous avons aperçu au fond du  
 » puits un passage très étroit, par lequel nous avons  
 » pénétré dans une espèce de salon spacieux, dont  
 » une moitié était sous l'eau et le reste à sec, mais  
 » sans apercevoir la moindre trace de trésor, en  
 » sorte que nous sommes revenus bien confus, es-  
 » suyant à notre retour les huées de toute la ville,  
 » qui était venue à notre rencontre. »

De ces galeries, dont parla ce vieillard à M. de  
 Saussure, une seule est restée praticable, les autres  
 étant envahies par des incrustations amoncelées par  
 le temps.



A une lieue de Maglan, nous sommes entrés dans la vallée de Salanches, puis nous avons terminé notre course à Saint-Martin , gros bourg élevé dans cette romantique vallée et dans une féerique position.

Pendant que nous soupions, il arriva plusieurs familles Anglaises, et une troupe nombreuse de jeunes quakers, ces imitateurs de l'extravagant George Fox. Ils avaient les cheveux très longs et plats, la tournure et le costume Germaniques, le grand bâton alpestre, l'air grave et le sac de voyage sur le dos.

Nous regardions encore la petite ville de Salanches et son étroite vallée. J'essayais de graver dans

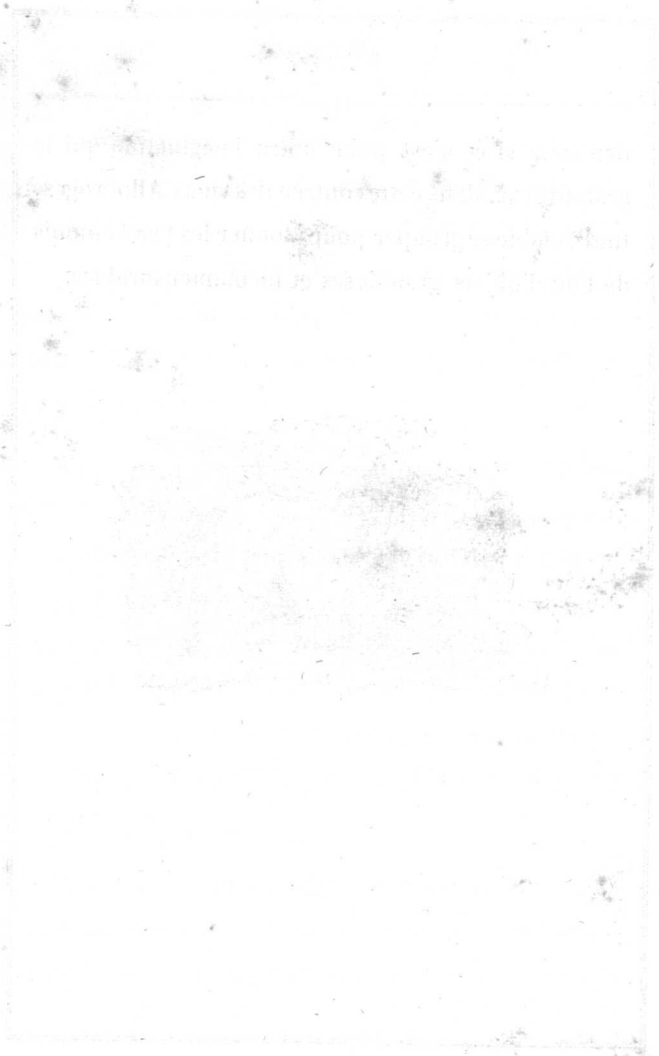
ma mémoire, ce beau point de vue de Saint-Martin. C'est là que la vallée s'élargit , et que de gigantesques sommités se dessinent dans les nuages. C'est ici, qu'avec leurs blancs frimas et leurs coupoles de glaces , s'élèvent le Mont-Varens, les aiguilles du Gouté et de Charmonez, toutes resplendissantes de neiges séculaires.

Au pied de ces masses , sont de frais îlots de sapins, que l'Arve enlace de ses ondes murmurantes, des pelouses vertes et toujours rafraîchies par la vapeur des cascades au bruit incessant. Là, quelques masures en ruine , quelques pans de murailles démantelées qui servent d'abri aux chèvres vagabondes. Plus loin , d'énormes rochers parés des lianes qui les revêtent , et de l'ombrage des mélèzes qui les couronnent.

Ces créations pittoresques, ce site abrupt, la courbure des collines , cette aspérité sauvage, ces monts anormaux, font un tableau si imposant, que l'on se

demande si ce n'est point notre imagination qui le grandit; car, dans cette contrée des vieux Allobroges, tout semble se grouper pour étonner les yeux éblouis de tant d'objets grandioses et incommensurables.





## LE MONTANVERT.



La route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites ; c'est comme si l'on marchait à une hauteur de deux mille pieds sur un toit d'ardoise : un faux pas, une distraction , et vous roulez jusqu'à la source de l'Arveyron , que vous entendez gronder au fond de ce précipice, et où vous précèdent, comme pour vous en montrer le chemin , les pierres à qui un simple déplacement fait perdre l'équilibre, et que dès-lors leur poids seul suffit pour entraîner.

— Alexandre DUMAS. —







24 septembre.



ous avons passé le bourg et le torrent de Servoz. Le chemin est encaissé dans de hauts rochers qui surplombent au dessus de la tête du voyageur.

Après être sorti de cet étroit et sauvage défilé, en tournant à gauche on quitte la vallée de Salanches et l'on entre dans celle de Chamouny, dont la longueur est de cinq lieues.

D'abord ce sont des bouleaux, puis des avalanches de pierres, puis des glaciers. Le plus beau de tous, par son éclatante blancheur, c'est celui des Bossons. Il remplit un profond ravin entre deux montagnes. On le voit descendre des sommités du Mont-Blanc. Uni à sa base, il pose ses cônes de glaces parmi des groupes de sapins dont les feuillages rembrunis font un contraste admirable avec les mille obélisques qui s'élèvent jusqu'à la base du géant des Alpes.

Arrivés au célèbre prieuré de Chamouny, on nous amena des guides pour gravir le Montanvert.

Après quelques instans de repos, nous avons traversé la vallée, où l'on voit des prairies et des champs bien cultivés. On monte à travers une forêt plantée de bouleaux et de mélèzes pour arriver près du vil-

lage des bois, au pied du Montanvert; là, on trouve une voûte de glace de cent pieds d'élévation. C'est du fond de cette arche que sort avec impétuosité le torrent de l'Arveyron. Les guides disent, qu'en hiver, cette voûte se détruit, que les sources de l'Arveyron diminuent et s'écoulent paisiblement de dessous la glace qui, alors, descend en douce pente jusqu'au niveau du sol; mais lorsque la fonte des neiges grossit le torrent, il ronge le glacier et l'arrondit en voûte. Cette voûte change souvent de forme, quelquefois elle s'écroule; mais bientôt il s'en forme une nouvelle.

Nous sommes remontés sur nos mulets pour gravir le Montanvert, pâturage élevé de plus de cinq mille pieds. Il s'étend au pied de l'aiguille de Charmoz, immédiatement au dessus de la vallée de glace.

Pour arriver au chalet de Montanvert, il faut, pendant près de quatre heures, gravir très-péniblement un sentier à pic, aux brusques détours, semé de rochers anguleux offrant des contours bizarres,

et continuellement hérissé de pierres roulantes. Cet étroit sentier, presque toujours taillé dans le roc, est ombragé de hauts sapins. Ce chemin n'est praticable qu'à pied ou à mulet; les chevaux n'auraient pas le pied assez assuré dans les chemins escarpés et dangereux des Alpes; tandis que les mulets, dont les relais sont toujours bien fournis, conduisent les voyageurs d'un pas ferme et hardi dans des sentiers rocailleux et impraticables aux chevaux.

C'est ici le cas de redire ces vers que, tout essoufflé, nous récitait l'un de nos compagnons de voyage :

C'est en vain qu'en grim pant, un faible voyageur  
Pense du Montanvert atteindre la hauteur :  
S'il n'a reçu du ciel la force nécessaire  
Et d'un jarret nerveux le secours tutélaire ;  
Si son astre en naissant ne l'a formé marcheur,  
En vain dans sa pesante et pénible lenteur  
Veut-il hâter sa course et ses marches tardives,  
Il s'arrête, accusant ses deux jambes rétives ;  
Et regardant alors tristement le sommet,  
Jure de ne jamais revenir sans mulet.



Depuis long-temps on a perdu de vue le glacier. Sous ses pieds on voit, entre les arbres, la vallée de Chamouny et l'Arve qui l'arrose ; mais plus tard le paysage change, la riante et fraîche vallée disparaît. On se trouve au bord d'un précipice rempli de glaces et de neiges, tout bordé de montagnes de granit, dont l'escarpement et la nudité effraient la pensée.

Nous arrivâmes au Montanvert. C'est là que l'on atteint cette mer de glace si vantée. La partie du glacier que l'on découvre a deux lieues d'étendue sur trois quarts de lieue de large. La hauteur de ces amas de glaces varie beaucoup. Quelles que soient la forme et la situation des glaciers, il n'en est aucun qui ne provienne d'un grand amas de neige imbibée

d'eau, laquelle, après s'être congelée pendant l'hiver, ne peut entièrement se fondre durant l'été. Pendant huit mois de l'année, les neiges s'accumulent dans ces hautes régions. Des avalanches de neige d'un poids énorme tombent incessamment du haut des montagnes circonvoisines au fond de la vallée où elles s'entassent, comme dans un bassin, en couches très compactes de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur, et comme une telle masse ne peut se fondre pendant l'été, la neige suivante en augmente encore le volume.

On divise les Alpes en hautes, moyennes et basses Alpes. Les Hautes-Alpes s'élèvent au dessus de la ligne des neiges, dont la hauteur, en Suisse, dépasse huit mille pieds. Les pics les plus élevés dépassent quatorze mille pieds : tels sont le Mont-Rose, le Fiensteraarhorn, la Jungfrau, d'où l'on découvre un horizon dont le rayon est de quarante à soixante lieues. Dans toute cette région, on ne voit que des sommités couvertes de neige ou de glace,

des parois de rocs décharnés, et dans les endroits abrités végètent quelques lichens et un petit nombre de plantes qui aiment le climat de la Sibérie. Les Alpes moyennes sont comprises entre la ligne des neiges et la limite des arbres ; leur élévation est d'environ six mille pieds au dessus de la mer.

Les chalets des Alpes ne peuvent être habités que pendant six semaines ou deux mois de l'année au plus, à cause du froid, et des neiges qui ont à peine le temps de fondre.

Les Alpes de la Suisse font partie de la grande chaîne des montagnes qui, du bord de la Méditerranée près de Nice, s'étendent vers Genève, d'où, se détournant du côté de l'orient, elles vont faire un arc énorme en rejoignant la mer près de l'Istrie.

Les guides assurent que dans la chaîne des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'aux limites du Tyrol, on compte plus de quatre cents glaciers, dont seulement un petit nombre n'ont qu'une lieue de longueur, tandis qu'il en est une multitude dont la lon-

gueur est de six à sept lieues , sur près d'une lieue de largeur , et sur cent à six cents pieds d'épaisseur. On a essayé de calculer d'une manière approximative l'étendue de ses surfaces , et l'on a trouvé que la partie des Alpes , entre le Mont-Blanc et les frontières du Tyrol , doivent former une mer de glace de plus de cent trente lieues en carré. Tels sont les réservoirs intarissables qui alimentent les principaux fleuves de l'Europe.

Le savant de Saussure est le premier qui se soit hasardé à traverser la mer de glace.

Les personnes qui n'osent gravir le Montanvert peuvent cependant voir une partie de ces glaciers, pourvu qu'elles aillent jusqu'à une élévation nommée le Chapeau.

Il est dangereux de marcher sur les glaciers , parce qu'au dessous , même en hiver , souvent il passe des courans d'eau qui coulent entre les glaces et le fond qui les porte.



Je ne me trouvais nullement fatiguée de la course qui, pourtant, faisait un grand contraste avec mes habitudes paresseuses ; il ne me semblait pas impossible de gravir la cime du Mont-Blanc, ni de traverser la mer de glace. Je sentais ma poitrine se dilater de bonheur en respirant l'air vif des Alpes. J'aurais voulu escalader le Cayambé et le Chimborazo d'Amérique, sauter d'un seul bond les vingt-quatre mille pieds du Dawalagiri d'Asie ; à défaut d'un chemin pour aller dans la lune, j'aurais entrepris de faire au moins le tour du monde.

Empressée de voir de plus près cet océan de frimas qui se déroulait à mes pieds, pendant la petite halte au chalet, je partis seule et descendis le revers du roc pour atteindre la mer de glace. Pour y parvenir, je suivis un sentier à pic, bordé de buissons de rosiers des Alpes, puis je passai sur un amas de cailloux qui s'appelle Moraine du glacier. Je sautais comme une chèvre en descendant de roche en roche sur cette Moraine ; quelques pas de plus et je mar-

chais sur le glacier , lorsque je vis nos guides accourir après moi et me crier de ne plus faire un seul pas. Effectivement, deux toises plus loin il était fort scabreux de s'aventurer au hasard sur un pareil sol. En le parcourant, on me fit remarquer d'horribles crevasses, au fond desquelles on entend courir des rivières. Cette vue calma un peu mon désir de devancer nos guides.

Mais comment décrire ce que l'on éprouve? Ces pyramides, ces grandes crêtes, ces tours percées, ces lits de torrens creusés dans des canaux de glace, ces fentes prêtes à vous engloutir, ces gradins aux sommets inaccessibles, ces imposantes et majestueuses horreurs, ces labyrintes de neiges, ces effroyables craquemens qui retentissent sous vos pas, le lointain écho des rochers qui se brisent ; tout donnerait le vertige à la tête la plus ferme en remplissant l'ame d'une terreur indéfinissable. Avec quel ravissement on voit ces régions du tonnerre et cette mer de glace si vantée, ces énormes glaciers dont les

puits sans fond ne rendirent jamais les imprudentes victimes qui osèrent se jouer sur leurs bords. Ici, l'azur foncé du beau ciel d'Italie se déploie sur votre tête, tandis que vous foulez des frimas semblables à ceux du Groenland, et des flots gelés comme ceux de la Nouvelle-Zemble !

Quelle immense étendue de glaciers étincelans des rayons du soleil ! que ces géans de l'hiver, ornés de leurs teintes transparentes, sont admirables ! Pourtant il nous fallut quitter cette glace antique comme l'univers, brillante comme aux premiers jours du monde !

En cueillant la rose des Alpes, nous gravâmes lentement les rochers de la Moraine pour revenir au joli plateau du Montanvert, si frais, si fleuri ; encaissé dans des montagnes si arides, si élevées. Nos mulets paissaient près du chalet où l'on nous fit du feu. Comme, même dans les plus belles nuits d'été, il gèle sur ces hautes régions, le froid se faisait

vivement sentir , quoique le soleil fût encore dans sa force.

Avant de partir , nous mangeâmes des fraises des Alpes qui mûrissent là sous l'abri d'une roche pour le voyageur altéré , et lui font bénir le Créateur qui prépare ces dons parfumés jusqu'au sein d'une nature si sauvage.

Depuis deux heures nous descendions le Montanvert , et , comme Florian , je puis m'écrier joyeuse : « Moi aussi , j'ai vu le Mont-Blanc et la mer de glace , et les sources de l'Arveyron ! »

Nous nous sommes reposés un instant près de la fontaine où Florian s'assit , en juillet 1788 , pour écouter le récit des amours de la naïve Savoyarde ; puis il fallut , bien à regret , quitter la fontaine de Claudine.....

Ecoutez ! nous dirent nos guides , écoutez ! Et nous entendîmes le tonnerre prolongé d'une avalanche qui roulait dans une gorge voisine de celle que nous descendions.

A la fin de l'été, quand les neiges sont molles, les avalanches sont beaucoup plus fréquentes. Elles s'annoncent presque toujours par un bruit sourd et effrayant, assez semblable à celui du tonnerre, ce qui fait que le voyageur a quelquefois assez de temps pour trouver son salut dans une fuite précipitée.

Les avalanches ont causé des malheurs sans nombre aux habitans des montagnes de toute la chaîne des Alpes, et il est rare qu'une année se passe sans que les neiges envahissent de nouvelles contrées.

De retour pour souper à Chamouny, nous goûtâmes son miel si réputé; il est aromatique, blanc et perlé comme du sucre.

On dit que la cime du Mont-Blanc est juste en ligne droite à deux lieues et un quart du prieuré de Chamouny; mais celui dont les yeux ne sont point exercés à l'effet des vues alpestres, pourrait croire le Mont-Blanc placé tout au plus à cent pas de l'hôtel, surtout le soir l'illusion est complète.

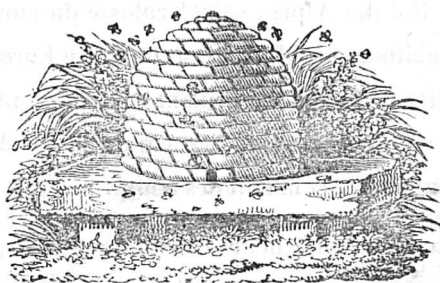
Ce qui m'a le plus étonnée, c'est d'avoir vu toute

la terre plongée dans les ténèbres , tandis que le haut de la montagne restait seul éclairé comme pendant le jour.

Je passai d'enivrantes heures à ma fenêtre , ne pouvant cesser d'admirer ce grand spectacle de la nature qui , pour moi , devait si vite rentrer dans l'idéal. Voyez plutôt : la nuit enveloppait le vallon, seules , les sommités du Mont-Blanc étaient éclairées; dans leur course aérienne , il me semblait voir les astres se reposer sur leurs cimes , et le nom de l'immortel Saussure gravé partout. Alors je me disais : Le voilà donc , ce Mont-Blanc , avec ses imposans dômes de neige , ses énormes aiguilles , ses longs bandeaux de glaces , ses frimas contemporains des premiers siècles du monde , ses montagnes entassées les unes sur les autres , et dont les sommets ne s'usent point dans les tempêtes ! Magnificence de la nature qui ravit l'esprit étonné , comme tu peins à nos yeux la puissance d'un Dieu suprême , de celui qui groupa tes rocs immensurables dont le poids ne fatigua pas

plus sa main divine, que la plus faible branche de ramée ! Dôme majestueux qui , pendant l'espace infini des temps , brilles avec la même splendeur et déploies avec la même pompe tes blancheurs éclatantes. Roi des Alpes , salut ! colosse du monde que nous habitons , sublime géant de notre Europe , durant cette nuit étoilée , brillant comme un phare au milieu des ténèbres , tu me parais le fantôme des vieux âges perceant la nuit des temps.

Encore quelques heures et je ne verrai plus les derniers feux du jour dorer la cime de tes rochers sauvages ! Moi , faible être de la création , fragile anneau de la chaîne du monde , bientôt je ne serai plus qu'une poussière sans souvenir ; mais les siècles à naître , qui dorment dans l'avenir , t'enverront encore , pour t'admirer , des âmes enthousiastes et rêveuses comme la mienne.





## LA VALLÉE DE CHAMOUNY.



Là , mon œil vagabond flottait , flottait sans cesse  
Sur les cressons épars en touffes épaissies ,  
Sur le jonc murmurant qu'un souffle d'air abaisse  
Et sur les flots d'azur dans la mousse éclaircis.

— J. LAINÉ. —

# THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY

JOHN F. JOHNSON

OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

AND

JOHN F. JOHNSON



LE lendemain de notre course au Montan-  
vert était un dimanche. Nous allâmes à la  
messe à l'église de Chamouny, où nous

vîmes ces bons Savoyards à l'ame si pleine de droiture et de probité. Dans ce pays, la vie patriarcale n'est point encore une fable des vieux siècles.

Cette riante vallée de Chamouny portait autrefois le nom de la Vallée Maudite. On la croyait habitée par des sauvages ; nos guides nous dirent que c'est le célèbre voyageur Pococke et l'Anglais Windham qui , les premiers , donnèrent au monde des notions sur une contrée qui n'est qu'à vingt lieues de Genève. C'est en 1741 qu'ils la découvrirent, après s'être armés jusqu'aux dents, et ils furent bien étonnés d'y trouver les meilleures gens du monde.

Le prieuré de Chamouny est un grand et beau village situé au bord de l'Arve, sur le penchant du Mont-Bréven.

Dans ces vallons de la Savoie, l'hiver dure huit mois , depuis octobre jusqu'en mai. La neige s'amoncelle fort haut , alors on se réunit en famille pour passer les longues soirées d'hiver dans la grand'chambre au poêle. Les femmes content des

histoires en filant le lin. Les hommes travaillent à des ouvrages en bois. Du pain dur d'avoine, bouilli avec des pommes de terre, un peu de lait de chèvre, du fromage, des pommes sauvages cuites sous la cendre et l'eau du glacier voisin, voilà tout ce qui compose les repas des Chamouniens. Pendant leur long hiver, ils habitent le fond de la vallée. L'été, ils occupent leurs chalets établis sur le revers des montagnes. Quand la froidure se dissipe, ils font sortir leurs vaches et leurs chèvres de l'étable, montent ensemble à leur plateau tant chéri, et saluent de leurs chants joyeux le retour aimé du printemps; puis alors, comme les oiseaux voyageurs, comme l'hirondelle annonçant les beaux jours, les jeunes Savoyards et les petits porteurs de marmottes arrivent en courant, et décousant leurs poches de bure, joyeux et avides des baisers de leur mère, ils jettent sur ses genoux les quelques pièces d'argent acquises par leur travail de l'hiver.

Les montagnards de la Savoie sont en général

petits et ramassés , mais fort alègres ; leur esprit est vif et gai. Ils saisissent promptement les ridicules des étrangers et contrefont surtout les Anglais d'une manière plaisante. Les guides sont tous choisis par le gouvernement. Une plainte d'impolitesse ou d'inattention les ferait casser de leur place ; mais les voyageurs n'ont jamais qu'à se louer de leur prudence et de leurs soins. Ils possèdent presque tous une teinte d'histoire naturelle , sont très-intelligens, d'une prévenance remarquable et s'expriment en bon français. Voici des détails que je dois à mon guide sur le pays : « Notre vallée est très-froide , les » gelées blanches n'y cessent même pas pendant les » plus belles nuits d'été , aussi l'on n'y sème point » de froment , parce qu'il n'aurait pas le temps d'y » mûrir depuis la fonte des neiges jusqu'à leur retour. On récolte du lin , de l'avoine , de l'orge , » des fèves et des pommes de terre ; mais tout cela » en petite quantité , parce que l'on ne peut cultiver » que la partie inférieure de la vallée. On n'y voit

» ni chênes, ni châtaigniers, ni noyers, ni aucun  
 » arbre fruitier cultivé. Les pommiers, cerisiers et  
 » pruniers qui y croissent sont tous d'espèces sau-  
 » vages. Les plus actifs d'entre nous cueillent et font  
 » sécher les feuilles de frêne pour les donner aux  
 » vaches pendant l'hiver, et vont recueillir du foin  
 » dans les prairies inaccessibles aux bestiaux; mais  
 » ceux qui n'ont point de pacages, peuvent à peine  
 » ainsi nourrir une vache et beaucoup n'ont que des  
 » chèvres. Les plus riches montagnards possèdent  
 » ici des prairies et des chalets à différentes hauteurs.  
 » Ils vivent en hiver au fond de la vallée, ils la quittent  
 » au printemps, montent graduellement à mesure  
 » que la chaleur fait pousser l'herbe dans les pâtu-  
 » rages élevés, et, par les mêmes gradations, ils re-  
 » descendent ensuite aux approches de l'automne. »

Mon guide me parla aussi de l'intrépidité des chas-  
 seurs de chamois, exercice qui, pour beaucoup, est  
 une véritable passion; mais cette passion offre de si  
 grands dangers que, malgré leur courage, un grand

nombre d'entre eux périssent dans ces courses aventureuses. Partis avec leur carabine, des crochets de fer, une petite hache, la gourde à eau-de-vie et le havre-sac garni de pain dur et de fromage, les montagnards, à la piste du chamois, passent souvent plusieurs jours de suite dans ces régions glacées et dans ces hauts bastions neigeux. Pendant ce temps leurs mères, leurs femmes sont livrées à de cruelles inquiétudes et n'osent dormir, dans la crainte de les voir paraître en songe ; car, affirmait mon guide, lorsqu'un chasseur de chamois périt dans un glacier, sous une avalanche ou sur quelque roc ignoré, il revient la nuit dire où est son corps, afin qu'on lui donne la sépulture.

Voici une histoire, arrivée il y a déjà long-temps, et que mon guide me dit avoir lue dans l'ouvrage de M. de Saussure ; elle fait voir combien cette chasse peut occasionner de querelles entre les montagnards :  
« Un jeune homme de Chamouny poursuivait un cha-  
» mois qu'il venait de blesser mortellement. Deux



» chasseurs Valaisins tirèrent sur ce chamois et ache-  
 » vèrent de le tuer. Suivant les lois de la chasse, cet  
 » animal n'en appartenait pas moins au Savoyard qui  
 » l'avait blessé le premier, et, comme il en était plus  
 » près, il courut, le prit et le chargea sur ses épaules.  
 » Les Valaisins, postés au dessous de lui, et qui ne  
 » pouvaient pas aller droit au chamois, à cause d'un  
 » escarpement qui les séparait, lui crièrent de poser  
 » ce chamois, et firent en même temps siffler une  
 » balle à ses oreilles; il continuait cependant de  
 » l'emporter, lorsqu'une seconde balle vint encore  
 » passer tout près de lui, en sorte que ne pouvant  
 » pas s'enfuir bien vite par un mauvais chemin, ni  
 » leur riposter, parce qu'il n'avait plus de poudre  
 » ni de balles, il abandonna le chamois; mais comme  
 » il avait le cœur plein de rage et altéré de vengeance,  
 » il fut se cacher dans un endroit d'où il pouvait ob-  
 » server les Valaisins. Il jugea bien que la journée  
 » étant très-avancée, ils ne pourraient pas retour-  
 » ner chez eux, et qu'ils coucheraient dans quelque

» chalet du voisinage , que les troupeaux venaient  
 » d'abandonner. Cela arriva comme il l'avait prévu ;  
 » il remarqua bien le chalet dans lequel ils s'étaient  
 » retirés , s'en alla de nuit au village , qui était à  
 » deux lieues de là , y prit des balles et de la poudre ,  
 » chargea son fusil à deux coups , remonta au chalet ,  
 » s'en approcha , vit par les joints les Valaisins qui  
 » avaient allumé du feu auprès duquel ils se chauffaient ,  
 » passa sa carabine au travers du joint , et il  
 » allait lâcher successivement ses deux coups et les  
 » tuer l'un après l'autre , lorsque tout à coup il réfléchit  
 » que ces deux hommes n'ayant pas pu se confesser depuis  
 » qu'ils avaient tiré sur lui , s'ils mouraient venant de  
 » pécher mortellement , ils seraient par conséquent damnés.  
 » Cette réflexion le toucha si fort qu'il renonça à son projet ,  
 » entra brusquement dans le chalet , leur dit ce qu'il avait fait  
 » et le danger qu'ils avaient couru. Ils en furent si frappés  
 » qu'ils le remercièrent de les avoir épargnés , avouèrent  
 » leurs torts et partagèrent le chamois avec lui. »

La conversation de mon jeune guide m'amusait beaucoup et je ne la laissais pas tomber. Dès la veille, en descendant le Montanvert, il arrêta plus d'une fois le pas du grand et vigoureux mulet que je montais, afin de me laisser tailler le crayon avec lequel, tout en cheminant, j'écrivis les récits qu'il me faisait; il m'apprit aussi le chant des chasseurs de chamois, dont voici les paroles :

Dans les Alpes, quel délice,  
Au vallon je me déplaïs.  
Malgré que l'on m'avertisse  
Des dangers du précipice,  
Mes amis, je vous répons,  
Tout m'attire sur les monts.



Dès que paraît la lumière  
Je vais chasser le chamois.  
De ma femme, la prière,  
Ne peut changer ma carrière;  
Je lui dis que dans tout lieu  
Sur nous veille le grand Dieu.



Fût-il encor plus sauvage  
Ce formidable glacier,  
Fût-il profond davantage,  
J'en tenterais l'abordage,  
Si je savais quelquefois  
Y rencontrer le chamois.



De là, plus d'un téméraire,  
Roula dans l'éternité,  
Plongeant, par ce sort contraire,  
Dans le deuil, enfans et mère;  
Ainsi l'ordonne le sort,  
Partout on trouve la mort.



Sous l'avalanche profonde,  
Hélas! il est englouti.  
Pour sortir de ce bas-monde,  
Il ne faut qu'une seconde;  
Vous le rejoindrez un jour  
Dans le céleste séjour.

Nous nous sommes promenés long-temps dans le bourg de Chamouny , et nous avons eu le bonheur d'y rencontrer le célèbre Jacques Balmat , vénérable vieillard à l'air encore vif et robuste , qui , avec le docteur Paccard , eut la gloire d'atteindre le premier le sommet du Mont-Blanc. Ce fut quelques jours après, que M. de Saussure suivit leurs traces, le 7 août 1786 , et trois jours après son départ du pied de la montagne , il atteignit le sommet du géant des Alpes , dont le rayon d'horizon , dit-il , a soixante-huit lieues. M. de Saussure prétend aussi que de cette hauteur , si les Apennins ne bornaient pas cet horizon du côté de Gènes, on pourrait découvrir jusqu'à douze lieues en avant sur la Méditerranée , et M. Bourrit assure que , du même point de vue , il a distingué une partie de cette mer.

A Lyon , on voit le Mont-Blanc dans toute sa beauté , on le voit aussi de Dijon , et même, dit-on, de Langres , soixante-cinq lieues en ligne droite.

M. de Saussure crut aussi le reconnaître sur les montagnes de Caume au dessus de Toulon.

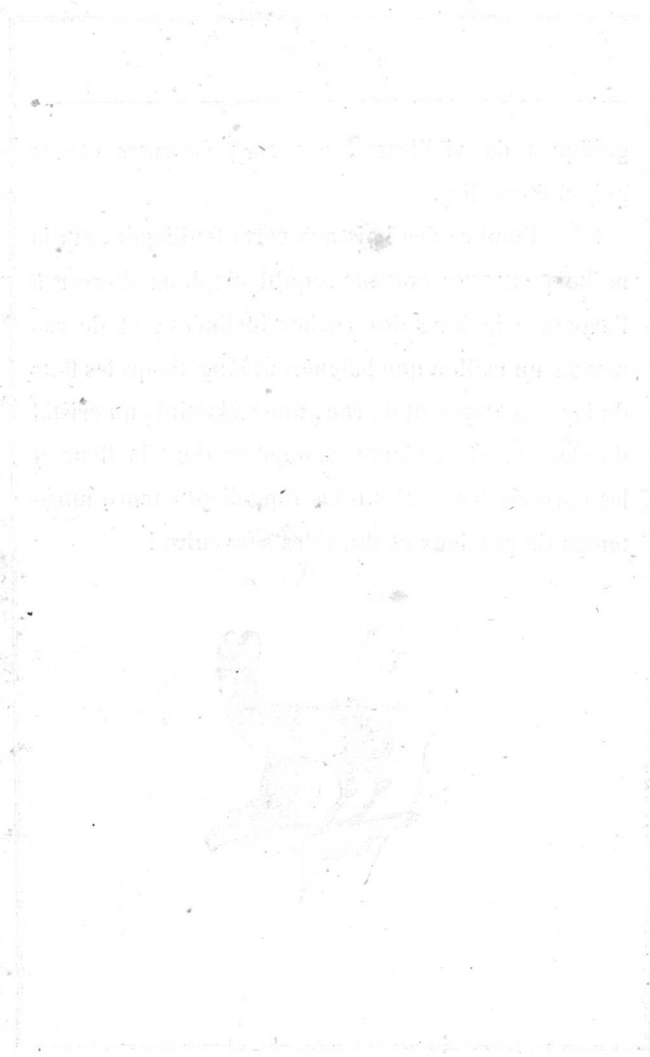
On nous fit voir deux beaux chamois demi-appri-voisés que je caressai , puis nous visitâmes plusieurs cabinets remplis des productions des Alpes. Comme souvenir du voyage , M. D..... m'offrit une collection complète des minéraux du Mont-Blanc ; elle est composée de cent quarante pierres.

Oublieuse du temps qui fuyait , je me promenais avec délices dans ce frais vallon de Chamouny, dont le nom fait rêver. Le jour disparaissait lentement. Dans le creux des roches anguleuses , je croyais voir des Gnomes accroupis , et , au dessus de leur tête, voltiger les ombres fantastiques dont mon imagination se plaisait à peupler ces masses gigantesques. Je regardais ces chalets épars sur des lits d'avalanches , ces vertes prairies coupées par de longs pans de glaces , ces masses noires granitiques , ces rosiers touffus des Alpes , ces buissons dorés de l'argousier , ces sombres forêts, ces hauts mélèzes ma-

gnifiques de vieillesse , ces rocs énormes et ces neiges éternelles.

Sous l'ombre des bois aux verts feuillages , sur la molle pente des coteaux , qu'il est doux d'errer à l'aventure le long des roches inclinées , et de ramasser un caillou que baignèrent long-temps les flots du lac , un fragment de roc , une stalactite , un cristal du glacier , et la plante champêtre dont la fleur et les corolles desséchées nous rappellent encore long-temps de gracieux et durables souvenirs !







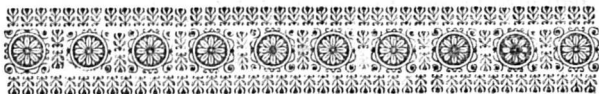
## ENTRÉE DANS LE VALAIS.



Puis voici la montagne et ses fraîches merveilles,  
Les chalets, les moissons, les troupeaux, les abeilles,  
La danse des bergers, leurs rustiques accords.

— Edmond de CHAVOY. —





26 septembre.



PRÈS un jour de halte, il fallut quitter le riant Chamouny. Nous sommes partis en voiture. Après une demi-heure de marche, nous passâmes un pont sur l'Arve, qui, dans cet en-

droit, coule sur un fond plat. Une demi-lieue plus haut, au hameau des Prés, non loin d'une chapelle appelée les Times, il nous fallut laisser la voiture et monter sur nos mulets. Dans cet endroit, la vallée devient étroite, montueuse et pénible; il faut ainsi cheminer une heure parmi des débris de montagnes éboulées.

A deux lieues du Prieuré, on trouve encore l'Arve. On laisse sur la droite le village d'Argentière et son beau glacier que l'on voit descendre dans la vallée. Une lieue plus loin on trouve le passage de Trélefan; c'est là que l'on quitte la vallée de Chamouny pour entrer dans celle de Valorsine. Après avoir longé cette vallée, on passe les limites de la Savoie que l'on quitte alors pour entrer dans le Bas-Valais. Ici, Sardes et Valaisins peuvent se donner la main; aucun douanier ne vient surveiller les passans.

Bientôt on franchit le pont du torrent Noir, et l'on entre dans l'étroit sentier de la Tête-Noire. Plus loin on voit une énorme roche détachée de la

montagne, et qui ne laisse plus qu'un étroit passage entre elle et le bord glissant du torrent. Ce rocher est excavé, et peut servir de toit à tout une famille. Là, sont attachées trois inscriptions en langues différentes, savoir : en Allemand, en Français, et en Anglais; elles apprennent au voyageur que ce rocher s'appelle Barnerose, et qu'il est la propriété d'une dame Anglaise qui le paya trois cents francs au canton Valaisin. On dit que, non loin de là, cette dame avait marchandé un petit lac; mais que n'ayant pu voir le propriétaire, elle avait ajourné l'emplette à un autre voyage.

A une effroyable profondeur, le torrent bruissait à pic à nos pieds dans une gorge étroite, qui souvent est cachée par des rochers tombés du haut de la montagne. On dit que les passages de cette rivière sont fort dangereux. Mon guide m'apprit que ce torrent était noir, depuis qu'un esprit malfaisant s'était baigné dans ses eaux, et qu'elles redeviendraient blanches si l'esprit venait s'y baigner de

nouveau ; mais c'est en vain que les échos attristés répètent au loin les hurlemens des flots furieux qui mugissent au fond de la vallée , le génie de ces forêts sauvages ne reparaît plus sur ces redoutables bords. Là sont des amphithéâtres de rochers qu'il faut gravir pendant des heures entières , et ce n'est pas sans effroi que l'œil contemple la hauteur de ces montagnes : car , dans cette vallée , tout est dessiné à grands traits ; la nature y est sauvage , âpre , rude , gigantesque.

Le sentier de la Tête-Noire est établi sur les bords glissans de rochers noirs recouverts d'épaisses forêts de sapins. De Barnerose, il nous fallut franchir le Mâpas. Ce Mâpas est un passage étroit qui borde le torrent, il est difficile et formé d'escaliers dont les marches sont hautes , irrégulières , glissantes et étroites. Après , on descend une pente couverte de débris de rochers , puis on passe le torrent et la vallée de Trian. Ce torrent a douze pieds de largeur , et du pont, au niveau de ses eaux

bruyantes, ce sont des rocs coupés à pic, de six cents pieds d'élévation. Au fond du vallon est une mauvaise cahutte enfumée, où nous avons dîné.

Remontés sur nos mulets, nous gravîmes pendant une heure et demie pour passer le col de la Forclaz, où l'on traverse de longues voûtes percées dans le roc; ensuite nous avons fait plusieurs lieues sous un dôme de hauts sapins et de grands mélèzes qui berçaient sur nos têtes leurs rameaux alongés.

Ainsi que la vallée de Trian, la Forclaz ne retentissait que de la voix des torrens. Leur sombre profondeur, l'escarpement de ces monts prodigieux, le jour douteux qui semblait ne passer qu'à regret sa lumière entre les grands mélèzes, le chemin étroit, toujours bordé de précipices; tous ces grands mouvemens de la nature, toutes ces horribles merveilles ne peuvent jamais être qu'imparfaitement décrites.

Du haut de la Forclaz, on ne voit que des forêts et des prairies; mais en descendant on aperçoit la

longue vallée du Rhône , que ce fleuve arrose dans toute sa largeur.

Au risque de rouler avec les rochers qui se détachaient sous les pas de nos mulets, il fallait bien rester dessus, car la descente de la Forclaz dure plus de deux heures. Elle est continuellement rapide et toujours semée de pierres roulantes et aiguës. Le soleil d'automne descendait lentement sur les branches, et dorait les arbres jaunissans de la colline. Il faisait très chaud, mais les sapins nous ombrageaient, puis à mesure que nous descendions, des hêtres leur succédaient, ensuite de grands noyers. Alors le paysage paraît moins sauvage, par degrés il devient plus champêtre et plus doux , la vallée s'élargit et ressemble à un jardin coupé de canaux.

Le Valais est enclavé dans les gorges des plus hautes montagnes de la Suisse , qui , très rapprochées à Saint-Maurice , se divisent et se rejoignent à l'autre extrémité du Valais , près du Saint-Gothard.

Le Valais est le canton le plus chaud de la Suisse,



la vigne y prospère , et les fruits y mûrissent bien. Le sol est fort bon , toutes les céréales y abondent , et l'on y voit de beaux et gras pâturages où l'on élève de belles vaches et de grands mulets que l'on exporte en Lombardie ; puis il en faut aussi beaucoup pour l'usage des habitans du Valais et pour le transport des objets de commerce qui traversent le Saint-Bernard ; ces objets consistent en minerais , en fromages , lins , bleu-d'émail , liqueur de Gentiane , etc. , etc.

Sion est la capitale du Haut-Valais. Elle est bâtie sur la rive du Rhône. Les habitations des Valaisins n'offrent pas le même aspect de propreté que celles des autres cantons Suisses.

Enfin , après une journée de marche pénible , nous sommes arrivés à la chute du jour à Martigny , l'ancien Octodorus des Romains. Cette ville est située au pied de la gorge du mont Triant. Elle fut souvent dévastée par les guerres et les inondations de la Drance , torrent qui prend sa source au grand Saint-

Bernard, et qui, après avoir suivi la gorge de Saint-Branchier, se jette dans le Rhône à Martigny.

Ce pays est situé dans une vaste et longue allée où le climat est chaud et l'air épais. C'est dans cette contrée que l'on trouve tant de misérables affligés du crétinisme ; malheur dû, sans doute, à la putridité des eaux stagnantes qui croupissent dans cette vallée plate, humide et malsaine.

Dans les hameaux qui approchaient de Martigny, les êtres sains, de ces villages, étaient probablement occupés aux travaux des champs ; car, en passant devant les maisons, nous ne vîmes que des idiots aux regards stupides, aux lèvres pendantes, au teint plombé, et aux goîtres énormes. A peine ces malheureux peuvent-ils articuler quelques sons. Leur intelligence est tellement épaisse, que les imbéciles des autres pays pourraient passer pour de beaux esprits en comparaison de ceux-ci. On est tenté de croire qu'un mauvais génie est venu changer, en ignobles animaux, cette partie de la race des hommes ;

car, dans la physionomie de ces dégoûtans et infortunés crétins , qui vous inspirent un sentiment de répulsion , c'est à peine s'il reste quelque chose ayant l'air d'appartenir à l'espèce humaine.

Cette vue de nos semblables, si dégradés, me causa un véritable effroi et une tristesse que je ne pouvais éloigner.



Déjà l'on annonçait la neige qui devait bientôt venir encombrer le chemin ; mais le temps restant toujours au beau, les guides consultés , affirmèrent qu'en se hâtant, on pourrait aller au Saint-Bernard. Notre course avait été pénible ; les deux journées qu'il faudrait encore employer pour aller à l'hospice et en revenir, ne devaient pas être plus douces ; mais la crainte de voir le temps changer me fit décider le départ pour le lendemain , dès le point du jour.



Après quelques heures de sommeil, je fus réveillée

par un bruit de clochettes longuement répété. C'était un troupeau de deux cents chèvres que l'on amenait de tous côtés sur la place de Martigny, d'où elles partent chaque matin, et suivent un chévrier qui les mène dans la montagne où elles se dispersent le jour. Le soir on les réunit au son du cor des Alpes ; elles reviennent ensemble à la ville et aux hameaux voisins, apporter le lait de leurs fécondes mamelles.

Rien n'est joli à voir comme ces troupeaux de chèvres agiles , à la longue barbe , à l'air vif et intelligent. Ces gracieux et légers animaux semblent avoir conservé, pour eux seuls, la santé et l'entendement qu'une nature marâtre s'est plu à refuser aux pauvres habitans de ces vallées.

Non loin de Martigny, on voit encore les traces de l'affreux dégât causé, il y a plusieurs années, par le débordement de la Drance , qui dévasta neuf lieues de terrain et le couvrit de débris de maisons , de rochers et de sapins déracinés. Au haut du vallon on distingue un vieux pan de muraille où s'élevait jadis

un château féodal ; mais on n'y voit plus la tourelle où flottaient les étendarts blasonnés. Là , plus de trophées appendus aux lambris , nul bruit de cliquetis d'armes ni de piaffemens de destriers , nul châtelain menant joyeux déduit, moult joie et grande liesse, devisant de combats et d'amour; nul Ménestrel disant fabliaux , sirventes et gais tensons ; mais des ruines ! Les ruines : fantôme des vieux temps; livre ouvert pour qui sait y lire des pensées écrites sur la pierre et sur les débris ; leçon qui nous apprend que tout s'abîme et disparaît comme un vaisseau qui sombre à l'horizon lointain. Si les ailes de l'ame nous amenaient plus souvent près des ruines, là, peut-être, écouterions-nous mieux sonner les heures de la vie.



un grand nombre de personnes  
ont été obligées de se retirer  
dans les lieux les plus reculés  
pour échapper aux dangers  
de la peste. Les autorités  
ont pris toutes les mesures  
nécessaires pour empêcher  
la propagation de la maladie.  
Les malades sont soignés  
dans des hôpitaux spéciaux  
et les corps sont enterrés  
rapidement. La situation  
est très grave, mais on  
espère que les mesures  
prises permettront de  
contrôler l'épidémie.



## Le grand Saint-Bernard.



Je crus apercevoir un homme assis sur le prolongement de mon banc.

« Qui est là , dis-je ? » Mon guide se mit à rire. « Ce voisin-là » ne vous cassera pas la tête de son babil , me dit-il ; il est ici » depuis trois ans. Le froid l'a surpris à cette place , et il y est » resté. »

— Sa tête appesantie allait chercher sur un chevet de glace un sommeil précurseur de la mort. Tout à coup , il croit entendre quelque bruit.... la voix d'un chien se fait entendre : cette voix , c'est un signal de salut.

— Combien j'admirai le dévouement de ces pauvres moines ignorés , dont les services , confondus dans une commune obscurité , ne donneront aucune gloire à leurs noms.

— Aucune végétation n'en diminue l'horreur. Excepté , quand les tempêtes bouleversent et amoncellent les neiges contre les vitraux glacés de l'hospice , tout est silencieux.

—Le baron D'HAUSSEZ.—

( Le Saint-Bernard. )

## Le grand Saint-Bernard.

Le grand Saint-Bernard est un homme assis sur le prolongement de son

bande.

— Qui est-ce, dis-je ? — Mon guide se mit à rire, « Ce n'est pas la tête de son dabbé, mon dabbé ! » dit-il, « depuis trois ans, le grand l'a remplacé à cette place, et il y est »

à l'heure.

— Sa tête apparaît à l'endroit où un cheval de glorieux un remède pour le mal. Tout à coup, il était en-  
tendu quelque bruit... le vent d'un chien se fait entendre :  
celle voix, c'est un signal de salut.

— Combien l'animal le démentement de ses paroles ne l'ait-  
ignorer, dans les sermons, quel rôle il joue dans la vie de  
cité, ne l'ont pas encore appris à leur connaissance.

— Aucune végétation dans l'histoire, l'histoire, l'histoire, quand  
les tempêtes bondissent et les vents se lèvent, les vi-  
vants glissent de l'écorce, tout est silencieux.

— Le grand Saint-Bernard.

( Le Saint-Bernard. )





ous sommes partis de Martigny dans un char du pays, attelé de deux mules.

On suit quelque temps une route belle

et large, puis on entre dans la gorge de Saint-Branchier : passage de deux lieues de long sur quatre-vingts pas de large, et dont la plus grande partie est occupée par la Drance.

A l'extrémité de cette gorge, on entre dans la longue vallée d'Entremont, et l'on monte l'espace de deux lieues dans un chemin rapide et glissant. On passe la Drancè, puis on arrive au village d'Orsière, où nous laissâmes notre voiture ; au-delà le chemin étant impraticable en char.

Installés sur nos mules, nous gravâmes encore pendant deux heures ; puis, laissant le village de la Drance sous nos pieds au fond de la vallée, nous dînâmes au chalet enfumé de Liddes, d'où nous partîmes pour le hameau d'Alève. Dans ce lieu, où la vallée devient fort étroite, le pays déjà sauvage n'est pas tout-à-fait désert, les pentes des montagnes étant encore cultivées.

D'Alève on voit parfaitement la pyramide détachée du Mont-Vélan, dont la cime neigeuse, élevée de

plus de dix mille pieds , paraît en ligne presque directe. A une lieue de Liddes on trouve le dernier village du Valais , sur la route d'Italie ; il se nomme Saint-Pierre.

Bientôt nous ne vîmes plus que quelques rares cahuttes écrasées sous leur toit de dalles.

A une lieue de Saint-Pierre on trouve le dernier chalet , et non loin de là un misérable abri , habité par un jeune aveugle, que son chien, attentif au bruit des passans, mène sur la route demander les deniers de la pitié.

De ce dernier chalet , il faut encore monter pendant trois heures pour gagner l'hospice.

Déjà les arbres et les pâturages s'enfuyaient loin derrière nous. La nature était délaissée. Nous rencontrions plus souvent la croix de bois grossière, plantée pour indiquer aux passans qu'un être humain avait laissé là sa dépouille mortelle. Un vent de bise s'engouffrait dans cette âpre vallée d'Entremont. L'air devenait glacial , le soleil pâle et douteux , le

ciel gris et sombre. Là , c'est un bruit lointain de rafales , de chutes de cascades et de torrens qui viennent jeter leurs flots dans ceux de la Drance. C'est un chemin rocailleux, inégal , qui à chaque pas vous fait redoubler d'étonnement en songeant que notre armée a pu suivre cette route semée d'angles saillans et d'effrayans ravins.

— C'est là que soixante pièces de canon passèrent dans des arbres creux, et que chaque pièce employait soixante-quatre hommes pour la traîner !

C'est là que l'on vit tant de traîneaux pesamment chargés ; c'est là qu'à dos de mulet , passèrent tant de munitions et de bagages ! (1)

C'est dans ces Thermopyles glaciales que la neige, qui commençait à fondre, entraînait hommes et chevaux dans le torrent, s'ils faisaient le moindre faux pas!

Partie de Saint-Pierre et après une marche de six heures dans un chemin bordé de précipices, toujours raide et souvent périlleux, encombré de glaces et de

(1) Le 24 mai 1800.

neiges, où il fallait marcher un à un pour ne pas se perdre dans les abîmes, l'avant-garde parvint à l'hospice, où du vin et des secours lui furent donnés.

Une lieue avant d'arriver au terme de notre course, sur notre droite, nous vîmes deux petits bâtimens dont l'un sert d'abri aux voyageurs saisis du froid pendant la longue saison des neiges. Les religieux viennent voir chaque matin s'ils n'y trouveront pas quelqu'un à secourir; ils s'y réchauffent eux-mêmes, et y portent du pain et du vin pour le premier être qui pourrait profiter de ce bienfait.

Pendant huit mois de l'année, on part tous les jours de l'hospice à neuf heures du matin pour aller au devant des voyageurs. Les Maroniers (c'est ainsi que l'on nomme ces êtres charitables) se font accompagner de deux de leurs chiens, qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les tempêtes, dans les brouillards, dans les hautes neiges, et à découvrir les voyageurs qui se sont égarés.

A côté de cette cabane de refuge est un petit bâtiment nommé le Cimetière des Passagers. On y met le corps des voyageurs inconnus qui périssent sur cette route. L'air est déjà si piquant dans cet endroit, que des morts, déposés là depuis deux ans, n'étaient point encore défigurés : on dirait des sentinelles d'un autre monde, endormies et bercées par le bruit des flots de la Drance, en attendant le jour du grand réveil !

C'est près de ces murs, qui dérobent des cadavres aux oiseaux de proie, que le site devient sans verdure et sans ombrage. La terre se dépouille, la végétation disparaît, à peine voit-on quelques rares bruyères, quelques mousses flétries apportées là par le souffle de l'orage. Pas un seul buisson incliné sur les bords du torrent pour y cacher des nids d'oiseaux. Des tertres infertiles coupés de ravins profonds, un paysage tout de rochers, une nature âpre, déserte, acerbe, lugubre. Nulle trace humaine, nul mouvement, nul bruit que celui de la brise glaciale qui mu-

git et semble arriver au cœur attristé comme un soupir des temps passés.

Dans ces lieux, qu'abandonne la nature impitoyable, on dirait qu'on entend la voix des morts engloutis sous l'affreuse avalanche, venant demander au voyageur la prière des tombeaux pour ceux qui ne sont plus.

Sur ces versans escarpés, dans cette solitude inextricable, jamais le soleil ne vient sourire ; s'il s'y montre parfois, on dirait que ce n'est qu'à regret qu'il y jette quelques pâles et furtifs rayons. Ah ! ne restons pas dans ces lieux maudits. Encore une heure de marche et nous nous réchaufferons au foyer hospitalier ; mais plus nous avançons, plus le chemin se rétrécit et s'encombre. Le froid devient plus pénétrant. Voici une forêt de rochers disposés en étages. C'est un chaos universel ! un désert épouvantable où rien ne ressemble à la vie !

Voilà ce hideux Mont-Mort, avec sa tête nue et

décharnée ! quelle horrible solitude ! que l'on respire péniblement dans cette Thébaïde !

J'avais voulu mettre pied à terre, mais le vent s'engouffrait dans mes vêtemens, et ma maladresse à marcher dans une route hérissée de rocs ralentissait trop notre course.

Depuis quelques instans, le jour commençait à tomber, nos guides nous conseillaient de nous hâter; on me fit mettre un second manteau, et clouée par le froid sur ma mule, ce surcroît de vêtement ne me parut point de trop.

Après une longue et pénible marche, on repasse la Drance, puis, au bout de quelques minutes, on atteint la région des glaces perpétuelles. On passe sur un épais et grand plateau de neige, on fait péniblement deux cents pas environ; puis, enfin, on voit et l'on touche l'hospice.

C'est un grand bâtiment dépourvu de tout ornement et qui remplit le fond d'une gorge serrée entre de grandes pointes de rochers inaccessibles.



Il était temps de finir notre course, car nous étions véritablement transis. Quand mon guide me descendit de ma mule, j'étais comme ivre, je restais debout comme un terme, le dos appuyé contre la muraille, et je serais fort embarrassée de dire à quoi je pensais dans cet instant.

Cet engourdissement n'étonnera pas si l'on songe à la différence de température que nous venions de subir. Les deux tiers de la journée nous avions péniblement monté dans des gorges échauffées par un soleil brûlant, nous avions cheminé par une chaleur de vingt-cinq degrés, tandis que depuis quelques instans, nous marchions parmi les neiges et les frimas; mais une cordiale réception, un bon feu et un bon souper nous remirent promptement.

Il était presque nuit, on allait fermer les portes de l'hospice. Les premières paroles qui nous furent adressées furent celles-ci : « Soyez les bienvenus ! »

Le père Barras, qui nous fit les honneurs du souper, est un religieux plein d'affabilité. Sa conver-

sation spirituelle et variée nous intéressa constamment. Il nous dit qu'il était imprudent à une femme d'entreprendre la course du Saint-Bernard aussi tard; qu'il y avait des années où, quelques semaines plus tôt, les neiges déjà commençaient à tomber. — « Et » si demain vous en trouviez six pieds à la porte, » que diriez-vous? me dit le père Barras. » — Je lui répondis gaîment que j'étais fort résignée à passer l'hiver avec lui, que j'emploierais mon temps à raccommoder le linge de l'hospice et à faire la pâtée aux chiens. — « Fort bien, reprit le religieux, nous » ne serions point embarrassés de vous; mais, malgré votre zèle, vous pourriez trouver notre hiver » un peu long. »

A ma demande, on voulut bien aller chercher *Turc, Turca, Drapeau, Jupiter et Courage*, cinq jeunes et énormes dogues qui entourèrent joyeusement la table; *Courage*, surtout, est doué d'une physionomie fort respectable et d'un regard sévère qui ne dément point son nom. Je fus ravie de faire

connaissance avec ces intelligens animaux qui font honte à tant d'humains. Jamais ces dogues ne sont enchaînés; ils ont l'air fier et belliqueux. On me présenta un proche parent du fameux dogue *Paris*, que j'avais vu empaillé au Musée de Berne; ce brave individu de chien avait sauvé la vie à dix-sept personnes.

Nous parlâmes longuement du couvent. On croit qu'il portait déjà son nom actuel plus d'un siècle avant saint Bernard; mais l'ordre de l'hospice est unanimement attribué à ce saint.

Saint Bernard naquit en juin 923, de l'illustre famille de Menthon, dont le château est près d'Anecis en Savoie. Bernard était archidiacre d'Aost; il gouverna pendant quarante ans le monastère, et mourut vers l'an 1008.

Un incendie, arrivé en 1555 à l'hospice, a consumé les écrits qui auraient pu donner plus de lumières sur les premiers temps de sa fondation. On lit dans les *Annales de Berlin* que l'an 859, Lo-

thaire II, roi de Lorraine, faisant un traité avec son frère, l'empereur Louis II, se réserva l'hospice du Saint-Bernard, ce qui prouve l'importance que ce passage avait dès-lors, et l'ancienneté du nom qu'il porte. Comme Bernard, oncle de Charlemagne, avait passé par là, pour sa fameuse expédition contre le dernier roi des Lombards, il ne serait pas impossible que la montagne dût son nom à la mémoire de cet exploit.

Les religieux du Saint-Bernard sont des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin. Leur prévôt a le titre d'abbé, il porte la crosse et la mitre et reçoit ses bulles du Pape, après avoir été élu par le chapitre. Sa place est à vie. Comme la dignité de prévôt ne s'obtient qu'après une jeunesse consacrée à l'exercice de l'hospitalité dans le couvent, celui qui en est revêtu a la liberté de vivre à Martigny, au pied de la montagne, où le chapitre possède une maison.

Le nombre des religieux n'est point fixé, mais il est presque toujours d'une trentaine. Les plus jeunes

et les plus robustes seulement séjournent à l'hospice, jusqu'à ce que les précoces infirmités qu'ils gagnent dans ces froides régions les obligent à quitter la montagne.

Les religieux sont tous Suisses. Après avoir possédé de grands biens dans différens pays, il ne leur en reste plus que quelques-uns dans le Valais et dans le Canton protestant Vaudois. Ils exercent l'hospitalité avec tant de générosité, que sans des quêtes périodiques dans les Cantons Suisses, ils ne pourraient plus subsister. On estime de huit à dix mille le nombre annuel des voyageurs. Tous sont reçus *gratis* avec un égal empressement, sans distinction de rang ni de religion. On ne s'informe ni de quelle patrie vous êtes, ni quelle est votre croyance, la souffrance et la misère sont les premiers titres à leurs soins.

Tout le monde sait que l'hospice du Saint-Bernard est l'habitation la plus élevée de l'Europe. D'après la *Bibliothèque universelle*, elle est située à 7,668

pieds au dessus du niveau de la mer , dans une région où toute végétation a cessé , où l'hiver dure huit à neuf mois , où le thermomètre descend à zéro après le coucher du soleil d'été , et dans l'hiver de douze ou vingt-quatre degrés au dessous.

L'élévation de l'hospice est voisine du terme des neiges perpétuelles. Ce qui contribue à rendre ce passage extrêmement froid , c'est qu'il est situé dans une gorge percée dans la direction des vents du nord. Aussi , même dans les plus beaux jours d'été , le plus petit air de brise amène pour la nuit suivante la gelée et souvent la neige.

On ne recueille rien dans les environs du couvent , sauf dans les jardins des religieux ; jardins dont cinq ou six pieds font la longueur , et deux ou trois pas la largeur. Ces jardins sont situés sur de tous petits terre-pleins , entre les cavités des roches le mieux abritées du voisinage , et qui , à la fin d'août , ont bien de la peine à produire quelques feuilles de laitues et d'épinards de la plus chétive espèce.

On est obligé de faire venir toutes les denrées du fond des vallées voisines. A cet effet, les religieux entretiennent trente mules et un grand nombre de domestiques. Le bois à brûler, dont ils font une immense consommation, est apporté de quatre et six lieues, à dos de mulet, par des sentiers escarpés et qui, pour ces charges, ne sont praticables que pendant deux mois de l'année.

Je ne pouvais me lasser d'entendre le père Barras nous parler des habitudes du Saint-Bernard. Avant de s'aller coucher, il nous conta cette anecdote sur Napoléon :

« Le 18 mai 1800, le premier lieutenant Lebreux,  
 » natif de Bruxelles, âgé de 21 ans, fut envoyé en  
 » détachement de quarante hommes, en observation  
 » dans la vallée d'Aoste, parce que le bruit s'était  
 » répandu que l'armée française devait franchir le  
 » grand Saint-Bernard ; ce qui obtenait peu de  
 » créance à cause des difficultés de ce passage, sur-  
 » tout à cette époque où les neiges ne font que

» commencer à fondre. Le 23 mai, Lebreux se trou-  
 » vant à six heures du soir sur le sommet d'une mon-  
 » tagne, d'où il allait descendre par le village de  
 » Saint-Vincent de Chatillon, aperçut, avec une vive  
 » surprise, cinq généraux français et deux guides  
 » qui gravissaient la montagne à six pas derrière  
 » lui, conduisant leurs chevaux par la bride, sauf  
 » l'un d'eux, vêtu d'une capote grise et d'un cha-  
 » peau bordé d'or sans panache. Aussitôt que les  
 » soldats autrichiens les aperçurent, ils armèrent  
 » leurs fusils et voulurent tirer; mais le lieutenant  
 » les en empêcha, disant qu'il aimait mieux faire  
 » prisonniers et emmener vivans des personnages de  
 » cette importance qui étaient pour lui une riche  
 » proie. Cependant le général, vêtu de gris, les eut  
 » à peine aperçus, qu'il s'écria : — Voyez ! des Au-  
 » trichiens ! des Autrichiens ici ! — Aussitôt les guides  
 » arment leurs fusils et crient : *Qui vive ?* — Mais  
 » l'homme à la capote grise leur défendit de tirer,  
 » et s'approchant du jeune officier : — Qui êtes-



» vous? lui demanda-t-il, que faites-vous ici? d'où  
 » venez-vous? de combien de soldats est composé  
 » votre détachement? quel est le nom de votre régi-  
 » ment? etc., etc., et mille autres questions sem-  
 » blables, auxquelles le lieutenant répondit ce que  
 » bon lui semblait. — La conversation avait déjà duré  
 » une demi-heure, quoique souvent interrompue par  
 » les soldats Autrichiens, qui demandaient s'il n'était  
 » pas temps de s'emparer d'une proie aussi pré-  
 » cieuse; lorsque le général en capote grise dit à  
 » l'officier, d'un ton amical : — Monsieur, jusqu'à  
 » présent j'ai été votre prisonnier, maintenant vous  
 » êtes le mien; mais soyez tranquille, j'aurai soin  
 » de vous et de vos gens. — Au même instant les  
 » Autrichiens se virent entourés de grenadiers fran-  
 » çais, arrivés par un chemin différent. Le premier  
 » Consul, car c'était lui, laissa l'épée au jeune lieu-  
 » tenant, et le renvoya sur sa parole d'honneur. »

Le lendemain à sept heures, je fus réveillée par le bruit de l'orgue ; je m'habillai à la hâte afin d'assister à la messe. Le thermomètre marquait deux degrés au-dessous de zéro (nous étions au 28 septembre) ; j'étais dans une immense chambre d'où j'entendais hurler le vent dans les grands corridors. Bientôt je me rendis à la chapelle ; elle est grande, sonore, élevée, éclairée par de longs vitraux gothiques. Ce qui m'a paru le plus remarquable, c'est une magnifique châsse contenant le corps de sainte Faustine, donnée aux religieux par le pape Léon XII, en 1828. Cette sainte Faustine est revêtue de cire, et très élégamment habillée de satin bleu de ciel et or. La couronne d'impératrice entoure son front charmant, elle est gracieusement couchée sur le côté droit, et laisse passer de dessous sa robe le plus joli petit pied du monde.

L'autre objet est le tombeau du général Desaix, à la mémoire duquel Napoléon fit élever ce beau monument de marbre blanc de Carare. L'écusson sculpté représente Desaix sur le champ de bataille de Marengo. Ce morceau de sculpture est dû au ciseau de Moitte.

Dans cette église, il semble que la prière ait moins à franchir pour arriver aux pieds du Créateur. Jamais mon esprit n'avait été plus recueilli, mon ame plus émue, jamais notre religion ne me parut plus belle, plus touchante. C'est elle qui peuple ce désert d'êtres humains ; c'est elle qui, dans le sein d'une éternelle désolation, fait trouver des hommes compatisans pour secourir le voyageur égaré. Ici, tout est grave, majestueux, solennel ! Les sons de l'orgue, les voix qui lui répondent, les concerts pieux qui semblent monter au ciel parmi les nuages d'encens ; tout élève l'ame, tout semble la dégager de son enveloppe mortelle, et lui faire respirer l'infini !

Bien loin du vain bruit des hommes, dans leurs

hymnes de reconnaissance, ces admirables religieux disent chaque jour les bontés du Seigneur sur le sommet de ce désert de rochers. Ah ! qu'il serait à plaindre celui qui pourrait sortir de ce lieu sans répandre une larme et sans en emporter une noble pensée !



Je dois à l'affectueuse amitié d'une femme (aussi distinguée par son esprit supérieur que par les hautes qualités de son ame), de beaux vers du poète si regretté dont elle porte le nom. Le lecteur me saura gré d'insérer ici cette pièce trop peu connue de l'auteur *du Génie de l'Homme*, qu'une mort prématurée vint enlever à sa charmante famille et aux nombreux admirateurs de son beau talent; voici ses vers :

### LA MESSE DU SAINT-BERNARD ,

PAR M. DE CHÊNEDOLLÉ.

J'avais franchi vingt monts : à mes désirs propice  
Le Saint-Bernard m'avait ouvert son haut hospice ;

Et , cher au voyageur , ce mont voisin des cieux ,  
 M'avait vu sommeiller sous ses abris pieux.  
 Dès que l'aube parut , d'émotions avide ,  
 Impatient , je cours interroger , sans guide ,  
 Ces vastes horizons où le regard se perd :  
 De neige , dans la nuit , le sol s'était couvert ,  
 La solitude encor reposait en silence ,  
 Et seuls , on entendait dans le désert immense ,  
 Au pied du Mont-Vélan , les dogues aboyer  
 Et la Drance en fureur mugir et tournoyer.  
 Tandis que j'admirais ces âpres paysages ,  
 Et leur pompeuse horreur , et leurs beautés sauvages ,  
 Et qu'au loin , à mes yeux , le sommet du Mont-Blanc  
 De neige et de rayons s'offrait étincelant ,  
 Tout à coup , du couvent , la cloche balancée-  
 Vers de plus saints objets appelle ma pensée ;  
 Je cours au temple , j'entre au moment solennel  
 Où le moine fervent s'inclinait à l'autel ,  
 Et préparait l'auguste et divin sacrifice  
 Qui racheta le monde et rend le ciel propice.  
 De quel religieux et pur recueillement  
 Mon âme fut , soudain , saisie en ce moment !  
 Cette pâle clarté sous ces arceaux gothiques ,  
 Pénétrant à travers les longs vitraux antiques ;

Ces restes d'un martyr , du peuple vénérés ,  
 Que l'église puissante a jadis consacrés ;  
 Ce tombeau d'un guerrier (1) qui , tout chargé de gloire ,  
 Mourut enseveli dans sa propre victoire ,  
 Et qui , près des débris chers à la piété ,  
 Mêlé ainsi l'héroïsme avec la sainteté ;  
 Tous ces fronts recueillis, cet air de pénitence,  
 Et l'ardente prière et le pieux silence ;  
 Ce temple qui , si haut élevé dans ces lieux ,  
 Semble le nœud qui joint la terre avec les cieux ,  
 Ici , tout ravit l'homme , et l'émue et l'enflamme ,  
 Et la religion descend au fond de l'ame.

Le prêtre , cependant , qui remonte à l'autel ,  
 Entonne l'hymne saint , ineffable , immortel ,  
 Qui célèbre de Dieu la grandeur infinie ;  
 Le chœur qui reprend l'hymne en accroît l'harmonie ,  
 Et l'orgue dont la pompe accompagne le chant ,  
 Mêlé aux pieuses voix un son grave et touchant.  
 Mais , lorsque consacrant l'auguste Eucharistie ,  
 Le saint prêtre éleva la radieuse hostie ,

(1) Desaix.

Et lorsque tous les fronts à la fois inclinés  
Vers le sacré parvis humblement prosternés  
Adorèrent le grand et terrible mystère;  
Oui, je crus voir du ciel s'ouvrir le sanctuaire;  
Le Très-Haut m'apparut dans toute sa splendeur,  
Et je fus accablé du poids de sa grandeur!

Je sortis du saint lieu, recueilli dans moi-même :  
Du Dieu puissant et bon la majesté suprême,  
De ces religieux le zèle ardent et saint,  
Cet air de charité sur tous les fronts empreint,  
Occupèrent long-temps mon cœur et mes pensées.  
En vain de ces grands monts les cimes élancées,  
Ces rocs, ces mers de glace aux sillons radieux,  
Cherchèrent, par leur pompe, à distraire mes yeux ;  
Ces grands monts, ces glaciers, ces Alpes dont la veille,  
J'admirais, transporté, l'éclatante merveille,  
Avaient cessé pour moi leur sublime entretien,  
Et, de tout ce jour-là, ne me dirent plus rien.



Après la messe, le père Barras nous mena faire une promenade aux environs de l'hospice, qui est situé entre les vallées d'Entremont et d'Aoste, et fait la limite du Valais et du Piémont.

Les plus hautes sommités voisines sont le Mont-Vélan, le Mont-Mort, le Mont-Chenaletta, le Pain-de-Sucre et la pointe de Dronaz.

A cent pas de l'hospice, nous vîmes le petit lac qui ne dégèle guère que pendant deux mois de l'année; aussi, le poisson ne peut y vivre. Les religieux nous dirent qu'en 1816, le 25 août, ils jouèrent aux boules sur ses flots non encore amollis à cette époque.

Nous vîmes les sources du Butier, torrent qui court vers l'Italie. A quelques toises derrière nous, naissait la Drance allant au Rhône; ainsi, sauf les récifs, sur le plateau du Saint-Bernard, on pourrait à loisir s'embarquer pour l'Adriatique, ou pour la Méditerranée.

Nous allâmes voir le Plan de Jupiter, ainsi nom-



mé, parce que sur ce petit plateau existait autrefois un temple élevé en son honneur. Le grand nombre de monnaie, les *ex-voto*, et autres rares objets que l'on a trouvés en fouillant dans les ruines du temple, prouvent que ce passage était fort périlleux et fort renommé. La montagne s'appelait le Mont-Jovis, d'où lui était venu par corruption le nom de Mont-Joux, qu'elle a porté jusqu'à ce que la célébrité bienfaisante de l'hospice lui eût fait perdre son nom.

Après avoir passé sur la pierre qui sépare les états de Suisse et d'Italie, nous fîmes une promenade dans le Duché d'Aoste. Nous parlions du lépreux de Xavier de Maistre, puis de l'âpre température de l'endroit où nous étions, tandis qu'à quelques lieues plus bas fleurissent les amandiers et les mûriers des pays méridionaux.

En voyant les filets d'eau du Butier, qui bientôt deviennent un torrent, nous nous mîmes à chanter ce couplet de l'auteur des *Messéniennes*, dont on a

pris l'air pour la fameuse *Parisienne* du même poète :

La plaine au combat vous invite,

La voilà ! nous la voyons tous.

Ce torrent qui s'y précipite,

N'y doit arriver qu'après nous.

Battez, tambours, qu'on se rallie !

L'Italie, à nous l'Italie !

En avant marchons,

Par-delà ces monts,

Ces pics, ces rocs et ces glaçons,

Tombons sur l'Italie,

Sur l'Italie.

Devant nous, les étoiles se dessinaient encore sur le fond bleu du ciel Italien. Le soleil matinal étincelait d'étage en étage jusqu'à la cime neigeuse du Mont-Blanc, et semblait un phare lumineux posé au haut de cette échelle de glaciers.

En retournant à l'hospice, nous passâmes au pied du Mont-Mort, où l'on a placé une morgue, pour

deux raisons : la première, dans l'espoir que les victimes de ce redoutable passage pourront être reconnues de leurs familles; la seconde, parce qu'il serait impossible de creuser une fosse dans ce désert de granit.

En marchant dans cette morgue, tout n'est que poussière: poussière pensante et animée, foulant aux pieds celle qui ne l'est plus, en attendant qu'elle devienne semblable !

Là, sont pêle-mêle des quartiers de squelettes, des lambeaux de chairs desséchées, des ossemens, et des cadavres entiers dans différentes positions ; parmi ceux-ci, dont plusieurs sont debout, quelques-uns, par le contraste horrible de leur peau noire et sèche, avec la blancheur de leurs orbites et de leurs dents, semblent encore vous jeter d'effrayans regards et grimacer la vie.

Le froid ne permet pas aux cadavres de se corrompre et c'est ce qui fait qu'ils restent deux et trois ans debout ; ensuite ils se dessèchent et deviennent

semblables à des momies. Là , parmi ces squelettes humains , qui pourrait voir sans pitié cette pauvre mère tenant dans ses bras son tout petit enfant, que ses baisers et ses larmes ne purent sauver de la mort.

Le père Barras voulut bien me donner la gravure représentant cette morgue , dont j'emportai un souvenir qui , chaque fois que je me le rappelle , me rend le cœur malade.

Nous rentrâmes pour faire nos apprêts de départ après avoir parcouru ce sol désolé.

Oh ! le triste lieu qu'une terre sans soleil et sans fleurs , où l'atmosphère est toujours brumeuse et ennuagée , où l'on ne trouve même pas un buisson de ronces , ni la feuille jaunie de l'automne , où quelques rares lichens s'attachent à peine au granit des rochers , où l'on ne voit que l'eau noire du lac demi-gelé , où jamais on n'entend le chant joyeux d'un oiseau , où les échos ne retentissent que du bruit

effrayant des avalanches et de la voix lamentable des aquilons !

Pénétrés de tout ce que nous avions vu, nous partîmes du Saint-Bernard avec un profond sentiment d'admiration pour ces hommes dont l'existence est un si grand bienfait pour l'humanité. Nous caressâmes long-temps les chiens dociles : leurs amis et les compagnons joyeux de leurs périls, dont la vie est si abrégée dans cette atmosphère glaciale, et nous descendîmes la montagne, l'ame émue et le cœur rempli d'une impression ineffaçable.

La veille, nous avions mis plus de treize heures à monter de Martigny au Saint-Bernard, tandis que nous n'en mîmes que dix au retour.

Nos guides et nos mulets se rafraîchissaient souvent aux flots écumeux de la Drance. L'air de ces contrées est si vif, et quand nous eûmes dépassé Saint-Pierre, il faisait si chaud, que nous nous voyions approcher du chalet de Liddes avec plaisir. Nous fîmes honneur à ses quenettes et à son fromage de chèvre,

voire même à son brouet de colle d'avoine, pompeusement baptisé du nom de *potage à la julienne*. De Liddes nous fûmes à Orsière (où la veille nous avions laissé notre char), puis enfin à Martigny, où nous ne sommes arrivés que long-temps après la nuit close.



## LES SALINES DE BEX.



On ne pourrait se reconnaître , dans ce labyrinthe , sans avoir  
un guide connaissant parfaitement les localités.

Madame .....SKA.







**L**E lendemain de notre retour du Saint-Bernard , comme nous nous disposions à partir , mon guide vint me revoir et nous engagea à monter dans une mansarde de l'hôtel où

il avait couché ; nous le suivîmes : « Je vous disais » bien avant hier, dit-il, que vous pourriez encore » faire la course ; mais il était temps, voyez ? » Alors, ouvrant la fenêtre , il nous montra les montagnes du Saint-Bernard : il neigeait dessus.



A une lieue de Martigny nous trouvâmes, sur notre gauche , le village de la Verrière, près duquel est l'ancre de Trian, d'où descend l'eau noire, qui part de Valorsine, passe au travers d'une gorge profonde, et tombe de plus de onze cents pieds en longs filets d'eau.

Un peu plus loin , du même côté , bientôt nous entendîmes le bruit de la belle cascade, ignoblement nommée Pissevache , dont la large nappe tombe

perpendiculairement de trois cents pieds , et rejaillit avec majesté en se couronnant des plus brillantes teintes de l'iris. Le ruisseau qui forme cette chute se nomme Salenche. Cette cascade , l'une des plus belles de la Suisse , descend d'un profond sillon creusé dans les rochers , dont les têtes rondes sont couvertes de bois épais. Ensuite on passe non loin du village d'Evionnas , remarquable pour être bâti sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Epanum ou Epaunum , écrasée, en 562, par une avalanche de rochers détachés de la montagne voisine.

Nous arrivâmes à Saint-Maurice , capitale du Bas-Valais , jadis la capitale des Nantuates , l'Augaunum des anciens , si célèbre par le massacre de saint Maurice et de la légion Thébéenne.

Saint-Maurice est une petite ville située sur le Rhône , entre la Dent du Midi , au sommet toujours couvert de neige , et la Dent de Morcles , qui s'élève droite comme une tour.

Ces montagnes se dressent de neuf à dix mille

pieds vis-à-vis l'une de l'autre à l'entrée du Valais. Les géologues pensent qu'autrefois elles ne faisaient qu'une seule masse, que le Rhône aurait percée pour y établir son passage.

La largeur de la vallée du Valais est d'une demi-lieue à une lieue et demie. Sa longueur est d'environ trente lieues, depuis les sources du Rhône (qui la traverse dans toute son étendue) jusqu'à Saint-Maurice, où elle se rétrécit tellement, que son passage est de la largeur d'une porte placée sur le pont du Rhône, à l'extrémité duquel on entre dans le canton de Vaud. Ce beau pont, élevé sur le fleuve, qui coule profond et rapide, est l'unique passage du Valais.

Saint-Maurice a l'air triste et gothique. On dit que son église est la plus ancienne de la Suisse. Ce n'est pas sans peine que nous sommes entrés dans cette église. Les portes en étaient fermées. Nous allâmes à la découverte sans pouvoir trouver un être à qui parler; nous étions près de partir, lorsqu'aper-

cevant une petite cloche , dont la corde était attachée sous le porche de l'église , je me mis à tinter quelques coups.

Bientôt le sacristain arriva furieux , demandant qui avait eu l'audace de sonner. — Moi , repris-je. — Et pourquoi faire donc , est-ce pour jeter l'alarme ? — Nullement , c'était pour vous faire venir , vous voyez que j'ai réussi. — Alors nous le priâmes de nous ouvrir l'église ; il fit des difficultés. Je lui dis que j'avais tinté deux ou trois coups pour faire venir quelqu'un , mais que s'il refusait de nous faire voir l'église , nous allions mettre la cloche en vol pour faire monter le chapitre. M. de D..... eût alors été peu capable de m'aider à sonner , notre discussion lui ayant causé une hilarité qui durait encore , lorsqu'un chanoine , attiré à l'église par son ministère , nous en ouvrit la porte (au grand scandale du sacristain , qui certainement nous prit au moins pour des Juifs). Le chanoine , beaucoup plus accueillant que son sacristain , envoya celui-ci chercher une

clef de la sacristie , et , avec beaucoup d'obligeance , nous fit voir les reliques que possède le chapitre ; mais il serait trop long d'en faire ici l'énumération , ainsi que de tous les magnifiques cadeaux offerts par les Papes et les rois de France et d'Allemagne. Je citerai seulement une mitre en satin blanc , toute recouverte de pierres fines d'une grande beauté. —



En laissant Saint-Maurice derrière nous , nous tournâmes long-temps la tête pour voir encore ce beau pont du Rhône , ouvrage des Romains ; le château-fort de Saint-Maurice qui le domine , l'aspect imposant de ces bastions inaccessibles , et ces fortifications de la nature , que Napoléon appelait : *Les Thermopyles de la Suisse*.

On nous dit que , non loin de Saint-Maurice , à

Montey, je crois, le village était fier de sa belle sonnerie ; mais comme c'était un jour ouvrable, et que je ne voulais pas me mettre mal avec tous les sacristains du Valais, vous comprenez que je n'ai pu aller m'en assurer moi-même.

Nous suivîmes la route du Valais ; elle est ombragée de grands noyers, entre deux prairies, dont l'une est bordée par le Rhône et l'autre par des rochers couverts d'arbres. Nous avons quitté cette route pour aller à Bex, grand village situé près d'une vaste plaine richement cultivée. Nous montâmes aux salines. On dit que c'est une admirable chose que les salines de Bex. Ce sont d'immenses réservoirs, puis des galeries d'une prodigieuse étendue, qui transpercent une montagne entière. Tout cela est taillé dans le roc vif, ainsi qu'un puits que M. Wild dit être de 617 pieds de profondeur. Ces salines, que l'on commença à creuser il y a environ 250 ans, rapportent annuellement quinze mille quintaux de sel. On nous donna un ouvrier des salines pour

nous y conduire. Nous entreprîmes cette course avec un Français et une dame Anglaise qui arrivaient comme nous à Bex.

Munis chacun d'une lampe dont l'huile infectait , nous parcourûmes d'abord une galerie souterraine fort longue. Après une demi-heure de marche , nous vîmes une belle rotonde pleine d'eau. Au lieu de nous ramener au soleil , le guide croyant sans doute qu'une plus longue promenade sous terre nous amuserait beaucoup , nous conduisit dans des galeries qui ne finissaient pas. Nous étouffions ; car depuis long-temps nous cheminions sous une voûte resserrée, dans laquelle il fallait marcher sur des planches étroites, séparées par un petit ruisseau rempli de deux à trois pouces d'eau. Comme la galerie est trop étroite pour qu'on se tienne à droite ou à gauche , afin d'éviter de prendre un bain de pied , il nous fallut marcher dans l'attitude que les anciens donnaient au colosse de Rhodes. Malheureusement les planches étaient très-glissantes, et , malgré nos précautions ,



nous tombions souvent dans la saumure, sans compter les douches d'eau salée que nous recevions sur la tête. Cent fois nous avions demandé à retourner sur nos pas, et chaque fois l'obstiné guide nous disait que nous étions à plus de moitié chemin, et ne cessait de nous vanter l'excellence du sel de Bex.

Fatigués, exténués, les jambes mouillées et le visage ruisselant de sueur, nous nous trouvâmes au pied d'un escalier taillé dans la montagne. Pour sortir de cet abominable repaire, il nous fallut gravir 720 marches, très-hautes, humides, inégales, glissantes comme de la glace, et si peu larges, que nos bras touchaient les deux côtés du mur.

Enfin, haletans, étouffés dans une atmosphère qui soulevait le cœur, après avoir manqué d'air pendant deux mortelles heures, qui nous avaient paru deux jours, nous sortîmes de cette montagne, que l'on dirait avoir été creusée exprès pour loger les âmes en peine.

En revoyant le soleil, nous congédiâmes le guide

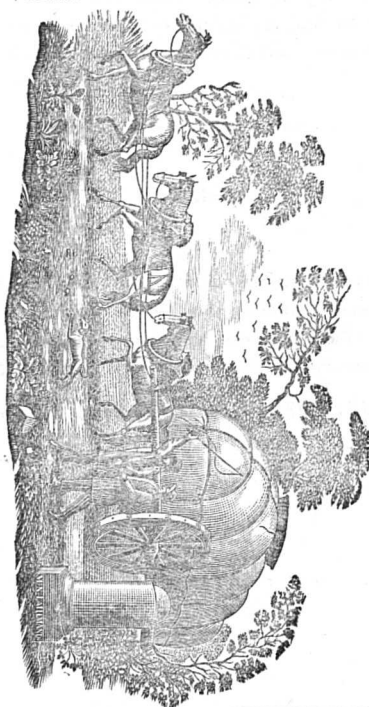
avec un bien grand plaisir. Brave homme, va ! retourne à ton sel, et que la paix du ciel t'accompagne.

Pour parcourir toutes les galeries de la saline, il faudrait marcher pendant vingt-quatre heures sous terre, alors on y verrait des choses superbes, dit-on ; mais ce n'est pas moi qui me chargerai d'en faire la description ; car j'espère bien avoir dit un adieu éternel à toutes les salines passées, présentes et futures. Peut-être étais-je peu disposée à l'admiration ce jour-là ; mais cette course me sembla fort inamusable.

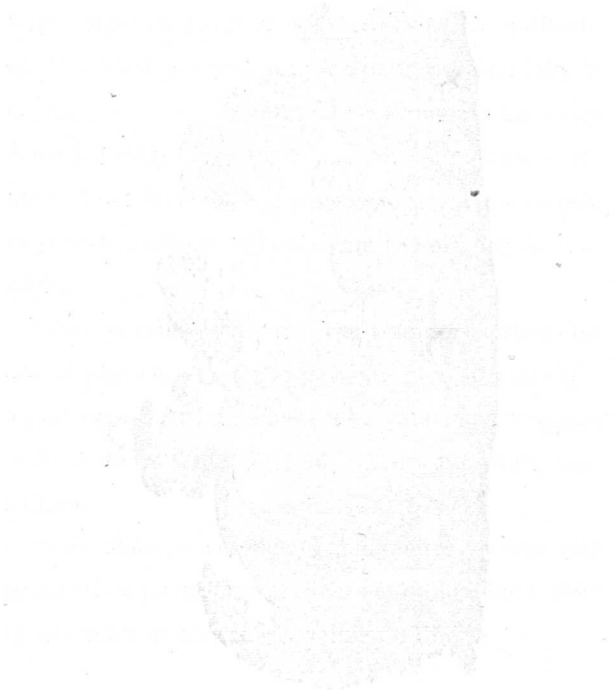
Nous quittâmes la dame Anglaise après nous être donné plusieurs poignées de main bien affectueuses. Ayant regagné notre char, nous suivîmes toujours le fond de la vallée du Rhône, sur une route magnifique.

Nous allâmes coucher à Villeneuve, petite cité peuplée, en partie, de pêcheurs et de bateliers. Près de ses murs se termine la vallée du Rhône.

Villeneuve est située dans le canton de Vaud , à l'extrémité orientale du lac de Genève , à une lieue de l'embouchure du Rhône, qui tombe dans le Léman par trois bras différens , et qui , de ce côté , forme la limite du Valais.



Williamson est né dans le comté de York, en  
l'année 1777, d'une famille d'origine écossaise, à une lieue  
de l'extrémité orientale du lac de George, à une lieue  
de l'extrémité orientale du lac de George, dans le comté  
de York, dans l'État de New York, et que, de sa mère, il a  
hérité de la même famille.



## LE CHATEAU DE CHILLON.

---

De vastes et profonds retranchemens servaient de ceinture à ces châteaux qu'enfermaient de hautes murailles flanquées de tours de distance en distance.

— Joseph FRET. —

(*Chroniques Percheronnes.*)



Aux lieux où raisonnait la lyre harmonieuse ,  
Où se pressaient les chars et la foule joyeuse ,  
Le voyageur pensif s'est assis sur le seuil ;  
Aucun bruit n'a troublé ses rêves solitaires.

— Le Vicomte Ernest DE BLOSSEVILLE. —

## LE CHATEAU DE CHILLON.

De vastes et profonds remparts s'élèvent de  
côtés des rochers qui surplombent les hautes  
vallées profondes de tous côtés en distance.

— Joseph FRET. —  
(Prosaïque et poétique.)



Les lieux de reposant la vue harmonieuse,  
On se passionne les uns et la même passion,  
Le royaume profond est en la vallée ;  
Avec l'eau et le soleil ses rives s'élèvent.

— Le Vénérable Maître DE BASSERVILLE. —



ARTIS de Villeneuve à six heures du matin ,  
après un quart d'heure de course en char ,  
nous arrivâmes à l'antique château de  
Chillon. Il est bâti sur un roc isolé, que l'on dirait

avoir roulé du haut des monts jusqu'au bord du lac de Genève, comme pour servir de rempart à ses flots.

C'est dans la prison souterraine creusée dans le roc de ce château, que Charles, duc de Savoie, fit enfermer Bonnivard, prieur de Saint-Victor, à Genève, qui, après être resté six ans prisonnier, fut délivré en 1536, par les Bernois qui s'emparèrent du pays de Vaud.

En sortant de captivité, Bonnivard trouva Genève telle qu'il l'avait si ardemment désiré, c'est-à-dire libre et réformée. Il mourut l'an 1570 ou 1571, après avoir laissé de savans manuscrits, et tous ses livres à la bibliothèque de Genève.

La prison de Chillon est creusée au dessous du lac. On y voit encore l'anneau de fer qui retenait Bonnivard, et le sillon que ses pas creusèrent autour du pilier où il était enchaîné. Sur ce pilier, nous vîmes le nom de lord Byron, gravé en grandes lettres.



C'est là qu'il écrivit ces lignes :

« O Chillon ! tu es un lieu sacré ! le triste pavé de  
» ta prison est un autel , car il a conservé la trace  
» des pas de Bonnivard ; comme si ces froides pierres  
» étaient une terre flexible ! »



Le château de Chillon fut bâti en 1238, par Pierre, duc de Savoie. Sa construction massive et gothique, que répètent tout entière les eaux du lac , contraste étonnamment avec le beau et ravissant paysage qui l'entoure.

Dans une noire casemate, autre que celle où Bonnivard languit si long-temps , on voit l'entrée d'une horrible oubliette , dont les flots du lac ont gardé les secrets !

Des courtines réunissent de grandes tourelles percées de barbicanes, et de hautes estacades bordent la terrasse du château.

Comme tout est muet et solitaire dans ton enceinte, antique Chillon ! Où sont tes cris d'amour et de valeur ? tes chevaux hennissans ? tes brillantes armures ? tes écharpes aux galantes devises, tes cimiers aux lames d'or ? tes panaches qui se balançaient aux jeux des tournois ?

Tes gothiques tourelles sont veuves de leurs paladins, le vin ne coule plus dans la coupe de tes banquets, tes salles d'armes ne sont plus pavoisées des drapeaux ennemis, tes donjons sont déserts, nuls pas bruyans ne résonnent sous les voûtes délabrées de tes portiques !

Nul chant joyeux de tes troubadours ne fait oublier la rame légère aux bateliers du Léman. Depuis long-temps la ronce a étouffé les fleurs que foulaient les pas de tes belles châtelaines ; mais au souvenir le plus triste de tes annales, ô Chillon ! le moderne

génie de l'Angleterre , que la gloire et les beaux-arts avaient si richement doté , vint un soir dans tes murs inspirer sa pensée immortelle au bruit des flots murmurans de ton lac aimé des poètes ; l'écho du moyen-âge lui redit les soupirs échappés de tes cachots , et pour rendre cette histoire impérissable , le Barde raconta les douleurs du captif.





# **COPPET.**



Femme par l'ame et le cœur , elle fut homme par la raison et la pensée. La politique , la philosophie , l'histoire , n'eurent point de secrets pour elle.

— DE SALVANDY. —





**D**E Chillon nous passâmes au hameau de  
Clarens et de là à Vevay, jolie petite ville  
bâtie au bord du lac, couronnée de vi-  
gnobles qui donnent les meilleurs raisins de la Suisse,

et dont l'excellent vin est connu sous le nom de vin de la Vaud.

Vevay est commerçante et fort bien bâtie. A sa droite on voit le lac se prolonger jusqu'à douze lieues de là ; puis, en face, les sombres rochers de Meillerie, qui descendent jusque dans les ondes, et qui rappellent Saint-Preux lorsqu'il disait : « La roche » est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir. »

Après avoir parcouru la jolie petite ville de Vevay, élevée dans le climat le plus doux de la Suisse, nous sommes montés à bord du *Léman*, bateau à vapeur semblable au *Guillaume-Tell*, que nous avons pris huit jours auparavant. Là, sur ce lac que je longeais pour la seconde fois, notre regard embrassait Villeneuve dans sa plaine marécageuse ; Chillon désert, isolé ; les bois de Clarans ; Vevay et ses peupliers ; puis des vignobles élevés en gradins jusqu'à la crête du Jorat. Après avoir fait quatre lieues sur l'eau, nous dépassâmes Lausanne et ses gracieux amphi-



théâtres de jardins et de maisons ; puis , continuant notre délicieuse course nautique , nous regardions les pays que nous venions de parcourir et qui ne nous apparaissaient plus que dans un lointain vague et fugitif , tandis qu'à la proue du *Léman* se déroulaient les riches paysages qui bordent les rives romantiques du lac.

Nous mîmes pied à terre à Nion , pour remplir la promesse que j'avais faite à une habitante de cette ville , M<sup>me</sup> G.... M.... , aimable compagne de voyage , avec laquelle j'avais fait mon entrée en Suisse , dix mois auparavant , alors qu'elle revenait de Paris , voir un de ses fils , élève de l'École Polytechnique. M<sup>me</sup> G.... M.... est du petit nombre de ces personnes que l'on ne voudrait plus quitter lorsqu'on les connaît , parce qu'à l'esprit et au talent elle joint une aménité charmante.

Nion est une ancienne colonie des Romains , élevée comme Vevay , au penchant d'une colline et sur le bord du lac.

A Nion, nous prîmes un char pour nous rendre à Coppet, où naguère habitait M<sup>me</sup> de Staël. Ce fut avec un sentiment de respect que je foulai cette terre encore empreinte de ses pas. Tout me la rappelait ici : c'était ce salon où son incomparable esprit brillait chaque fois qu'elle parlait ; c'était son portrait, son regard scrutateur qui semblait deviner si vous compreniez son génie ; c'était la branche flexible qu'elle roulait dans ses doigts et dont, dit-elle, elle ne pouvait se passer ; puis sa bibliothèque, la statue de son père, le buste de M. Rocca, que l'inconsolable regret de sa perte conduisit au tombeau ! C'était le cabinet de travail où elle écrivait ses admirables pages, et la terrasse où elle respirait les brises de ce Léman si fier de lui avoir vu naguère habiter ses bords.

Nous nous promenâmes long-temps sous les ombrages qu'elle aimait ; là, je dérobai deux boutons à un rosier de Bengale planté près d'un banc où elle allait souvent s'asseoir. Sur le marbre de sa tombe, j'aurais voulu pouvoir tresser des fleurs d'amaranthe,

symbole de son immortalité ; mais son tombeau est dans un enclos fermé où personne ne pénètre. On ne put nous dire s'il devait rester dérobé à tous les regards, ou si c'était que les ornemens n'en étaient point encore achevés ; je ne pense pas que ce soit ce dernier motif qui le prive du culte dû aux cendres qu'il renferme ; car il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscription, et pour celui de M<sup>me</sup> de Staël, son nom seul eût suffi.



Nous rentrâmes à l'hôtel avec une dame et deux messieurs qui étaient venus aussi visiter Coppet. On parla beaucoup des ouvrages de M<sup>me</sup> de Staël. Un des voyageurs prit la parole pour dire qu'il détestait les femmes qui savaient parler d'autre chose que

pot-au-feu et compotes, qu'il aimerait mieux rester garçon toute sa vie que d'épouser une femme auteur, avec laquelle tous ses rôtis seraient brûlés et ses chausses percées. Il disait : « Quelle compensation » nous en revient-il? des élégies larmoyantes qui ne » m'attendrissent pas le moins du monde. Des ro- » mans bien fades où le pauvre diable de mari joue » d'ordinaire le rôle le plus piteux. Jamais de pen- » sées raisonnables dans leurs ouvrages, jamais rien » qui vaille, et pourtant elles voudraient faire des » feuilletons pour les journaux! Vrai, si j'étais chef » d'un gouvernement, je ferais mettre toutes ces » folles aux Petites-Maisons. —

» Du moins, vous eussiez fait grâce à M<sup>me</sup> de Staël, » reprit la dame, vous ne l'eussiez pas fait enfermer, » celle-là, elle avait plus que du talent, elle avait du » génie? —

» Oui, elle avait du génie, c'est vrai, mais c'est » qu'elle était plus homme que femme. » —

Ici, la dame voulut se récrier. —

« Oui, reprit le monsieur, elle était plus homme  
 » que femme, et c'est en quoi je l'excepte. Écoutez  
 » cette anecdote que je tiens d'une femme auteur  
 » elle-même et jugez : Une nuit, M<sup>me</sup> de Staël alla  
 » à un bal masqué où les cavaliers seuls payaient.  
 » B..... C....., qui l'accompagnait, paya et se  
 » disposait à entrer avec sa compagne ; mais on l'ar-  
 » rêta à l'entrée de la salle, en lui demandant le  
 » prix de son billet. B..... C..... dit que c'était  
 » une dame. Le contrôleur en doute ; elle ôte ses  
 » gants, il doute encore ; elle montre ses pieds, le  
 » doute augmente ; elle parle, le contrôleur se fâche  
 » de la plaisanterie ; enfin elle soulève son masque,  
 » le contrôleur l'envisage ; à l'aspect du duvet noir  
 » qui couronne ses lèvres, il sourit et dit : — J'es-  
 » père, *Monsieur*, que vous ne vous moquerez pas  
 » de moi plus long-temps ? payez votre place. — Et  
 » M<sup>me</sup> de Staël paya pour ne pas pousser les preuves  
 » plus loin. »

Le personnage qui venait de s'exprimer ainsi, placé

à souper entre la dame et moi , s'empressait de nous offrir les morceaux d'honneur ; puis , revenant à son texte favori , il dit , en reprenant la conversation :  
 « Je suis un bon propriétaire du département du  
 » Doubs, payant exactement mes impôts et montant  
 » loyalement ma garde ; tout en m'occupant de  
 » sciences agricoles , je n'en prise pas moins la bonne  
 » littérature ; mais pas un ouvrage de femme n'en-  
 » trera dans ma bibliothèque, et si je me marie , ma  
 » femme n'écrira que le compte de mon linge et la  
 » dépense de mon ménage ; non , jamais une femme  
 » n'obtiendrait de moi une feuille de papier pour  
 » faire un article de journal. Puis , recommençant  
 » sa phrase favorite : Si j'étais chef de l'état , je fe-  
 » rais mettre toutes ces folles aux Petites-Maisons. »

En vain, la dame essaya de défendre les femmes qui écrivent. Sa réfutation fut spirituelle, elle ne manquait pas de faits pour appuyer son opinion ; mais j'avais jugé qu'elle ne gagnerait pas notre cause auprès d'un homme qui paraissait avoir un préjugé fort

enraciné contre les femmes auteurs. Leur discussion m'amusait beaucoup, et la dame la soutenait assez habilement pour n'avoir pas besoin de second.

Au dessert, on apporta une compote de petits cochons; non de petits cochons de lait, mais de ces petits fruits oblongs et carminés qui, l'automne, mûrissent sur les rosiers sauvages; beaucoup de personnes appellent ces fruits des petits cochons, et plus vulgairement gratte..... (Ici ma mémoire se trouve en défaut; mais en cherchant dans l'alphabet, vous trouverez les trois lettres qui finissent le mot.) La compote était excellente; c'était un mets nouveau pour moi, je le dis à l'hôtesse, et elle m'apprit que l'on faisait cuire les petits cochons dans du vin sucré, après en avoir ôté les pépins, etc., etc.

Depuis que la dame, dont j'ai déjà parlé, avait voulu défendre notre sexe attaqué, elle avait perdu dans les attentions de son antagoniste, tandis que moi j'avais visiblement gagné; il est vrai de dire que, depuis leur discussion terminée, j'avais continuelle-

ment parlé économie domestique, hygiène, féculé de pommes de terre, recette de confitures, etc., etc.

Ayant fini mon dessert avant les autres, et usant de cette maxime que là, où l'on paie, on est libre pour son argent, je pris un crayon et demandai au monsieur s'il n'avait pas un peu de papier à me procurer. D'un air fort empressé il ouvrit son portefeuille, tira de son enveloppe une grande lettre écrite d'un côté, et m'offrit l'autre page. Je me mis à griffonner à la hâte, les yeux du monsieur ne quittaient mon crayon que pour regarder M. de D....., dont le sourire approbatif m'apprenait qu'il m'avait devinée; car il me dit : « Voulez-vous me laisser lire ce que vous venez » de tracer sur la feuille que monsieur a bien voulu » vous sacrifier ? » Le monsieur se récria : « Oh ! il n'y » a point de sacrifice, les compotes étaient excel- » lentes, madame en a demandé la recette, et je suis » heureux de lui avoir procuré le moyen de l'em- » porter. » — Je passai la feuille à M. de D....., il se mit à rire de plus belle en la parcourant, et dit :



« Puisque monsieur n'est pas le chef de l'état, per-  
» mettez-moi de lire tout haut.

— » Qu'est-ce que cela veut dire , reprit le pro-  
» priétaire agricole du département du Doubs, cer-  
» tainement je ne suis pas le chef de l'état ; mais  
» qu'importe ?....

— » Heureusement, Monsieur, répondis-je : car j'ai  
» le malheur d'être une de ces folles que vous feriez  
» enfermer si vous en aviez le pouvoir.

— » Comment, Madame ! vous qui parliez si sa-  
» gement économie domestique ? vous n'écriviez  
» donc pas la recette..... — Aux petits cochons ?  
» Non, Monsieur ; mais vos idées sur les femmes au-  
» teurs. — Dont elle va faire un article de journal ,  
» reprit M. de D..... — Et sur la feuille donnée par  
» vous , ajouta malicieusement la dame. »



Cette anecdote me fit faire les réflexions suivantes :  
Les femmes artistes et celles qui écrivent ont encore

des détracteurs ; elles ne peuvent franchement compter que sur l'approbation des hommes supérieurs ; ce qui ne fait pas la masse, si ce vers du poète des *Messéniennes* est exact :

Les sots depuis Adam sont en majorité.

Le préjugé contre les femmes auteurs, il est vrai, n'existe plus à Paris : là, dans les salons artistiques, elles sont reines et bien fêtées ; il diminue aussi chaque jour en province, mais si cette prévention dure encore dans quelques esprits, n'est-ce pas un peu la faute des femmes elles-mêmes ? Quelques unes d'entre nous se posent en victime des lois, pensent être des capacités incomprises, et, dans leurs écrits, elles veulent s'émanciper et crient au despotisme. Se croyant des Jeanne d'Arc et des Charlotte Corday pour le courage, des Roland et des Staël pour la polémique et le génie, elles voudraient nous affranchir des paisibles limites que la nature nous imposa : que Dieu nous garde de la vic-

toire ! Nous ferions de tristes guerriers dans nos jours de migraine. Quoique nous ayons souvent l'habitude de gagner nos causes quand nous les plaidons , ne demandons pas pour cela à devenir avocats, ni députés : encore que ce ne soit pas la parole qui nous manque. N'ayons pas la prétention de devenir médecins, chimistes, notaires, gendarmes, commissaires-priseurs; ne demandons pas non plus à faire partie de la garde nationale, ni à faire la charge en douze temps; nous ferions mauvaise figure à tout cela. N'échangeons pas nos gazes et nos rubans pour de virils travaux, assez de place nous reste encore près des hommes pour nous y mettre à l'aise ! A eux la souveraineté physique et morale, les sciences abstraites, les mâles entreprises, l'ennuyeuse politique et la dévorante ambition ! A eux la force et la mission de nous protéger ! A nous la douce morale qui enseigne la vertu, la patience et la résignation aux maux de ce monde, dont Ève la blonde, notre première mère, légua une si large part à ses

filles ! A nous la bonté , l'esprit et la grâce ! A nous ces mots si doux que le cœur d'une femme seule sait inventer ! Si Dieu nous donne du talent , écrivons , mais restons femmes : restons femmes de ménage et de salon ; de ménage d'abord , afin de rendre heureux tout ce qui nous entoure. Soyons artistes si nous pouvons , mais auparavant remplissons notre tâche de femme , qui nous oblige à faire une part de notre temps pour le bonheur des autres. Notre bonheur , à nous , nous vient de notre intérieur ; pour la plupart des femmes , il dépend d'elles , sinon de le compléter , du moins de se le rendre agréable. Aux occupations des doigts , joignons les occupations de la pensée. N'imitons pas ces futilles élégantes qui dépensent tout leur temps et tout leur argent en parures inutiles ; pauvres folles qui , croyant ne jamais vieillir , veulent bien encore se trouver jolies à quarante ans , et meurent à soixante , sous le rouge et le ridicule. Nous , ne perdons pas à plaisir les heures , les jours , les années ; sans songer que tout cela com-

pose la vie : la vie qui s'enfuit avec l'heure qui passe!

Chaque année le nombre des femmes artistes augmente; celles-ci vivent moins en regard de leur glace, et, se sentant de quoi défier l'ennui, jeunes encore, beaucoup d'entr'elles quittent le monde sans regrets. Pour s'en venger, peut-être, avant de les oublier, le monde se tait sur leur mérite : la basse envie ne les épargne pas; mais qu'importe un peu plus ou un peu moins d'hommages quand on a si peu de temps à en jouir sur la terre? Comment ne pas se prémunir d'avance contre les déceptions de l'amour-propre et de nos petites vanités d'auteur, quand nous voyons chaque jour tant de gloires oubliées! Mais si le talent nous souffle et nous inspire, recevons-le comme une goutte d'eau dans l'aride désert, comme une rose parmi les épines de la vie, comme le dernier ange resté au monde pour nous consoler.

Que l'auteur ne se hâte pas trop de jouir de ses travaux; ne cueillons pas les fruits avant leur maturité, nous n'y trouverions que perte et amertume.

Travaillons , non pour ambitionner un nom que nous n'obtiendrons pas , peut-être ; mais travaillons parce que Dieu mit dans notre cœur l'amour de l'art : travaillons sans nous inquiéter si l'avenir nous réserve un jour glorieux , et s'il est un doux rivage qui nous garde des moissons et des fruits d'or. Oublions l'écueil caché par les brumes où pourrait se briser notre frêle nacelle , mais ne courons pas à la célébrité ; celle qui vient trop vite s'en va souvent de même. Pour l'obtenir il faut s'instruire , penser , beaucoup méditer ; la gloire durable se lève tard , et souvent encore, comme l'espérance, ce n'est qu'une fleur trompeuse, dont les racines s'étendent sur notre sol pour ne fleurir qu'aux cieux.



## **FERNEY.**



L'Antechrist Arouet est à ses derniers râles.

— Jean REBOUL. —

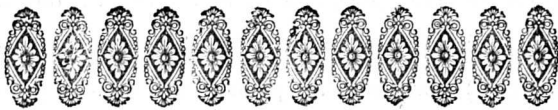
---

Tous nous voulons , avant de quitter le rivage ,  
Creuser de notre nom le sable de la plage.

— C. BEUZEVILLE. —







DE Coppet nous allâmes au château de Ferney. Le propriétaire actuel en a modernisé les appartemens, excepté la chambre à coucher et le salon qu'habitait Voltaire.

Dans les jardins , tout a été mis à l'anglaise , sauf une longue voûte de charmille sous laquelle il allait travailler l'été. Dans son salon on voit un tableau qui représente ses envieux ( sous la figure de grenouilles ) coassant à ses pieds , tandis que la gloire le couronne.

Dans sa chambre à coucher est une espèce de monument funèbre terminé en pyramide , et que l'on prendrait plutôt pour un poêle que pour un mausolée. Au dessus de son lit est un baldaquin auquel il ne reste plus que deux petits bouts de rideaux : ses admirateurs étant dans l'usage d'en emporter chacun un morceau. On nous dit que la dernière femme de chambre du château a fait vingt-deux mille francs de ces rideaux vendus en détail, et toujours remplacés.

Au dessus du ciel de lit, est le portrait de le Kain, à côté , celui de Voltaire dans sa jeunesse , et , au pied du lit , celui de la marquise Duchatelet.

En remontant à la droite de le Kain, sont les portraits de Frédéric II et de Catherine II; puis, sur un

autre panneau, celui de Francklin, et celui de la blanchisseuse et du ramoneur de Voltaire. Le portrait de madame Duchatelet nous rappela cette anecdote citée par madame de Saint-Surin : « Voltaire s'étant rendu à Cirey pour porter au marquis Duchatelet des consolations sur la mort de sa femme, après les premières effusions d'une douleur silencieuse, la conversation devint intarissable sur les qualités et les agrémens de la personne regrettée. Dans de mutuels épanchemens, où le cœur l'emporte souvent sur la prudence, le philosophe de Ferney avoua au mari que son admiration pour la marquise lui avait fait transgresser les lois de l'amitié. — Eh bien! nous la pleurerons ensemble! s'écria celui-ci. — Et leurs larmes de se confondre de nouveau. Encouragé par cette indulgence, Voltaire témoigna le désir d'avoir un souvenir de celle qui n'était plus.

» Parmi les bijoux de madame Duchatelet, se trouvait une bonbonnière, gage de la tendresse de son

mari ; elle contenait un portrait qu'on découvrait au moyen d'un secret. Voltaire considérait cette boîte avec une expression d'amour mêlée de regret; enfin il convint qu'un jour , la marquise la lui ayant confiée, il avait remplacé le portrait du mari par le sien. — Il ne serait d'aucun prix pour vous , mon ami , ajouta-t-il , et moi je songerai qu'elle l'a possédé. — M. Duchatelet piqué , n'hésita pas à lui en faire l'abandon. Voltaire prenant la boîte, s'empressa de faire jouer un ressort ; l'écaille incrustée d'or se sépare , les deux rivaux découvrent un portrait !..... mais quelle est leur surprise et la déception du grand homme ! ce n'était ni celui du marquis, ni celui de l'amant qui se croyait favorisé: c'était celui de saint Lambert. Le mari faillit en rire , il était vengé. Le trait est quasi moral. »



Ce fut le fils du jardinier de Voltaire qui nous fit les honneurs de Ferney. Son air d'importance prouve qu'il apprécie parfaitement les souvenirs que Voltaire a laissés dans ces lieux. Pendant que nous nous promenions dans les jardins, il nous raconta l'anecdote suivante :

« Vous saurez, nous dit-il, que **M. Arouet de Vol-**  
 » taire n'aimait pas Gibbon , parce qu'il savait que  
 » Gibbon avait dit ou écrit quelque chose contre lui.  
 » Il avait une belle ame et un bon cœur, M. de Vol-  
 » taire ; mais il était irascible en diable. Or donc ,  
 » Gibbon , qui avait une grande envie de le con-  
 » naître , vint à Ferney pour lui faire une visite.  
 » Voltaire refusa de le recevoir. Gibbon , qui ne se  
 » déconcertait pas facilement, dit qu'il passerait la  
 » journée ici. M. de Voltaire lui fit servir à dîner ;

» mais ne parut point, et dîna dans sa chambre. Gib-  
 » bon resta plusieurs jours aux aguets pour voir s'il  
 » n'apercevrait point M. de Voltaire ; mais celui-ci ,  
 » quoique privé de ne pouvoir se promener , tint  
 » bon , se confina dans sa chambre , et se contenta  
 » de dire : Gibbon ne ressemble pas à Don Qui-  
 » chotte, qui prenait des auberges pour des châ-  
 » teaux , lui , il prend mon château pour une au-  
 » berge. —

» Cette phrase ayant été rapportée à Gibbon, il se  
 » décida à quitter Ferney. Alors Voltaire , ravi de  
 » le savoir parti , reprit gaiement ses promenades  
 » accoutumées. Oui , mais ne croyez pas que Gib-  
 » bon eût renoncé à son projet de connaître notre  
 » maître. Le lendemain de son départ , il arriva le  
 » soir bien tard chez mon père. Après un long en-  
 » tretien , mon père lui donna à coucher , étant  
 » bien convenus ensemble d'une ruse pour lui faire  
 » voir Voltaire le lendemain.

» Avant que notre maître ne fût sorti de sa

» chambre , mon père mena Gibbon dans le jardin ,  
 » ainsi qu'ils l'avaient décidé la veille , et le fit ca-  
 » cher derrière un des côtés de la charmille. En-  
 » suite, mon père fut à l'écurie chercher une petite  
 » jument grise que notre maître aimait beaucoup. Il  
 » l'amena sans bruit dans le jardin , lui ôta la bride  
 » à l'entrée de l'allée de charmille , la fit partir au  
 » galop avec un coup de fouet, et cria très haut afin  
 » que notre maître l'entendît : Voilà *la Grise* dans  
 » le jardin , elle va me ravager mes légumes. —

» Voltaire entend *la Grise* galoper sous la char-  
 » mille, il sort pour l'appeler , passe devant la ca-  
 » chette de Gibbon qui , l'ayant vu , se mit à battre  
 » des mains en criant : Bravo !

» Voltaire devina que c'était Gibbon ; alors, sans  
 » se retourner, il appela mon père et lui dit : — Va  
 » demander douze sous à Gibbon pour avoir vu la  
 » bête. — Mon père fit la commission. Gibbon tira  
 » sa bourse , donna vingt-quatre sous à mon père et

» cria : Bis , je veux voir la bête deux fois. — Alors  
 » Voltaire, qui l'avait entendu, se mit à rire, alla  
 » lui parler, et de ce jour ils devinrent amis. »





## GENÈVE.



Pourquoi donc ce beau ciel , ces fleurs , cette verdure ,  
Cet air si pur qu'aux champs on aime à respirer ,  
Le chant de ces oiseaux , le ruisseau qui murmure ?....

C'est pour l'amant de la nature  
Que l'envie et l'orgueil ne font pas soupirer.

— Madame WARNERY. —





**D**E Ferney nous sommes allés à Genève ,  
où nous avons passé trois jours. Le canton  
se compose du territoire de l'ancienne  
république de Genève et de quelques districts qui

ont été détachés de la Savoie et du pays de Gex, par le congrès de Vienne, et en vertu du traité de paix de 1815.

Dans le canton du Tessin, au Saint-Gothard, non loin de la naissance du Rhin, le Rhône prend aussi sa source, arrose le Valais, traverse le Léman et promène ses eaux limpides dans Genève, qu'il divise en parties inégales. Non loin de la ville, après sa réunion avec l'Arve, il a déjà plus de deux cents pieds de large.

Les édifices publics de Genève sont magnifiques ; mais les géographes et les voyageurs en ont tant parlé, que je me dispenserai d'en donner de longs détails.

Notre première journée se passa à voir, dans l'intérieur de la ville, une belle terrasse plantée de hauts marronniers, nommée la Trille, hors la ville, les bastions ; nous montâmes sur leurs remparts, d'où l'on découvre une admirable vue du lac et des glaciers ; puis nous nous promenâmes long-temps

dans le magnifique jardin botanique , l'un des plus beaux ornemens de Genève , et qui sert de promenade publique. Il fut créé, en 1816 , par M. de Candolle. La façade de l'orangerie est décorée des bustes des Genevois qui se sont fait un nom dans l'histoire naturelle.

Nos deux autres journées se passèrent à visiter les musées, les magasins de librairie et d'horlogerie, puis les beaux quartiers de la ville. Genève est une riche cité, peuplée, brillante, élégante, grande ville; mais on est étonné d'être encore dans la Suisse; car rien ne rappelle ici la vieille Helvétie : ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes, d'autres figures, d'autres costumes; c'est une macédoine composée de toutes les nations; enfin des airs de capitale qui feraient plutôt croire que l'on se trouve transporté dans un coin de Paris que dans une ville de Suisse.

Nous avons longuement visité la galerie de tableaux, le musée d'histoire naturelle, enrichi d'une grande quantité d'oiseaux de la Suisse, puis la vo-

lumineuse collection des poissons du lac. Ensuite la salle des Antiques et des Médailles, et la Bibliothèque publique qui renferme tant de précieux manuscrits.

Que de jours laborieux, que de nuits sans sommeil, peut-être, chacun de ces volumes a coûtés ! que de savantes recherches ! que de travaux arides ! Et moi, je me disais : Pourquoi ne suis-je pas douée du charme de l'esprit et des talents ? que n'ai-je de ces profondes et vastes pensées qui occupent une ame enthousiaste, de ces mots qui font battre le cœur et le laissent long-temps rêver ? Pourquoi suis-je déshéritée de ces ailes de feu sur lesquelles on porte à l'immortalité le nom de ceux qui nous aiment ?.... Pourtant, est-ce bien la peine de désirer la gloire ? pensez, écrivez donc pour occuper un pouce d'une planche poudreuse, tandis qu'à peine le titre de votre livre sera lu par quelques curieux comme moi. Ici, que d'ouvrages oubliés depuis long-temps, tandis que, manuscrits, ils berçaient leur auteur d'une espérance de succès et d'avenir ! La voilà cette gloire

si vantée ! la voilà telle que le temps l'a faite ! c'est un écho passager redevenant bientôt silencieux comme l'orage qui , ce matin , a retenti quelques instans dans la nue , et qui , maintenant , est tout-à-fait dissipé.

Aucune ville , proportionnellement à sa population , ne peut se glorifier d'avoir produit plus de personnages célèbres que Genève. Il faudrait plus d'un volume pour parler , avec quelque détail , des talens qui naquirent dans son sein. Une telle confraternité de brillans souvenirs devait rendre ce séjour aimable au génie ; aussi , c'est non loin des bords de ce lac , qui rappelle tant d'illustrations , que je fus admise à présenter mes hommages à l'une de nos plus belles gloires. C'est dans une simple maison d'un faubourg de Genève que nous fûmes reçus par M. de Château-briand ; alors il achevait de composer cette brochure dont , un peu plus tard , vingt mille exemplaires furent enlevés dans un jour.

Chaque soir nous nous promenions au bord de ce

Rhône rapide qui courait vers Lyon ; et de là s'en allait caresser les rives de la douce Provence.

Beau fleuve ! toujours changeant et toujours le même, que sont devenus les ondes que tu roulas depuis tant de siècles ? Tes vagues d'aujourd'hui sont semblables à celles qui rafraîchissaient tes bords aux premiers jours du monde. Celles qui coulèrent lors de ta course naissante ne furent sans doute ni plus limpides ni plus fraîches, et toujours rajeuni d'eaux pures et abondantes, tu n'as point vieilli ; car, pour toi, le temps n'a point de rides. Salut à tes bords, beau fleuve du Midi, demain je te reverrai, et ce sera sur la terre de France !





## La Perte du Rhône.

---

Le chemin pratiqué entre le Mont-Jura et le Rhône est si étroit et si difficile, qu'on avait peine à y conduire les chariots à la file; il est dominé par une montagne fort élevée qui eût permis à un petit nombre d'hommes de fermer le passage.

— Jules CÉSAR. —  
( *Les Commentaires.* )





5 octobre.



PRÈS avoir quitté Genève et fait quelques lieues sur une route magnifique, nous passâmes au fort de l'Écluse. Là, le Rhône s'écoule par une profonde échancrure creusée entre

le revers du Jura et de la Voueche, qui paraît en être la dernière ramification. Cette gorge est hérissée de rochers perpendiculaires qui ne laissent, entre elle et le fleuve, qu'un passage étroit sur lequel on a bâti le fort de l'Écluse.

De là nous nous rendîmes à Collonge, puis à Bellegarde (poste de douaniers à onze lieues de Genève), où nous sommes restés trois heures en attendant que mon tour arrivât pour faire délivrer mes effets. On sait la patience qu'il faut avoir pendant cette minutieuse inquisition, qui refroidit un peu le plaisir que l'on éprouve de se retrouver en France en voyant ses chemises et ses bas déroulés, pièces pour pièces, au nom du roi très-chrétien.

Le lendemain nous allâmes voir la Perte du Rhône; il gronde là dans un lit profond qui n'a plus que quinze pieds de large. Bientôt son cours devient plus rapide, le roc manque sous lui, alors son lit prend la forme d'un entonnoir, et le fleuve entier disparaît avec fracas. Les roches qui forment cet entonnoir se

rapprochent tellement que , de la rive de la Savoie à celle de France , il y a à peine la distance de deux pieds. Quelques pas au dessus du gouffre , les deux bords s'écartent d'environ trente pieds , et dans un lit d'une profondeur à peu près égale , on voit l'eau couler tranquillement , et se prolonger ainsi environ trois cents pas. Alors les rochers amoncelés cachent le fleuve pendant la longueur d'une soixantaine de pas , et c'est cet endroit qui s'appelle la Perte du Rhône.

Comme , lorsque les eaux sont fortes , elles coulent fort haut par dessus les roches , il a fallu faire un pont , il s'appelle Pont de Lucey , et sert de passage pour entrer en Savoie.

Après avoir coulé dans le souterrain , que l'on croit très-profond et presque sans pente , le Rhône reparait fort calme , et ce n'est qu'à quelque distance de là qu'il reprend sa rapidité. On dit que l'on a jeté beaucoup d'objets dans le gouffre , mais on n'en a jamais revu aucun vestige.

Après sa renaissance, le Rhône coule dans un lit taillé à pic, que l'on dit profond de cent cinquante pieds ; il est bordé de grands arbres qui semblent s'incliner et se rejoindre comme pour cacher cet effrayant abîme.

A trois cents pas de là, le Rhône reçoit la Valcelline ou Valserine, étroit ruisseau, parfois en partie recouvert de roches plates, mais dont la profondeur est de trente pieds en quelques endroits ; enfin il s'élargit considérablement, passe sous le pont de Bellegarde, devient un profond abîme et tombe avec fracas dans le Rhône.



Après une longue promenade sur les bords du fleuve, nous rentrâmes pour attendre la malle-poste de Genève, qui devait me conduire à Lyon ; lorsqu'elle arriva, une nuée de douaniers, à l'habit

gros-vert, croassaient autour des voyageurs, en mettant leur bazar au vent. Ayant subi la même cérémonie la veille, il ne me restait plus qu'à faire placer mon léger bagage ; puis je partis, après avoir mille fois remercié M. de D....., qui avait eu pour moi les attentions d'un frère, et dont le dernier adieu fut encore la promesse de veiller sur mon fils avec une constante sollicitude.







## Adieux à la Suisse.



Je laisse à d'autres à expliquer comment un pays qui ne vous est rien, bien moins ; quelques tertres de cailloux que vous ne reverrez jamais ; peuvent vous manquer plus que votre terre natale.

— Edgard QUINET. —



Après un an d'absence, ô mon pays natal ;  
Je revois ton doux ciel ! . . .

— Édouard D'ANGLEMONT. —





ous longeons le Rhône, la voiture roule vite ; cette brise qui effleure aujourd'hui mes cheveux, c'est celle de la patrie.

Déjà il me semble entendre mon chien hurler de

joie. Voici mes touffes de lilas , où les rossignols viennent faire leurs nids , voici les arbres que mon père a plantés, et le gazon fleuri où mon fils essaya ses premiers pas.

A toi bientôt salut, mon frais Baudry, où naguère mes jours s'écoulaient parmi les roses et la verdure de tes bosquets! Champ paternel où je bénis Dieu d'être éloignée du monde et d'en être oubliée ! Étroit horizon, c'est là que finit le cercle où mon ame s'arrête avec joie. Là je reprendrai ma vie simple et studieuse, la solitude et moi , nous sympathisons si bien ensemble !

Que m'importe la feuille jaunie par le souffle d'automne et les longues soirées de l'hiver ? N'ai-je pas parfois quelques visites d'amis, les livres de nos auteurs aimés, ma montagne de quinze pieds de haut, et ma forêt de dix arbres verts ? N'ai-je pas à protéger de la froidure mes héliotropes odorans et mes frileux camélias ? Pour moi , les jours nébuleux s'écouleront vite encore ; puis, avec le retour du prin-

temps , retentiront les bêlemens des petits agneaux, et la flûte lointaine du pasteur. Les franges dorées de l'ébénier refleuriront, l'active abeille cueillera son miel dans le calice des roses , la nature redeviendra belle et parfumée, toute riante de fraîcheur et de poésie. Alors je chanterai loin des ennuyeux; car ils ne comprendraient pas mes jeux à moi , mon soleil du soir et mes brises odorantes, ma solitude, le chant des oiseaux de mon bocage, l'ombre de mes tilleuls, et les rameaux de mes saules inclinés. Là, dans cette oasis, j'écrirai selon mon cœur, sans que l'amertume de la satire ou le fiel de l'envie vienne jamais souiller ma plume. Je chanterai pour ceux dont le suffrage m'est cher, et qui n'eurent pour moi que de doux sourires; puis, comme le nautonnier oublieux de la tempête, résignée, j'inclinerai mon front comme l'algue aux flots amers; car le bonheur, cette impossibilité de notre humaine nature, cette ombre insaisissable n'existe que dans nos songes d'or. Si parfois il brille un instant à nos yeux, n'espérons pas

le retenir. La barque de la vie est souvent entraînée par des vents contraires; mais le but touché, qu'importe si la route fut semée de fleurs ou d'épines? Frêle ouvrage d'argile qui tombe en poudre à la voix du Seigneur, vermisseaux d'un jour, à peine effleurons-nous le seuil de notre demeure, nous ne foulons qu'un sol mouvant, puis nous disparaissions dans l'océan du passé, sans que notre pied laisse d'empreinte sur cette terre, tant la pâle mort est prompte à souffler sur l'existence des hommes, tant l'irrésistible pouvoir du temps vient vite emporter nos joies et nos douleurs, nos espérances et nos déceptions, nos travaux et nos peines; mais pour nous reposer des fatigues de la vie, n'avons-nous pas l'éternité?



Voici quarante lieues de faites depuis Genève.

Nous approchons de Lyon. J'aperçois encore les Alpes; arrêtons-nous un instant pour saluer d'un dernier regard cet horizon lointain que je ne dois plus revoir.

Pays auquel j'attache de poétiques souvenirs, si je fus long-temps sans t'admirer, c'est que ton ciel était nébuleux et ton hiver bien long; mais le soleil de ton été me naturalisa promptement dans tes contrées agrestes.

Adieu donc, Suisse aux ravissantes perspectives, aux magiques lointains, aux lacs limpides, aux mille coupoles de glaciers, aux torrens qui bruissent dans les sombres vallées. Adieu, plaines de Morat et de Noflès où dorment tant de héros! adieu, Mont-Rose, blanche Jungfrau, chèvres et chamois, grottes, chalets et cascades; adieu, sombres voûtes des forêts, nulle branche de tes sapins n'abritera plus ma tête inclinée que faisait rêver ton souffle poétique.

Peut-être un jour, en te parcourant, beau pays,

un Français, un poète voyageur, te redira les vers que m'inspirèrent les bords de la Sarine, les bosquets de Gessner, la tonnante cascade de Laufen, et les rochers du Saint-Bernard. Peut-être une voix amie te frédonnera-t-elle mes adieux où la mesure docile se plia sur l'air alpestre du ranz de tes bergers.

Suisse, déjà je vois la chaîne de tes Alpes qui commence à disparaître de l'horizon, bientôt je ne l'apercevrai plus que comme une vapeur flottante, et puis des larmes rouleront dans mes yeux ; car il me semblera quitter un ami.

Suisse hospitalière ! ni ce soir, ni demain, ni jamais, je ne dois plus te revoir ; mais je te garderai de longs souvenirs. Riant pays ! que le souffle des brises embaume les rives de tes lacs transparens, que tes champs soient couverts de fleurs et de fruits, que l'Auster orageux et le violent Africus préservent tes



épis jaunissans, que jamais la grêle ne ravage les vignes de tes fertiles coteaux, et puisse l'ouragan destructeur de nos querelles sanglantes ne jamais réveiller les échos de tes paisibles vallons, ni souffler la discorde civile au cœur de tes bons et paisibles montagnards !

Maintenant, à vous ma dernière page, M. et M<sup>me</sup> W..... et M<sup>me</sup> de B....., à vous merci des soins que vous avez prodigués à une <sup>m</sup>étrangère. Merci de vos délicates attentions. On dit qu'il est parfois un mot, un son de voix, un regard qui jamais ne s'effacent du cœur ; pour me laisser un souvenir dans le vôtre, que cette page aille vous porter de nouveau l'expression de ma reconnaissance ; moi, de retour dans mon hameau natal, je vous reverrai souvent avec les yeux de la pensée.

Et vous qui me promettez de venir dans notre pays, et de me ramener mon fils, mon fils ! la fraîche couronne de mes beaux ans, le doux espoir de ma

vieillesse ! vous me direz si vos lacs Helvétiens sont toujours aussi purs, et vos monts aussi majestueux ; vous me retracerez les sites ravissans de la Savoie, qui , sans vous , me seraient restés inconnus ; vous m'en reparlerez long-temps , et je croirai les revoir encore.



---

---

## TABLE.

---

	Pages.
CHAPITRE I <sup>er</sup> .	3
LE DÉPART. — Pont de Montereau. — Cathédrale de Sens. — Musée de Dijon. — Besançon. — Entrée en Suisse.	
CHAPITRE II.	15
FRIBOURG. — Vie paisible des Fribourgeois. — Les demoiselles Suisses. — Beaux-Arts. — Cabinets de lecture. — Musique. — Cathédrale. — Le Bedeau. — Sites remarquables. — La Sarine. — Le Bout du Monde. — Pont suspendu.	

CHAPITRE III.

37

LE GOTTERON ET L'ERMITAGE. — Aspect sauvage du  
Gotteron. — La Vieille et la Jeune Femme. —  
Travaux de l'ermite Dupré.

CHAPITRE IV.

47

LES ARMAILLÉS DE LA GRUYÈRE. — Montagne. — Cible.  
Chant de mai. — Vie des Armaillés. — Fromage  
de Gruyère. — Château de Bulle. — Kaurols. —  
Chartreuse de la Val Sainte. — Les Trappistes.  
— Le Molezon. — Passage de Lévi.

CHAPITRE V.

63

LE CHASSEUR DE NUIT. — M. de Brunnenberg et ses  
chiens.

CHAPITRE VI.

71

LA REINE BERTHE. — Payerne. — Tombeau de la  
reine Berthe.

CHAPITRE VII. 77

NEUCHÂTEL ET ESTAVAYER. — Musée. — Hôtel Pourtales. — Jardins. — Hospice. — Le Joran. — Lac de Neuchâtel. — Commerce de la Comté.

CHAPITRE VIII. 87

LES RUINES D'AVANCHES. — Avantium. — Antiquités.

CHAPITRE IX. 93

MORAT. — Charles-le-Téméraire. — Colonne. — Tilleul.

CHAPITRE X. 99

LUCERNE ET LA CHAPELLE DE GUILLAUME-TELL. —  
 Champ de bataille de Laupen. — Arbourg. —  
 Sempack. — Arnould de Winkelried. — La Reuss.  
 — Le lac de Lucerne. — Le Pilate. — Galerie de  
 Saint-Léodgard. — Clara Wendel. — L'Arsenal.  
 — Monument. — Chapelle funèbre. — Entrée

dans le canton de Schewitz. — Guillaume-Tell et Gessler.

CHAPITRE XI. 117

LE RIGHI. — Vues remarquables. — Brouillard du matin. — Lever du soleil. — Un Anglais éveillé trop tard. — Descente du Righi. — Éboulement de Goldeau. — Retour à Lucerne.

CHAPITRE XII. 129

ZURICH ET L'ABBAYE DE RHINAU. — La Limmat. — Bibliothèque. — Jardins. — Gessner. — Egliseau. — Rhinau, son histoire, son cabinet, son église, sa bibliothèque.

CHAPITRE XIII. 147

SCHAFFHOUSE ET LAUFEN. — La cataracte. — Le Fischetz. — Château d'Im-Worth. — Neunkirch. — Hasselburg. — Bains de Schintznach et de Bade. — Ruines du château de Hapsbourg. — Arau.

CHAPITRE XIV. 159

DÉPART POUR L'OBERLAND. — Le lac de Thun. — Neuhaus.

CHAPITRE XV. 167

VALLÉES DU LAUTERBRUNN ET DU GRINDELWALD. — Débordement de la Lutschine. — La pierre du maudit. — Roche des Huns. — Maisons aériennes. — Le Staubach. — Sources de la Lutschine. — Glaciers du Grindelwald. — Pourquoi le Juif-Errant doit revenir au Mettemberg. — Bal champêtre. — Anglais en gaité. — Aspect de la Jungfrau.

CHAPITRE XVI. 185

LA JUNGFAU. — Ses neiges perpétuelles.

CHAPITRE XVII. 191

UN CHALET DES HAUTES-ALPES. — Occupations des bergers.

CHAPITRE XVIII. 201

LE LAC DE BRIENZ. Untersen et Interlacken. — Le régent Kehrli. — Cascade du Giessbach.

CHAPITRE XIX. 209

RETOUR DE L'OBERLAND. — Le Fiensteraarhorn. — La grotte de Saint-Béat. — Orage sur le lac.

CHAPITRE XX. 219

BERNE. — Agriculture. — Costume des Bernoises. Édifices. — Musée. — Bibliothèque. — Arsenal. — Encore des Anglais.

CHAPITRE XXI. 233.

LA BÉNICHON. — Inquiétude que je cause à mes hôtes. — Histoire de Gothon. — Ranz des vaches de Gruyère.

CHAPITRE XXII. 243

UN CIMETIÈRE SUISSE. — Croix ornées, portraits.



CHAPITRE XXIII. 251

LAUSANNE. — Je quitte mon logement champêtre. —  
Cimetière de Lausanne. — Sites remarquables.  
— Tombeaux d'Othon Grandson et de lady Strafford. — Douleur de lord Strafford.

CHAPITRE XXIV. 261

LE LAC LÉMAN. — Port d'Ouchy. — Bateau le *Guillaume-Tell*.

CHAPITRE XXV. 269

ENTRÉE DANS LA SAVOIE. — Les Douaniers. — Bonneville. — Faucigny. — Vallée de Maglan. — Grotte de Balme. — Vallée de Salanches. — Les Quakers. — Arrivée à Saint-Martin.

CHAPITRE XXVI. 287

LE MONTANVERT. — Glaciers des Bossons. — Sources de l'Arveyron. — Chalet du Montanvert. — Les

glaciers. — La mer de glace. — Avalanches. —  
Le Mont-Blanc éclairé la nuit.

CHAPITRE XXVII. 305

LA VALLÉE DE CHAMOUNY. — Caractère des habitants.  
Agriculture. — Chasseurs de chamois. — Anecdote. — Chant des chasseurs de chamois. — M. de  
Saussure au Mont-Blanc.

CHAPITRE XXVIII. 321

ENTRÉE DANS LE VALAIS. — Glaciers d'Argentières. —  
Vallée de Valorsine. — Rocher de Barnerose. —  
Pourquoi le torrent Noir n'est pas blanc. — La  
Forclaz. — Commerce. — Crétins — Chèvres. —  
Ruines d'un château féodal.

CHAPITRE XXIX. 335

LE GRAND SAINT-BERNARD. — Route pénible. —  
Chalet de Liddes. — Passage de l'armée française.  
— Cimetière des Passagers. — Le père Barras.

— Cordiale réception. — Les Chiens. — Détails sur l'hospice. — Napoléon prisonnier pendant une demi-heure. — Tombeau du général Dessaix. — Corps de sainte Faustine. — Église de l'hospice. — Le lac. — Le Plan de Jupiter. — Sources du Butier. — Un couplet sur l'air de *la Parisienne*. — La Morgue. — Retour à Martigny.

CHAPITRE XXX. 367

LES SALINES DE BEX. — La Cascade de Pissevache. — Emplacement d'Epanum. — Saint-Maurice. — Colère du sacristain. — Reliques. — Les Salines. — Villeneuve.

CHAPITRE XXXI. 381

LE CHATEAU DE CHILLON. — Lord Byron. — Bonni-  
vard.

CHAPITRE XXXII. 389

COPPET. — Vevey. — Promenade sur le lac. — Nion. — Le château de Coppet. — Un monsieur qui dé-

teste les femmes artistes. — Anecdote sur M<sup>me</sup> de Staël. — Compote de petits cochons. — Réflexions sur les femmes artistes.

CHAPITRE XXXIII. 407

FERNEY. — Chambre et salon de Voltaire. — Anecdote sur M<sup>me</sup> Duchâtelet. — Gibbon et Voltaire.

CHAPITRE XXXIV. 417

GENÈVE. — Promenades. — Musée. — Bibliothèque. — M. de Châteaubriand. — Le Rhône.

CHAPITRE XXXV. 425

LA PERTE DU RHÔNE. — Le fort de l'Écluse. — Les Douaniers. — Bellegarde, — La Valserine. — Départ pour Lyon.

CHAPITRE XXXVI. 433

ADIEUX A LA SUISSE.